

Fortune, Robert. Aventures de Robert Fortune dans ses voyages en Chine, à la recherche des fleurs et du thé. Traduit de l'anglais (1843-1850). 1854.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

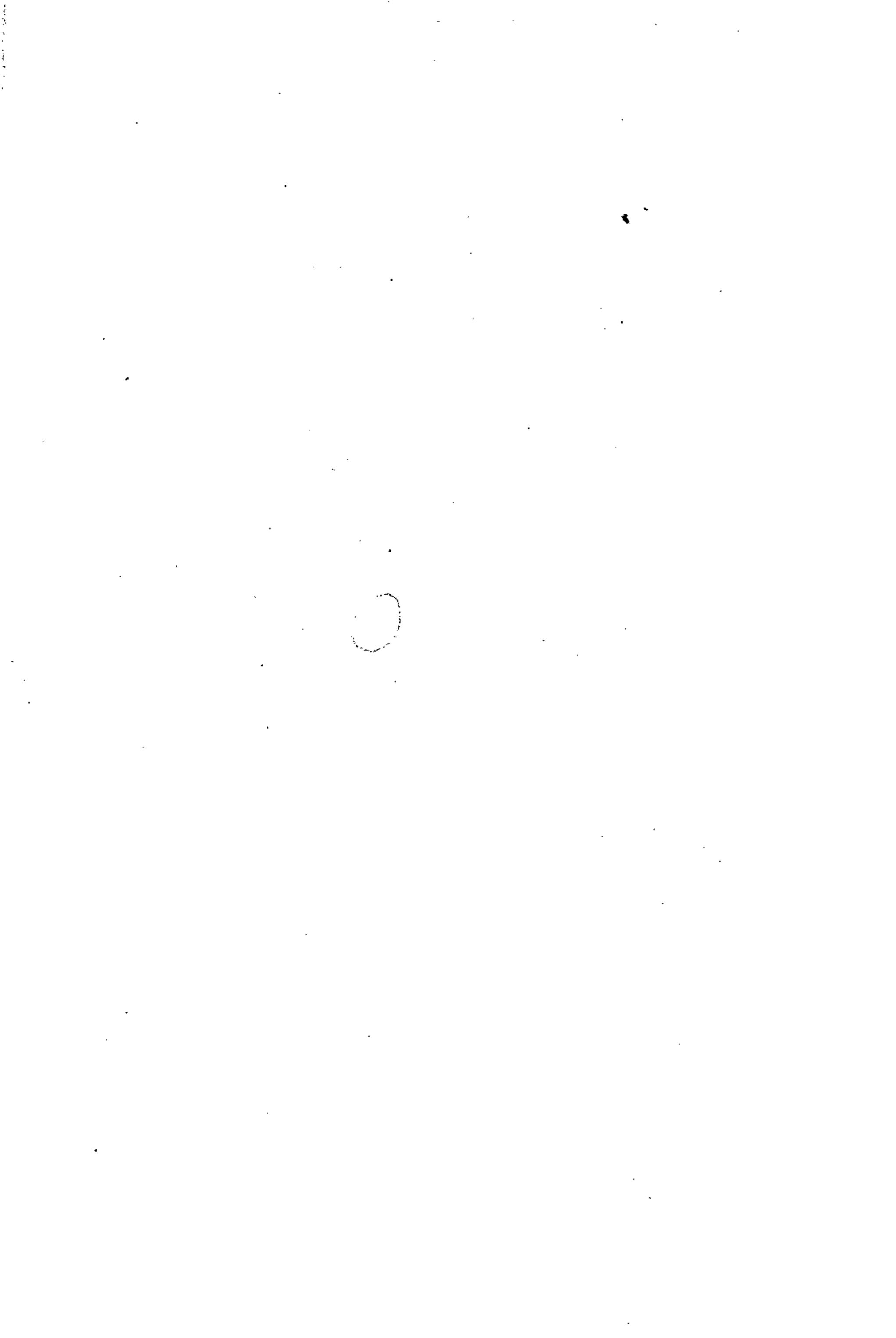
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



BIBLIOTHEQUE DES CHEMINS DE FER

AVENTURES

DE

ROBERT FORTUNE

DANS

SES VOYAGES EN CHINE

A LA RECHERCHE DES FLEURS ET DU THE

TRADUITE DE L'ANGLAIS

(1843-1850)

PARIS

LIBRAIRIE DE L'HACHETTE ET Cie

185, RUE DE LA HARPE, No 15

1854

PRIX : 2 FRANCS.

O²
n
14f

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

SEPTIÈME SÉRIE
OUVRAGES DIVERS

Les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de cet ouvrage a été fait à Paris dans le cours du mois de juin 1854, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.



Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

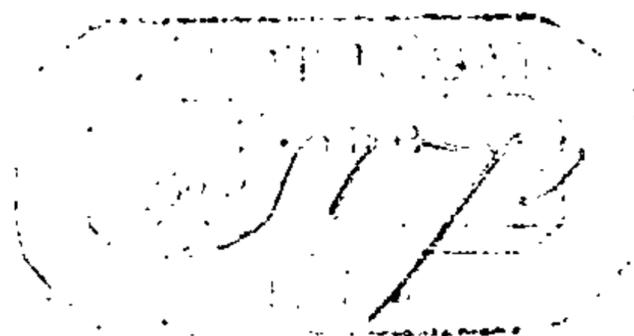
27

AVENTURES
DE
ROBERT FORTUNE

DANS
SES VOYAGES EN CHINE
A LA RECHERCHE DES FLEURS ET DU THÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(1843-1850)



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{te}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

1854

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Le petit livre que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs n'a pas la prétention d'être un ouvrage philosophique, économique, statistique ou religieux sur la Chine. On n'y trouvera ni dissertations sur la religion de Bouddha ou la doctrine de Confucius, ni aperçus sur la politique des Européens vis-à-vis du Céleste-Empire, ni supputations sur le chiffre de sa population, ni résumé de son histoire et de ses révolutions, ni discussion sur le plus ou moins de prise qu'offrent ses innombrables habitants à la propagande catholique ou protestante, ni rien enfin de ce qui remplit les livres des voyageurs qui n'ont vu que les cinq ports de la Chine ouverts au commerce des étrangers, et qui auraient pu pour la plupart s'épargner les fatigues d'une si longue pérégrination en se contentant de compiler tranquillement, au coin de leur feu, au sein de leur famille, les pieds sur les chenets et le dos appuyé dans un bon fauteuil, les œuvres des Jésuites ou le *Chinese repository*, qui vaut mieux encore, ou les livres de sir John Davis, et de tant d'autres que les

auteurs modernes ont impitoyablement pillés, sans même souvent songer à les citer.

On lit cependant dans les deux volumes qu'a publiés M. Robert Fortune plusieurs chapitres consacrés à l'étude des sujets qui forment sa spécialité, à la culture et à la préparation du thé pour le marché européen, à l'agriculture des Chinois, à leurs engrais, etc., etc. Mais quel que soit le mérite des recherches auxquelles il s'est livré, quelque prix qu'elles puissent avoir pour les gens du métier nous avons cru ne pas devoir nous y attacher. Elles contiennent d'abord beaucoup de redites, ensuite elles ne peuvent être nécessairement que le résultat d'un examen assez superficiel, elles sont complètement indépendantes du récit personnel à l'auteur qui a pris soin de les isoler lui-même de sa narration, et enfin elles n'ajoutent rien à ce qui fait pour nous la valeur et l'intérêt véritable du livre. En effet, ce qui doit le rendre surtout précieux, ce sont les aventures de l'auteur dans des pays où presque personne n'avait pénétré avant lui, ce sont les rapports qu'il a eus non pas avec la nature mais avec les hommes, c'est le tableau de la vie qu'il a menée dans l'intérieur du Céleste-Empire, obligé d'y vivre comme un Chinois, exposé aux mêmes vicissitudes que l'eût été un indigène, mais jouissant aussi de tous les avantages que les mœurs, les coutumes et la civilisation du pays ont produits pour ses habitants. C'est là le côté hautement curieux du livre et celui auquel nous nous sommes exclusivement attachés.

M. Robert Fortune n'est ni un économiste, ni un diplomate, ni un missionnaire; mais pour faire un voyage en Chine, il était dans une position, ou pour parler plus exactement encore, dans une nécessité de position qui l'a forcé à faire des voyages beaucoup plus intéressants et plus curieux que s'il eût été revêtu de l'une ou de l'autre de ces qualités. C'était un simple naturaliste envoyé par l'une des sociétés d'horticulture de Londres, d'abord, et par le gouvernement de la Compagnie des Indes, ensuite, à la recherche de fleurs nouvelles et à la découverte de plants de thé, destinés à peupler les jardins de Cheswick et les vastes plantations que l'Angleterre a établies dans l'Himalaya, avec l'espérance de se soustraire au monopole que les Chinois font peser sur le monde et sur le commerce anglais plus lourdement que sur aucun autre. De cette donnée si modeste, il est résulté que M. Fortune, dans ses deux voyages, n'avait rien à démêler avec les mandarins, qui sont bien les plus grands menteurs que l'on puisse rencontrer dans le monde, qu'il n'avait presque rien à espérer de ces Princes du commerce qui résident dans les ports ouverts aux étrangers, et dont la splendide hospitalité a corrompu tant de voyageurs; mais que pour remplir honorablement sa mission, il a été forcé de vivre avec les gens du peuple chinois, avec les jardiniers, avec les agriculteurs ou les bonzes, et de pénétrer dans l'intérieur du Céleste-Empire plus avant que ne l'a fait, depuis un siècle, aucun Européen. Il n'en faudrait excepter que les missionnaires catholi-

ques, s'ils consentaient à nous transmettre quelque chose de ce qu'ils voient et apprennent dans leurs saintes entreprises.

Aussi le livre de M. Robert Fortune est-il unique en son genre. Mais est-il encore véridique? Cette simplicité avec laquelle il raconte tout ce qui lui advient, n'est-elle pas un piège tendu au lecteur? Ce voyageur, qui en a tant vu de plus que les autres, ne met-il pas une certaine fatuité de héros blasé, à vous dire que les Chinois sont, en fin de compte, des hommes à peu près comme les autres, que l'on peut traverser leur pays en y trouvant partout des auberges passables et des gens assez honnêtes, qu'on circule sur leurs routes ou sur leurs fleuves un peu moins vite, mais avec autant de sécurité et avec beaucoup moins d'ennuis que dans des pays qui passent pour être beaucoup plus civilisés, et qu'à tout prendre vous auriez pu en faire autant que lui-même si la paresse et la timidité ne vous avaient pas retenu sous l'ombre de votre clocher? Ce voyageur qui vient de si loin n'abuse-t-il pas du privilège reconnu aux gens de sa sorte, en vous racontant ses exploits contre les *Jandous*? C'est un scrupule, cher lecteur, il faut vous le dire, que vous n'aurez pas été le premier à concevoir. Lorsque parut en Angleterre le récit du premier voyage de M. Robert Fortune, la presse de la Grande-Bretagne, plus sceptique que vous ne pouvez l'être, et pour cause, se montra passablement incrédule. Dans les journaux, dans les revues, on s'empressa, tout en reconnaissant que les aventures de M. Fortune étaient très-agréablement contées

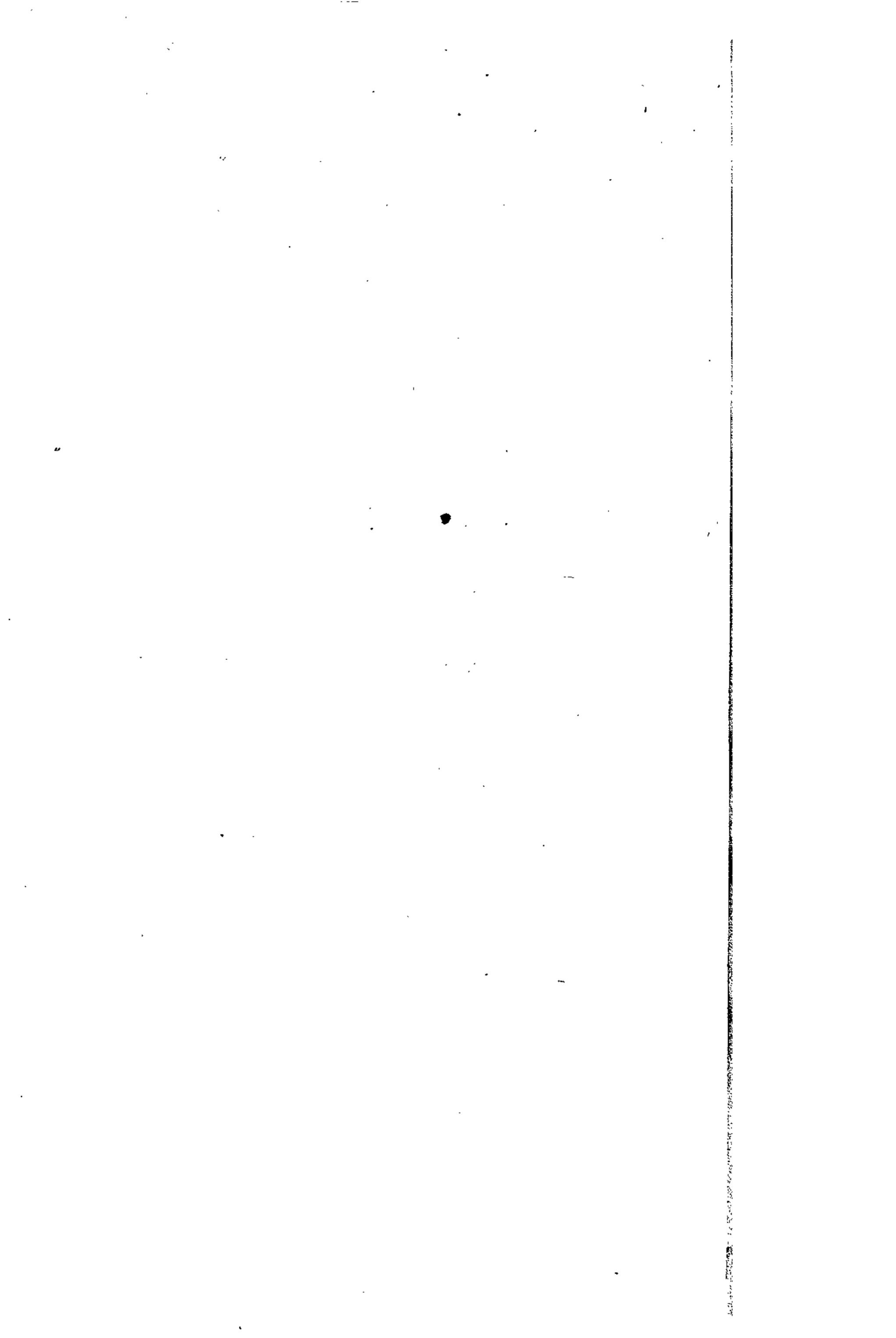
et très-amusantes, de leur trouver un air de ressemblance avec celles de certain baron allemand, qui jouit d'une réputation de véracité moins que médiocre. Les gens qui ne sont jamais sortis de chez eux ont intérêt à faire croire que les voyages n'apprennent rien, que c'est tout au plus un moyen pour les esprits fatigués ou impuissants de tuer le temps ou de se créer une imagination factice, et parmi ceux des critiques anglais qui ne connaissaient que le ciel brumeux de Londres, il y eut une espèce de concert pour dénoncer les récits de M. Fortune comme étant de ceux que les esprits sages ne devaient admettre que sous bénéfice d'inventaire. La réponse ne se fit pas attendre. Lorsqu'en Chine, où il existait des témoins oculaires de ce qu'avait conté M. Fortune, où l'on était mieux que nulle part ailleurs en mesure d'apprécier sa véracité, lorsque, sur le théâtre même de ses aventures, arrivèrent tous les beaux articles, si profondément médités, que son livre avait inspirés en Europe, on fit, non du livre, mais des écrivains sceptiques, si bonne justice, que depuis personne ne s'est aventuré à exprimer publiquement des doutes sur la sincérité de l'aimable voyageur. Pour être à la hauteur des faits acquis et des idées les plus nouvelles, il faut accepter ce qu'il vous raconte, ce que les ignorants ont contesté, ce que les juges compétents ont maintenu.

C'est donc un livre loyal, et ce qui ne vaut pas moins, c'est un des livres les plus réellement instructifs sur la Chine que vous puissiez lire. Vous n'y trouverez pas une page sur l'organisation et la hiéar-

chie administrative du pays, mais vous y verrez comment vit la masse du peuple ; vous y passerez quelques instants avec les jardiniers, les paysans, les marchands, les aubergistes, les portefaix, les marins, les prêtres de Bouddha et les Tao-Szé ; et pour les esprits qui réfléchissent, il y a bien plus d'instruction sérieuse à retirer de ces faciles récits que des tableaux de statistique imaginaire ou des résumés historiques si secs, auxquels M. Cutzlaff a donné le titre ambitieux de *la Chine ouverte*, sans compter que le livre de M. Fortune est infiniment plus amusant. Il est aussi un motif qui lui donne une valeur historique. Les voyages de M. Fortune se sont accomplis dans les derniers jours du règne des Mantchoux, alors que l'autorité souveraine de l'empereur était encore obéie d'un point à l'autre du territoire, et suffisait à maintenir dans tout l'empire l'ordre et la paix. Le récit de ces courses, qui ont fait voir à M. Fortune de si grandes étendues de territoire, prouve qu'alors si le pays n'était pas absolument florissant, il était calme et tranquille, et jouissait d'une certaine prospérité. Combien de fois, par exemple, l'auteur ne prend-il pas plaisir à constater que, riche ou pauvre ou placée dans un doux état de médiocrité, la population lui semblait à tout prendre être heureuse ! Aujourd'hui, il en est tout autrement de cette race qu'il avait laissée si insouciant de l'avenir. Une insurrection, à laquelle l'hypocrisie de chefs habiles a donné pendant quelque temps une apparence d'origine chrétienne, bien qu'elle ne soit pas autre chose dans le fond qu'une réaction

du fanatisme indigène, promène le fer et le feu, la ruine et le pillage dans toutes les provinces de l'empire, et elle ne semble capable de produire en Chine qu'une longue anarchie, qui, selon toute probabilité, finira par la conquête étrangère. C'est le secret de la Providence; mais en attendant qu'il se fasse connaître, on peut être aujourd'hui à peu près certain que l'ancien ordre de choses ne renaîtra pas, et que le livre de M. Fortune nous a tracé le dernier tableau de ce que fut la Chine sous le sceptre des Mantchoux.

Juin 1854.



AVENTURES

DE

ROBERT FORTUNE.

CHAPITRE PREMIER.

Première vue de la Chine. — Hong-Kong. — Son port. — La ville de Victoria. — La Vallée heureuse. — Insalubrité. — Départ de Hong-Kong pour Amoy. — Station d'opium à Namoa. — Liberté dont y jouissent les Anglais. — Un nouvel amiral. — Le compte qu'il rend de sa mission à Pékin. — Amoy. — Courses aux environs. — Un dandy chinois et sa queue. — L'île de Kou-lang-Sou. — Tombeaux.

Le 6 juillet 1843, après une traversée de quatre mois, j'aperçus pour la première fois les hautes terres de la Chine, et, tout prévenu que j'étais de l'aspect de nudité et de stérilité que présentent les montagnes de ce pays, j'avoue que je ne m'attendais pas à voir quelque chose d'aussi triste que ce qui s'offrit à mes regards. Vues de la mer, elles ne montrent partout que des lignes tourmentées, abruptes, avec des masses de granit et d'argile rouge à la surface; les arbres sont rares, rabougris

et bons tout au plus à fournir du combustible. Était-ce donc là la terre des fleurs, le pays des camélias, des azaléas et des roses dont j'avais tant entendu parler en Angleterre et dans les livres?

La baie de Hong-Kong, où nous jetâmes bientôt l'ancre, devant la ville de Victoria, capitale de l'île, est un des plus beaux ports que j'aie vus dans le monde. Il a huit ou dix milles de long dans le sens de l'est à l'ouest; sa largeur est irrégulière; il a le fond le plus sain que l'on puisse imaginer, et l'on peut y mouiller partout dans la plus parfaite sécurité. Protégé comme il est de tous les côtés par des terres très-élevées, il offre aux navires un bassin où ils peuvent braver les tempêtes les plus redoutables de ces mers orageuses.

La ville de Victoria, située sur la côte nord de l'île, se développe parallèlement à ce beau port au pied de hautes montagnes qui s'élèvent presque perpendiculairement derrière elle. Lorsque je la vis pour la première fois, elle commençait à naître; mais deux ans après, quand je m'y embarquai pour retourner en Europe, en décembre 1845, elle avait fait des progrès très-rapides: de nouvelles maisons; de nouvelles rues s'étaient élevées comme par enchantement. Plusieurs beaux édifices publics avaient été construits, ainsi que de magnifiques et confortables maisons pour les négociants

européens, et une grande ville chinoise; tout cela était l'ouvrage de deux ans à peine.

Hong-Kong est l'une des plus grandes îles que l'on rencontre à l'embouchure de la rivière de Canton; elle a huit milles de long de l'est à l'ouest, six milles tout au plus du nord au sud. Elle est exclusivement montagneuse, coupée çà et là, et à des intervalles presque égaux, de ravins difficiles et sauvages qui descendent des sommets du centre et vont en s'élargissant à mesure qu'ils s'éloignent de leurs points de départ pour tomber à la mer. Ces ravins, incultes pour la plupart, sont parsemés d'immenses blocs de granit qui y ont été précipités par l'action des eaux courantes et par l'effet des tempêtes, des trombes, des déluges de pluie qui éclatent, pendant la saison d'été, sur les pics du voisinage. Toutefois, l'eau qui coule dans ces ravins est excellente, et de là le nom chinois de l'île *Hong-Kong*, ou plus exactement encore *Hiang-Kiang*, l'île des eaux odorantes. Il y a dans l'île entière très-peu de terrain plat qui puisse être cultivé; le seul espace de quelque étendue qui remplisse cette condition, c'est le Wang-naï-chung, ou, comme disent les Anglais, la Vallée heureuse, située à deux milles à l'est de Victoria, et encore n'a-t-elle pas plus de vingt ou trente acres de superficie. D'ailleurs, les travaux de culture qu'on y a commencés ont produit des miasmes et des maladies

en si grand nombre, que le gouvernement a définitivement prohibé l'exploitation. Il en résulte que notre établissement dans cette île dépend absolument des Chinois pour les approvisionnements, situation assez difficile dont les mandarins et les marchands ont plusieurs fois essayé de tirer parti contre nous. Ajoutez que le climat de Hong-Kong est peu sain, que dans les commencements surtout de notre établissement la mortalité a été effroyable, que jamais le commerce ne s'y établira, car Canton restera toujours nécessairement le grand marché de la Chine du sud, et vous reconnaîtrez que le seul avantage que l'Angleterre retire de cette colonie, c'est d'y posséder un excellent poste, un dépôt d'armes et de munitions, un port militaire qui domine l'embouchure de la rivière de Canton.

Je ne fis pas un long séjour à Hong-Kong; j'y restai seulement le temps nécessaire pour organiser mon plan de campagne, et le 23 août je partis pour Amoy. C'est alors que je ressentis à mon tour les atteintes de la fièvre qui, cette année-là, fit encore tant de ravages dans les rangs de la garnison et parmi les habitants européens de la colonie. Pendant quelques jours ma situation fut très-critique, car j'étais privé des secours de la médecine, mais l'air de la mer y suppléa, et, avec l'aide de la Providence, je me tirai de ce mauvais pas. J'étais rétabli lorsque, après avoir essuyé un coup

de vent qui nous força à relâcher pendant trois jours dans un des ports naturels de la côte, nous vîmes jeter l'ancre dans la baie de Namoa.

Namoa est le nom d'une petite île située à moitié chemin entre Hong-Kong et Amoy; c'est une des stations où se fait la contrebande de l'opium. A cette époque, j'arrivais tout frais émoulu d'Angleterre et tout plein des idées que l'on se forme en Europe sur l'inviolabilité du Céleste Empire. Je croyais que je serais fort heureux de pouvoir contempler de loin les montagnes de la terre des fleurs, et je n'imaginai pas que les pieds d'aucun barbare eussent le privilège de fouler ce sol sacré ailleurs que dans les cinq ports ouverts par les traités au commerce des étrangers. Grands aussi furent ma surprise et mon plaisir lorsque j'appris, par le témoignage de mes yeux et de mon expérience personnelle, que les capitaines des navires d'opium circulaient dans toute l'île avec la plus parfaite sécurité. Ils y avaient percé bon nombre de routes et construit une maison, espèce de casino et de rendez-vous de fumeurs, où ils se réunissaient le soir. A cet établissement ils avaient joint des écuries où ils entretenaient de petits chevaux qui servaient à leurs promenades dans l'île; de fait ils semblaient être les maîtres du lieu et ne redouter absolument rien de la part des indigènes.

Des centaines de Chinois sont venus se grouper

autour de l'établissement des Européens; ils y ont construit des cabanes, un bazar ou marché pour l'approvisionnement des navires; et, ce qui ne doit pas manquer de paraître assez surprenant pour des Européens, c'est que, toutes les fois que les bâtiments contrebandiers changent de mouillage, les habitants, les cabanes, le marché suivent le mouvement. L'un des capitaines m'apprit qu'il était question d'une évolution de ce genre, et en effet, quelques mois après, lors de mon retour sur les lieux, il n'y restait pas trace du village que j'y avais vu. Hommes, femmes, enfants, avec leurs cabanes, leurs bateaux et tout ce qui leur appartenait, avaient changé de place pour venir s'établir plus près des navires, qui s'étaient portés sur un point opposé de la baie.

Cependant le gouvernement chinois fait quelquefois mine de réclamer contre ces irrégularités, et, peu de temps après ma première visite à Namoa, les mandarins s'adressèrent à sir Henry Pottinger, alors gouverneur de Hong-Kong, pour lui demander de faire évacuer les navires de ses nationaux. La note diplomatique chinoise établissait que les sujets de Sa Majesté Britannique avaient bâti des maisons, construit des routes, et étaient en train de faire de Namoa un autre Hong-Kong, ce qui était manifestement contraire aux traités. Le vieil amiral chinois qui avait fermé les yeux sur toutes ces

illégalités avait été destitué; un autre amiral, distingué, disait la pièce, par sa bravoure et par ses hauts faits, était nommé au commandement de la station, et c'était de lui que venait la réclamation. Tout en reconnaissant l'irrégularité de cet état de choses, sir Henry Pottinger récrimina à son tour contre les autorités chinoises, contre le tort qu'elles avaient eu de souffrir une pareille situation pendant si longtemps, et finit par réclamer un délai de six mois, nécessaire, disait-il, pour vendre ou emporter tout ce que les Anglais possédaient à terre.

Les Chinois consentirent, et voici quelles furent les suites données à cette affaire; elles sont trop curieuses et donnent une idée malheureusement trop juste de la politique et de l'administration chinoises, pour que je résiste au désir de les raconter. Au mois d'octobre 1845, lorsque je retournai à Namoa, je demandai ce qu'était devenue la réclamation du vaillant amiral, et j'appris qu'avec un peu de politesse et quelques bouteilles de cherry-brandy, on avait eu facilement raison de sa rigueur. Ce que le bonhomme désirait, c'était de mettre à couvert sa responsabilité, et il avait proposé une transaction. Pourvu qu'on lui permît de démolir la maison principale, il consentait à laisser debout les écuries; à plus forte raison ne troublerait-il pas les capitaines dans les promenades qu'ils

avaient coutume de faire pour leur santé. On leur insinua même qu'ils pouvaient construire une autre maison, si tel était leur bon plaisir. Tandis que ce petit traité se passait entre l'amiral et les Européens, un magnifique rapport était adressé à Pékin, pour conter comment les barbares avaient été chassés de l'île sur laquelle ils avaient osé mettre le pied; on y disait peut-être que, pour arriver à ce glorieux résultat, il avait fallu livrer une grande bataille où quelques-uns de nos navires avaient été pris et détruits avec leurs équipages : c'est ainsi que le gouvernement est servi en Chine. Telle étant la situation, je n'éprouvai aucune difficulté à poursuivre mes recherches botaniques. Mais les collines escarpées qui composent l'île de Namoa sont de la même nature que les rochers arides qui forment la substance de Hong-Kong et des îles situées à l'embouchure de la rivière de Canton. Je n'avais pas grand'chose à y trouver; aussi fut-ce avec un véritable plaisir que je vis notre navire reprendre la mer et mouiller, après une heureuse traversée, dans la baie d'Amoy, entre cette ville et l'île de Kou-lang-Sou.

Amoy est une ville de troisième classe, qui compte peut-être huit milles de circonférence et quelque trois cent mille habitants. C'est une des plus sales villes que j'aie visitées en Chine ou ailleurs; sous le rapport de la propreté, elle est inférieure même

à Shang-haï, et ce n'est pas peu dire. Lorsque j'y arrivai pour la première fois, pendant l'automne, les rues, qui n'ont que quelques pieds de large, étaient couvertes de nattes pour protéger les habitants contre les rayons du soleil. A chaque coin de rue, des pâtisseries et des boulangers ambulants faisaient leur cuisine, vendaient leurs marchandises et remplissaient l'air des parfums les plus désagréables, qui prenaient les passants à la gorge. Les faubourgs sont plus propres que la ville même; mais comme les voitures sont inconnues dans cette partie de la Chine, les routes sont très-étroites.

C'est d'Amoy et de la côte voisine que viennent les meilleurs matelots de la Chine. Le plus grand nombre des émigrants chinois qui vont s'établir à Manille, à Singapore et autres lieux de l'archipel indien, sont des gens d'Amoy et de la côte du Fokien. Pendant la guerre, nos officiers ont fait la remarque que les habitants d'Amoy semblaient être au courant des mœurs et des lois anglaises plus que ceux d'aucune autre ville chinoise; tous connaissaient au moins de nom notre établissement de Singapore, et ils en parlaient dans les termes les plus flatteurs.

Amoy, quoiqu'il n'ait pas tenu toutes les espérances qu'on en avait conçues, est une ville de commerce assez importante; mais malheureusement pour elle les articles principaux de l'exportation

anglaise, les thés et les soies, y sont plus chers et moins abondants qu'à Shang-Hai. Pendant le séjour que je fis dans le pays, j'étais continuellement en course; poussant quelquefois jusqu'à de longues distances. Je traversais les villes et les villages sans trouver le plus souvent d'obstacles de la part des habitants; ils semblaient plutôt s'amuser de me voir. Au plus fort de la chaleur j'allais m'asseoir sous les arbres, dans le voisinage de quelque habitation, et aussitôt tout le village, hommes, femmes, enfants, venait autour de moi, me regardant avec curiosité comme si j'étais un être d'un autre monde. L'un commençait à examiner mes habits, un autre regardait dans mes poches, d'autres inspectaient mes collections. Le plus souvent alors on finissait par me prendre pour un médecin, et, dès que le mot était lâché, j'étais entouré à l'instant d'une foule de malades de toutes les classes et de tous les âges, qui me demandaient assistance. Le nombre des malades dans les villages chinois est vraiment étonnant. Beaucoup d'entre eux souffrent de maladies des yeux, ou sont même aveugles; un plus grand nombre encore, dans cette partie du pays au moins, sont en proie à des affections cutanées de l'espèce la plus repoussante, qui proviennent sans doute de leur nourriture et de leurs habitudes de malpropreté.

Un jour, j'étais arrivé dans une partie de l'île

où je suppose qu'aucun Anglais n'avait pénétré avant moi. La journée était magnifique, et toute la population était à travailler dans les champs. Les premiers qui m'aperçurent paraissaient fort émus, et à leurs gestes, à leur langage, je fus d'abord tenté de croire qu'ils songeaient à me faire un mauvais parti. De chaque hauteur, de chaque vallée, partaient des cris de : *Wyloe foki* ou *wyloe sampan*, *foki!* (Allez-vous-en, mon ami, ou Allez à votre bateau, mon ami!) Je savais cependant par expérience que ce qu'il y avait de mieux à faire en pareille occasion, c'était d'aller droit à eux et de chercher à les mettre en belle humeur. Cette fois-là je réussis complètement : en peu d'instants, nous étions devenus d'excellents amis; les enfants couraient de tous les côtés pour me chercher des plantes, et les hommes m'offraient leurs pipes, en m'invitant à fumer. Cependant comme j'approchais de leur village, leurs premières défiances semblaient revenir, et ils auraient bien voulu sans doute me voir retourner sur mes pas. Cela ne faisait pas mon affaire; aussi ils avaient beau crier : *Wyloe sampan!* j'avancais toujours. Voyant enfin qu'il n'y avait pas moyen de me faire rétrograder, ils dépêchèrent les enfants au village pour avertir les gens de mon arrivée; de sorte que je n'avais pas encore atteint les premières maisons que toutes les créatures vivantes

du lieu, jusqu'aux chiens, jusqu'aux porcs, accourraient pour voir le *foki*, l'ami. Sauf les chiens, qui sont, en Chine, intraitables pour les étrangers, j'eus bientôt mis tout le monde de bonne humeur, et l'on ne songea plus à me faire partir. Un homme de bonne mine, je l'aurais pris pour le chef du village, vint m'apporter et m'offrir très-poliment des gâteaux et du thé. Je le remerciai et me mis à manger. Ce fut un coup de théâtre. « Il mange et boit comme nous ! disait l'un. — Voyez, disaient deux ou trois individus postés derrière moi et qui examinaient ma tête avec curiosité, voyez donc, l'étranger n'a pas de queue ! » Et en même temps toute la foule, y compris les femmes et les enfants, se précipitait derrière moi pour voir s'il était vrai que je n'eusse pas de queue. L'un des assistants, une manière de dandy, orné d'une longue queue qui lui appartenait et qu'il avait allongée encore, selon l'usage, avec des tresses de soie, vint alors se placer devant moi, et ôtant l'espèce de turban que portent les gens du Fokien, me dit d'un air capable, en faisant tomber ce magnifique ornement jusqu'à terre : « Voyez-moi cela. » Je lui fis de très-beaux compliments et lui promis que, s'il voulait me permettre de la couper, je la porterais en mémoire de lui. La proposition ne parut pas être de son goût, et les autres se mirent à rire.

Parmi les lieux que je visitai avec le plus d'intérêt est la petite île de Kou-Lang-Sou, qui est située en face de la ville d'Amoy et qui la commande. Au temps de la guerre, elle fut occupée par les Anglais, et il semble qu'elle a dû jadis servir de résidence à quelques-uns des plus riches habitants du pays : mais leurs maisons sont aujourd'hui en ruines ; leurs jardins, autrefois si soignés, sont abandonnés et envahis par les plantes sauvages. Les côtes nord-est et est de l'île sont d'ailleurs très-malsaines ; le choléra et les fièvres y règnent pendant la mousson de sud et y font de nombreuses victimes. Nos troupes, et surtout le 18^e régiment de l'armée de la reine, ont fait des pertes épouvantables dans ce cantonnement malsain, pendant tout le temps qu'ils l'ont occupé. Beaucoup d'Anglais ont été ensevelis au milieu de ces rochers, de 1841 à 1845 ; ils y sont venus rejoindre ceux de leurs compatriotes qui ont succombé aux maladies locales, lorsqu'au xvii^e siècle l'Angleterre avait déjà un comptoir à Amoy. On a retrouvé leurs tombeaux oubliés en bon état ; les Chinois les avaient respectés, et dans ces derniers temps un capitaine qui est resté longtemps sur cette côte les a tous fait restaurer. Cet acte pieux lui a mérité parmi ses camarades le nom de *Old Mortality*.

CHAPITRE II.

Départ d'Amoy. — Un typhon dans le canal de Formose. — Chinchew, puis Chimou-Bay. — Manière de payer l'impôt. — Course à la pagode de Chimou. — Je suis volé. — Chusan. — Ting-Haï. — Ses habitants. — Ses boutiques et leurs enseignes. — Langue nouvelle. — Les Bulla-Bulla-Mandalis ; les Chotta-Chotta-Mandalis ; les Siensangs et les Aï-Says. — Procédé artificiel pour faire éclore des œufs de canard.

Après avoir vu tout ce que je désirais à Amoy et dans ses environs, j'en repartis vers la fin de septembre pour pousser plus au nord, sur Chusan, Ning-Po et Shang-Haï. Alors la mousson était renversée ; elle soufflait du nord, et, avec l'aide des courants qui étaient aussi contre nous, les coups de vent que nous eûmes à essuyer nous jetèrent en relâche forcée dans le port de Chinchew. Nous eûmes si mauvais temps, que les lames passaient par-dessus le navire ; la mer était si forte et si troublée, qu'elle nous lança un jour à bord un poisson pesant plus de trente livres, lequel, en tombant sur la claire-voie de la dunette, la brisa et vint se servir lui-même sur la table de la chambre.

Notre navire était désemparé, et je me crus tout

heureux de trouver dans le port une goëlette, encore un contrebandier d'opium, qui voulut bien me recevoir avec mon petit bagage, m'évitant ainsi ; je l'imaginais du moins, la perte de temps que j'aurais eu à subir s'il avait fallu attendre à Chinchew que les réparations du bâtiment qui m'y avait apporté fussent achevées. Nous partîmes donc, à ma grande satisfaction ; mais cette fois je devais être encore plus malheureux que la première. En effet, après quelques jours de beau temps, nous avions presque remonté tout le canal de Formose, lorsque nous rencontrâmes un de ces ouragans, un de ces typhons si redoutés des navigateurs qui fréquentent les mers de la Chine. En un clin d'œil toutes nos voiles furent déchirées ou emportées, nos bastingages défoncés, et, malgré le savoir de notre capitaine et le courage de ses matelots, nous nous vîmes bientôt entraînés par la tempête fort au-dessous du point d'où nous étions partis une semaine auparavant. Je me rappellerai longtemps une de ces terribles nuits. Nos pauvres lascars grelottant s'étaient remis en tas sous la chaloupe pour y chercher un abri contre le froid, contre le vent, contre la pluie ; la mer était monstrueuse et balayait le pont de l'avant à l'arrière. J'étais descendu dans la chambre, et le capitaine venait d'y entrer pour consulter son baromètre, lorsqu'une lame fu-

rieuse frappa le navire avec une force si terrible que nous entendîmes un bruit épouvantable, comme si la goëlette s'en allait en pièces, et au même moment la claire-voie effondrée nous tomba sur la tête en livrant passage à une masse d'eau qui remplit la chambre. Je crus que nous étions perdus; le capitaine Landers, lui, s'élança aussitôt sur le pont pour juger du dommage et voir s'il y avait moyen de le réparer. La nuit était des plus noires. Les débris de nos bastingages du côté du vent, emportés avec la chaloupe, étaient jetés sous le vent. Heureusement là elle tint bon; car, autrement, équipage et chaloupe étaient précipités dans l'abîme, d'où aucun secours humain n'aurait pu les retirer. Deux caisses pleines de plantes que j'avais prises à Amoy furent enlevées du coup ou détruites. Dans le long voyage que j'avais fait pour venir en Chine, même en doublant le fameux cap des Tempêtes, je n'avais jamais rencontré de temps pareil à celui que je trouvai sur la côte du Fokien, au commencement de la mousson de nord-est. Après trois jours passés au milieu de la tempête, ne portant de toile que juste ce qu'il en fallait pour essayer de nous maintenir, le temps s'adoucit un peu et nous permit de gagner la terre la plus prochaine, qui se trouva être la baie de Chimou, fort au-dessous du point d'où nous étions partis il y avait huit jours!

La baie de Chimou est située à cinquante milles à peine au nord d'Amoy. Depuis plusieurs années déjà, c'était une station fréquentée par les navires d'opium, et même, pendant la guerre, le commerce de la drogue s'y faisait à la barbe ou plutôt avec le concours des mandarins. Les habitants des diverses villes qui s'élèvent sur les rives de ce golfe sont une race de caractère indépendant et indisciplinable. Une anecdote qui m'a été racontée par un des capitaines de la station donne une idée de la manière dont les choses se passent dans cette contrée.

Un jour, on avait vu quelques-uns des marchands d'opium du pays venir à bord des navires européens et demander qu'on leur prêtât quelques fusils, en nantissement desquels ils offraient de déposer des sommes d'argent qui représentaient le double ou le triple de la valeur des objets à emprunter. D'ailleurs, ils n'en avaient besoin, disaient-ils, que pour deux ou trois jours. Quand on leur demanda ce qu'ils en voulaient faire, ils répondirent que les mandarins devant venir bientôt dans le pays pour lever l'impôt, on était résolu à les repousser, sans les payer, bien entendu. Pour cela ils avaient besoin de quatre ou cinq fusils qu'on leur prêta et qu'ils rendirent fidèlement deux ou trois jours plus tard, ayant fait, selon leur expression, repasser les montagnes.

aux mandarins et à leur suite, sans leur donner un sou.

Ces gens sont encore, malheureusement pour eux, les plus grands voleurs de ce monde, comme je l'appris à mes dépens. J'avais un jour envoyé mon domestique chinois à terre, pour y ramasser des plantes, dans une direction que je lui avais indiquée, et j'avais eu le déplaisir de le voir revenir le lendemain à bord avec quelques misères qu'il avait recueillies sur le rivage, au lieu même où on l'avait descendu. Très-contrarié, je fis à mon homme de vives remontrances; mais il s'excusa en disant qu'il n'avait pas osé suivre la direction que je lui avais marquée, attendu qu'il aurait été inévitablement volé et battu par les gens du pays. Je crus que c'était une mauvaise raison, que c'était paresse pure; que, comme tous les Chinois qui reçoivent un salaire fixe par mois et ne travaillent pas à leurs pièces, le gaillard voulait m'en donner le moins possible pour mon argent, et, afin de le punir, je résolus de me mettre en route le lendemain moi-même, et de lui donner une bonne leçon en lui faisant faire une longue course. Le lendemain, le temps était très-beau, et de bonne heure je me faisais mettre à terre. A peine cependant avais-je pris la direction où je voulais me lancer, que les bateliers et les pêcheurs accourent autour de moi, me suppliant d'abandonner mon projet, me prédisant que je serais attaqué,

volé et peut-être tué, si je voulais aller plus loin. En même temps je remarquais dans les mains des Chinois divers instruments très-peu pacifiques, fusils à mèche, longs bambous avec des fers de lance et autres engins sans lesquels les gens du pays ne s'aventurent pas hors de chez eux. Cependant il était trop tard ; je ne voulais pas avoir l'air de reculer, et, en conséquence, je me dirigeai vers les montagnes, sur l'une desquelles s'élève la pagode de Chimou, dont le sommet devait me servir d'observatoire pour reconnaître le pays, comme il sert d'excellent point de repère aux navires qui fréquentent cette côte.

A mesure que je m'éloignais du rivage, je voyais la foule grossir autour de nous : c'était par centaines que les Chinois accouraient ; j'étais évidemment un objet de grande curiosité pour eux. Quoique stérile, le pays fourmille d'habitants : c'était à croire que les pierres se changeaient en hommes. La scène était singulière. Ici, sur la crête d'un ravin, mon domestique et moi, chargés de nos boîtes et de nos instruments, nous ramassions des échantillons de tout ce qui s'offrait à nos yeux ; sur la crête opposée, trois ou quatre cents Chinois, hommes, femmes, enfants, suivaient tous nos mouvements avec la surprise peinte sur leurs figures. En général ils étaient polis, et je n'eus pas d'abord à me plaindre de leur indiscretion, jusqu'au moment où

leur attention fut attirée par un foulard pour lequel un certain nombre d'entre eux se prit d'un goût subit. Ils me montraient par gestes que ce foulard devait faire si bien autour de la tête ! D'abord on voulut me l'acheter, et Dieu sait ce que l'on m'offrit. L'un me présentait des bananes, un autre des patates, un troisième des pommes de terre ; tous, en vrais Chinois, se gardant bien de rien montrer qui eût la moindre valeur. Je cherchais à me défaire d'eux de mon mieux en ripostant à leurs discours par tout ce que je savais du vocabulaire chinois. Sur un mot que je dis ou que du moins deux d'entre eux crurent comprendre, ils se mirent à courir au village prochain en me faisant signe d'attendre leur retour. Je ne savais ce que cela voulait dire ; cependant, pour leur être agréable, je fis ce qu'ils me disaient. Je les vis bientôt revenir apportant une bouteille de *sam-shou* (eau-de-vie de riz) ; ils croyaient que j'en avais demandé, et ils supposaient évidemment que je ne résisterais pas à la tentation. La foule cependant était devenue trop grande, et, pour me débarrasser d'eux, je me dirigeai vers la montagne, manœuvre qui m'a toujours réussi, attendu que les Chinois sont trop paresseux pour acheter un plaisir par de la fatigue. Cette fois encore j'eus le plaisir de me voir laissé bientôt seul à mes méditations. En arrivant au sommet de la montagne sur laquelle s'élève la pa-

godé, lorsque je pus enfin promener mes regards sur le pays d'alentour, il ne me fut plus difficile de comprendre d'où venaient les multitudes qui m'avaient entouré : car j'apercevais de gros villages et même des villes dans toutes les directions où mon regard n'avait pas pu pénétrer aussi longtemps que j'étais resté dans la plaine.

Je descendis par un autre chemin que celui que j'avais suivi en montant; mais je n'eus pas plutôt remis le pied dans la plaine, que je me retrouvai encore entouré par une très-nombreuse compagnie. Il se faisait tard, et mon domestique montrait tous les symptômes de la fatigue que je m'étais promis de lui procurer le matin. Tandis que j'allais çà et là, faisant mille crochets pour recueillir des plantes, il prenait un soin scrupuleux de ne jamais s'écarter de la ligne droite qui devait nous ramener au rivage; de sorte que nous étions souvent séparés. Quelques Chinois commencèrent alors à me suivre de trop près et à me prouver par leurs allures que leurs projets n'étaient pas des meilleurs; cependant, comme ils disaient vouloir me mener dans un jardin où je trouverais des plantes et des fleurs rares, je me laissai accompagner par eux. Nous étions arrivés devant une grande maison écartée, et j'allais y entrer, lorsque je vis les Chinois se rapprocher de moi tout à coup; en même temps je sentis une main qui se glissait

dans ma poche, ce qui fit que je me retournai tout de suite, juste à temps pour remarquer un Chinois qui se sauvait avec une lettre qu'il venait de me voler. Dès qu'il se vit découvert, il jeta son misérable butin et s'enfuit à toutes jambes. Ce fut alors qu'en mettant la main dans ma poche je m'aperçus qu'elle avait été vidée par ces habiles filous. Cet incident, en me donnant à réfléchir, me fit aussi songer à mon domestique. Le pauvre diable était loin derrière moi, entre les mains de huit ou dix bandits qui le maltrahient fort. Ils le battaient, ils lui mettaient le couteau sur la gorge, menaçant de le tuer s'il opposait la moindre résistance, essayant de lui enlever tout ce qu'il avait sur lui, et foulant aux pieds les plantes que j'avais eu tant de peine à ramasser dans cette fatigante journée. Je m'élançai à son secours, et, dès que les Chinois virent que je venais à eux, ils se sauvèrent du côté de leurs camarades, qui regardaient toute la scène à distance. Quant à mon domestique, je le trouvai pâle de frayeur, en proie à une violente excitation, rappelant dans de longs discours ses prophéties de la veille et ses remontrances du matin. Je n'avais pas le temps de l'entendre, encore moins le droit de nier que nous ne fussions en mauvaise compagnie; aussi me hâtai-je de prendre le chemin le plus court pour retourner au village où le bateau nous attendait et où l'on avait conçu déjà d'assez

vives inquiétudes sur notre compte. Nous revînmes cependant à bord sans autre encombre, mais édifiés sur la moralité des Chinois et croyant un peu moins à leurs vertus.

Du reste, tous les habitants se ressemblent sur la côte de cette province, voleurs et pirates que le canon anglais peut seul désormais tenir en respect; mais ce sont aussi les meilleurs et les plus entreprenants des marins chinois, et ce sont eux qui font presque tout le cabotage de cet immense empire. Dans tous les ports où vous irez, vous êtes sûr de trouver des jonques et des marins du Fokien.

Cependant les réparations de notre goëlette étaient achevées, et nous repartîmes. Cette fois, nous fûmes plus heureux que précédemment, et, en moins de dix jours, une agréable traversée nous conduisit de Chimou dans l'archipel de Chusan. A mesure que les terres devenaient plus visibles, j'étais enchanté du changement que je remarquais dans l'aspect du pays; je sentais naître la conviction que je pourrais mener à bien l'entreprise que j'avais commencée. Les montagnes n'étaient plus stériles, arides, dépouillées; elles étaient cultivées et couronnées à leurs sommets d'une végétation verdoyante. Si notre île de Hong-Kong eût possédé les avantages et les beautés naturelles de Chusan, quel lieu magnifique nos négociants si riches et si

entreprenants n'en eussent-ils pas fait en peu d'années !

La principale ville de l'île est Ting-haï, connue par les deux combats que les Anglais y ont livrés pendant la guerre. Elle est petite, comparée aux cinq ports qui sont aujourd'hui ouverts au commerce étranger ; ses murs n'ont pas plus de trois milles de circonférence, ses faubourgs sont peu étendus, et sa population ne dépasse pas le chiffre de vingt-cinq mille âmes. Lors de ma première visite, elle était occupée par les Anglais, et je dus au major général, sir James Schœdde, de trouver, aussitôt après mon débarquement, un logement dans la ville. Autre circonstance plus heureuse encore : j'y fis la connaissance du docteur Maxwell, du second régiment d'infanterie de l'armée de Madras, qui tenait alors garnison à Ting-haï. Le docteur, possédé de l'amour de la botanique, avait déjà fait d'amples récoltes quand j'arrivai, et je lui suis redevable d'une foule d'informations utiles.

Les habitants de Chusan sont une race tranquille et inoffensive ; je les ai toujours trouvés polis et obligeants. Comme la végétation de leurs montagnes, ils sont très-différents de leurs compatriotes du sud ; et c'est à leur avantage, j'ai plaisir à le dire, qu'est toute la différence. Sans doute il doit y avoir parmi eux de mauvais sujets aussi bien que partout ailleurs, mais ils sont en petit nombre ; ils

sont mieux tenus en respect par le gouvernement ; de sorte que, dans cette île heureuse, le vol est presque inconnu. La population peut se diviser en trois classes : les gens de la campagne ou agriculteurs, les boutiquiers ou commerçants, et les mandarins ou employés du gouvernement. Les principaux objets du commerce de Ting-haï et des autres villes sont les denrées alimentaires et les étoffes, et, grâce au nombre de soldats anglais qui y tenaient garnison, le commerce paraissait être dans une situation prospère. Les fruits et les légumes arrivaient du continent en grandes quantités, le poisson était abondant, de bons moutons se vendaient trois dollars la pièce, et les Chinois se relâchaient assez de leurs préjugés religieux pour tenir le marché bien fourni de bœufs, qui se vendaient de huit à douze dollars par tête. Ils s'étaient faits à nos habitudes avec une rapidité merveilleuse, et ils s'étaient mis en mesure de pourvoir à tous nos besoins. Peu de jours après notre installation dans l'île, on voyait du pain fait à l'anglaise dans les boutiques des boulangers, et l'on trouvait, chez les marchands d'habits, des vêtements confectionnés en aussi grande quantité qu'on pouvait le désirer. Les tailleurs arrivaient à Ting-haï de tous les points d'alentour ; ils occupaient un grand nombre de boutiques qui s'élevaient sur la plage en avant de la ville, et il est probable qu'ils faisaient de bonnes

affaires, quoique cependant leurs prix fussent des plus raisonnables. On y voyait aussi de nombreux magasins de curiosités, offrant aux acheteurs des idoles sculptées en bambou et en pierre, des brûle-parfums, de vieux bronzes, des animaux aux formes étranges qui n'existent que dans la cervelle des Chinois, d'innombrables échantillons de porcelaines et de dessins. On y trouvait enfin des magasins de soieries où l'on pouvait se procurer de magnifiques tissus à bien meilleur marché et de meilleure qualité qu'à Canton. Les broderies surtout étaient admirables : ceux-là seuls qui les ont vues peuvent les apprécier ; les Chinois en faisaient des écharpes et des tabliers pour le petit nombre de dames anglaises qui avaient suivi leurs maris à Chusan.

Les boutiquiers de Ting-Haï imaginaient qu'une enseigne anglaise était indispensable à leur considération et au succès de leur commerce ; c'était chose fort amusante, en se promenant par les rues, de voir toutes les enseignes qu'ils avaient prises, demandant, sur ce grave sujet, les conseils des matelots et des soldats. Ici on lisait Stultz, tailleur de Londres ; là, Buckmaster, tailleur de la marine et de l'armée ; plus loin, Dominie Dobbs, épicier ; ailleurs, Squire Sam, marchand de porcelaines. Quant au nombre de ceux qui se disaient fournisseurs de Sa Majesté, il fallait renoncer à les compter,

L'un avait écrit sur sa boutique, *Tailleur breveté de Sa Très-Gracieuse Majesté la reine Victoria et de S. A. R. le prince Albert*, et au-dessous de cette inscription on lisait un mot qui n'en finissait pas, ou plutôt plusieurs mots réunis en un seul, qu'au premier abord je ne pus pas comprendre :

Uniformsofalldescriptions.

Uniformesdetoutgenre.

Les certificats étaient aussi très-recherchés, mais le plus grand nombre était rédigé dans le style le plus grotesque. Les pauvres Chinois n'étaient jamais rassurés sur le compte de ces pièces singulières ; ils savaient qu'ils avaient été, le plus souvent, mystifiés par les signataires, et, en conséquence, ils ne cessaient de poursuivre leurs clients d'interrogations relatives à ces brevets fantastiques. *What thing that paper talkie? can do, eh?* disaient-ils dans leur anglo-chinois : « Que dit ce papier ; va-t-il, hein ? » La réponse ordinaire était, dans le même patois : *oh yes, Foki*, oui, mon ami ; *that can do*, cela peut aller ; *only a little alteration more better*, mais avec un petit changement cela ira beaucoup mieux. Le pauvre foki rentrait dans sa boutique, apportait un pinceau, le petit changement se faisait, et il est inutile d'ajouter que le petit changement avait toujours pour résultat de rendre la pièce plus grotesque qu'auparavant,

La très-grande majorité des Chinois qui avaient des rapports avec les Anglais avaient tous appris un peu de notre langue; mais comme l'occupation anglaise avait attiré à sa suite des Portugais, des Malais, des Bengalis, des Indous, les Chinois avaient fait un tel salmigondis des langues de toutes ces nationalités, qu'il en était résulté une langue nouvelle, une langue que le philologue le plus distingué aurait eu de la peine à analyser; et ce qu'il y avait de plus amusant, c'est que les braves Chinois imaginaient que cet argot était de bon anglais.

Ils avaient encore une manière de classer les étrangers établis provisoirement dans leur île qui était des plus singulières, bien que très-rationnelle au fond. Ils reconnaissaient trois classes : les mandarins, ou, comme ils prononçaient, les *mandalís*, les *sien-sangs* et les *aï-says*. Dans la première classe, ils comprenaient tous ceux qui avaient un emploi du gouvernement, ainsi que les officiers de la marine et de l'armée, désignant les plus élevés en grade par l'appellation de *bulia bulia mandalís* et les autres par celle de *chotra chotra mandalís*, corruption de mots indoustanis qui signifient très-grands et très-petits. Les marchands jouissaient du titre de *sien-sangs*; les soldats, les matelots et le reste étaient confondus dans la classe des *aï-says*. Le mot mandarin n'est pas chinois, mais portugais d'origine; les

Portugais et après eux les Anglais, comme les autres étrangers, l'ont adopté pour désigner les fonctionnaires chinois ; *sien-sang* est un mot chinois qui signifie maître ou professeur , et qui comporte une certaine considération ; quant à *aï-say*, c'est quelque chose d'étrange : *aï say* ou plus correctement, *I say* (je dis), sont deux mots que les matelots et les soldats anglais répètent à tout propos ; et, lorsque nous prîmes quelques villes dans le nord, pendant la guerre, les Chinois, entendant répéter sans cesse ces paroles par nos matelots et nos soldats, imaginèrent assez naturellement que c'était la désignation de la classe à laquelle ils appartenaient. Rien n'était plus fréquent que d'entendre les Chinois se demander entre eux si tel ou tel des Anglais était mandarin, sien - sang ou aï-say¹.

L'une des plus grandes curiosités que l'on puisse voir à Chusan, c'est un vieux Chinois qui, tous les printemps, fait éclore artificiellement des milliers d'œufs de canard. Son établissement est situé dans une vallée au nord de Ting-haï, et pas un des officiers de la garnison ou des étrangers qui arrivaient dans l'île ne manquait de l'aller voir. La première

1. Les Chinois ne sont pas les seuls à avoir cru que *I say* était un nom d'homme ou désignait une classe de la société. A la suite des guerres de la Péninsule, tout Anglais s'appela un *aï-say* en Espagne, et tout Français un *dis donc!* (Note du traducteur.)

question que l'on adressait aux nouveaux venus, c'était : « Êtes-vous allez voir éclore des canards ? » et, s'il répondait par la négative, chacun s'empresait de lui recommander de faire une visite au vieux Chinois et à ses canards.

La première fois que j'y allai pour ma part, c'était par une belle matinée du mois de mai, belle comme les matinées qu'à la même époque nous avons en Angleterre, un peu plus chaude peut-être. Les vapeurs matinales montaient paresseusement sur les flancs des collines qui entourent la plaine au milieu de laquelle Ting-hai est construit; les Chinois, qui se lèvent de bonne heure, se rendaient à leurs travaux, et, bien que la grande majorité de la population laborieuse soit très-pauvre, ils semblaient tous être contents et heureux. Sortant par la porte du nord, je traversai des champs de riz dont la première récolte venait d'être plantée, et en moins de cinq minutes j'arrivai à la chaumière du brave homme. Il me reçut avec la politesse chinoise, me fit asseoir, m'offrit le thé et la pipe, deux choses qu'on trouve toujours dans les maisons des Chinois et qui sont indispensables; après avoir décliné ses offres aussi poliment qu'il me fut possible, je demandai à voir son laboratoire, et, sans plus de cérémonie, il me montra le chemin.

Les habitations des Chinois peu riches sont, en

général, de misérables maisons construites en pierres et en terre, avec des planchers humides de terre battue, dont nous oserions à peine aujourd'hui faire des étables et qui me rappellent ce qu'étaient, il n'y a pas longtemps encore, les chaumières des paysans écossais. La demeure de mon nouvel ami ne faisait pas exception à la règle générale : triste mobilier, portes déjetées et criardes, carreaux de papier sales et déchirés, et partout des canards, des oies, des poules, des porcs et des chiens qui semblaient être les maîtres du logis. J'oubliais les enfants, les petits-enfants et que sais-je ? les enfants des petits-enfants, formant, avec leurs figures roses, leurs longues queues, leurs costumes étranges, un groupe des plus pittoresques, qui eût fourni un admirable sujet au crayon de Cruikshank.

Le laboratoire aux éclosions s'élevait à côté de la chaumière ; c'était une loge oblongue, aux murs de boue et recouverte d'un chaume épais. On voit, appendues aux extrémités et sur l'un des côtés de l'édifice, une multitude de corbeilles en paille enduites d'argile pour les empêcher de prendre feu. Le fond de ces corbeilles est en brique, et c'est sur ce point qu'est dirigée l'action du feu entretenu sous chacune d'elles. Chacune aussi a un couvercle de paille qui ferme exactement et que l'on ne lève pas tant que dure l'opération. Au centre de la pièce

on trouve de grandes planches disposées en rayons et sur lesquelles on place les œufs à une certaine période du travail.

On commence par mettre les œufs dans les corbeilles, puis on allume le feu et l'on entretient une chaleur uniforme que j'estimai devoir être de quatre-vingt-quinze à cent degrés du thermomètre Farenheit; mais comme les Chinois n'ont pas d'autre moyen de régler la chaleur qu'à l'estime, il doit y avoir de grandes variations. Après avoir subi cette température pendant quatre ou cinq jours, les œufs sont apportés soigneusement, un à un, devant une porte percée d'un certain nombre de trous de la grandeur d'un œuf; on les expose dans ces trous, et à la simple vue les Chinois savent reconnaître ceux qui réussiront et ceux qui ne produiront pas. On remet ceux qui sont bons à leurs places, et neuf ou dix jours plus tard on les retire des corbeilles pour les placer sur les rayons. Alors on ne fait plus de feu, on les couvre de coton et d'une espèce de couverture sous laquelle ils restent encore une quinzaine de jours, puis vient l'éclosion, et le laboratoire se remplit tout à coup d'une foule de petites créatures. Ces rayons sont très-vastes et capables de contenir plusieurs milliers d'œufs, et lorsqu'ils se mettent à éclore tous ensemble, c'est un spectacle vraiment curieux. Les gens du voisinage qui élèvent des canards connaissent très-bien

l'époque où ils pourront venir les prendre, et, en effet, deux jours après que les coquilles sont brisées, il ne reste plus un seul petit chez le vieux Chinois ; tout a été vendu et emporté.

CHAPITRE III.

Ning-Po. — La ville et la pagode des vents du ciel. — Un médecin missionnaire. — Comment les Chinois se garantissent du froid. — La rue des ébénistes. — Les arbres nains. — Les cormorans pêcheurs. — Shang-Hai à la fin de 1843. — Mon logis. — La ville et les environs. — Défiance des Chinois. — Les pépinières. — Difficulté d'y pénétrer. — Changement dans les sentiments des Chinois. — Un dîner et un *sing-song* chez un mandarin.

C'est pendant l'automne de 1843 que je fis ma première visite à Ning-Po. C'est une grande ville qui s'élève sur le continent, à l'ouest des îles Chusan, et qui contient peut-être trois cent quatre-vingt mille habitants. Elle est située à une douzaine de milles dans l'intérieur des terres et au confluent de deux beaux cours d'eau qui, réunis, forment un fleuve capable de porter les plus grands navires. La ville proprement dite est entourée de murs très-épais, de remparts élevés qui ont environ cinq milles de circonférence et dont l'intérieur est rempli de maisons. On y voit deux ou trois belles rues, plus belles en réalité que ce que j'ai vu dans aucune autre ville chinoise. On a une excellente vue

de la ville et du pays d'alentour du sommet d'une pagode qui a environ cent trente pieds de hauteur, et qui est pourvue d'un escalier intérieur par lequel on parvient jusqu'au faite. Cette pagode s'appelle *Tien-foong-tah*, le temple des vents du ciel; elle est très-ancienne, et, comme la plupart des édifices de ce genre, elle menace ruine.

A ma première visite, Ning-Po n'avait pas encore de consul anglais, et j'étais fort en peine pour savoir à qui m'adresser et où me loger. Laisant mon domestique et mon bateau sur la rivière, j'errais par les rues à la recherche d'une aventure ou de quelque inconnu dont je pusse tirer parti. Je commençai par être environné d'une foule de curieux, parmi lesquels étaient quelques individus que le contact de nos troupes pendant la guerre n'avait certainement pas perfectionnés au point de vue moral, mais qui du moins comprenaient quelques mots d'anglais, et à cause de cela pouvaient m'être très-utiles. En effet, ils m'apprirent qu'il y avait dans la ville un *hong mou jin* (un homme aux cheveux rouges), nom qu'ils donnent à toutes les nations de l'Occident, et aussitôt ils me conduisirent à son logis. Par bonheur c'était une ancienne connaissance, un médecin missionnaire américain, que je trouvai habillé à la chinoise des pieds à la tête, y compris la queue; mais la vérité me force à dire que dans cet équipage il avait l'air d'une ca-

ricature plus que d'autre chose. Je me rappelle qu'un soir, étant sorti en compagnie du bon docteur pour aller voir dans une des rues principales des offrandes qui se faisaient aux idoles, je m'aperçus bientôt que, malgré ses habits chinois, on le remarquait beaucoup plus que moi dans mon paletot. Je pus louer une chambre dans la même maison que lui, où il recevait tous les jours d'innombrables visites de malades, car il faut ajouter que, s'il avait peu la mine d'un Chinois, il avait par contre une charité sans bornes pour les soigner.

A mesure que l'hiver approchait, la température devenait de plus en plus froide, et en décembre et en janvier des couches de glace épaisses recouvraient tous les canaux et tous les étangs. Les boutiques les plus curieuses de la ville étaient alors les magasins d'habits, où l'on voyait des vêtements de tous les genres, bordés ou doublés de fourrures de toute espèce et quelquefois des plus chères. Le plus pauvre Chinois a toujours une veste doublée de peau de mouton ou de ouate de coton pendant l'hiver, et il n' imagine pas comment les Européens peuvent vivre avec les étoffes légères qu'ils portent. Dans les grands froids, je portais toujours un gros et long paletot par-dessus mes habits, et je voyais à tout instant les Chinois venir éprouver l'épaisseur de ce vêtement et me dire qu'assurément je devais souffrir du froid. Leur procédé pour

se tenir chaudement pendant l'hiver est tout à fait différent du nôtre; ils n'ont que rarement, ou pour mieux dire, ils n'ont jamais de feu dans leurs chambres : mais, à mesure que le froid augmente d'intensité, ils augmentent aussi le nombre de leurs vêtements, jusqu'au point où ils sentent que leur chaleur naturelle ne se consomme pas plus vite qu'elle ne se produit. A mesure que les rayons vivifiants du soleil dissipent les brumes du matin et réchauffent l'atmosphère, les Chinois se dépouillent de leurs vêtements un par un, pour les reprendre de même quand le soir arrive. Au printemps, le nombre des habits diminue chaque jour, jusqu'à ce qu'enfin il se réduise, en été, à de simples tissus de coton ou de *grass cloth*. Dans la mauvaise saison, les petits enfants sont si couverts qu'ils ressemblent à des paquets d'habits presque aussi larges que longs, et, lorsqu'on les voit ensuite à peine vêtus dans l'été, on a peine à les reconnaître.

Jamais en Angleterre je n'ai autant souffert du froid que cette année-là dans le nord de la Chine ; cependant le thermomètre n'était pas très-bas. La maison que j'habitais était si ouverte que le vent s'y précipitait par une multitude de crevasses ; les fenêtres étaient larges et, au lieu d'être garnies de vitres comme chez nous, elles n'avaient que des carreaux de papier ; quelques-unes même n'en

avaient pas du tout. Pendant le jour, cela allait encore assez bien, vu que j'étais toujours dehors, faisant des courses depuis le matin jusqu'au soir; mais les longues soirées, avec le vent qui sifflait par les fenêtres et qui menaçait à tout instant d'éteindre ma chandelle, étaient dures et plus que fraîches.

Outre les magasins d'habits et de fourrures dont j'ai parlé, Ning-Po renferme encore beaucoup d'autres boutiques qui méritent l'attention. Dans la grande rue de la ville on trouve des magasins de soieries très-vastes et très-bien pourvus, mais qui, semblables en cela aux anciennes maisons dont la réputation est faite en Europe, ne font que peu de frais extérieurs pour attirer le chaland. Là aussi on voit de très-grands dépôts de ces riches broderies du nord, qui sont si fort admirées par tous ceux qui les ont vues. Elles sont très-différentes de celles que l'on trouve à Canton; le travail en est beaucoup plus fin, et le prix plus élevé. La demande considérable qui a été faite d'un grand nombre d'articles de toilette que l'on supposait devoir réussir en Angleterre a donné le mouvement aux Chinois; ils en ont fait fabriquer en quantité, et on les voit exposés dans les boutiques de toutes les villes du nord que fréquentent les Anglais. Les tabliers, les écharpes, les châles, les sacs à ouvrage et beaucoup d'autres articles faits dans le style an-

glais et magnifiquement brodés, sont aujourd'hui très-recherchés.

Les Chinois estiment à un très-haut prix leur pierre de jade, et à Ning-Po il y a un nombre considérable d'ateliers et de boutiques où l'on travaille et où l'on vend cette pierre taillée selon toutes les formes singulières et fantastiques pour lesquelles les Chinois sont si connus. Les magasins de curiosités sont aussi très-nombreux, contenant leur assortiment ordinaire de bambous sculptés, de vieilles porcelaines qui ont la réputation de conserver les fleurs et les fruits pendant longtemps, de laques, d'articles du Japon, de cornes de rhinocéros élégamment taillées, de vieux bronzes et d'une multitude d'autres inutilités que les Chinois prisent beaucoup, car ils consentent à les payer très-cher, bien au delà de leur valeur apparente aux yeux des Européens. Mais ce qui m'a frappé le plus à Ning-Po, ce qui m'a semblé être unique, c'est un genre particulier d'ébénisterie qui se fait dans une grande rue appelée ordinairement rue des Ébénistes par les étrangers qui visitent Ning-Po. On y voit des lits, des fauteuils, des tables, des tables de toilette, des alcôves tout à fait chinoises de forme, richement incrustées de bois et d'ivoire, chargées de dessins qui représentent d'une manière très-fidèle les habitants, les coutumes et l'aspect du pays. Tous ceux qui ont vu des meubles de Ning-Po

les ont fort admirés, et ce qui est étrange, c'est qu'on n'en trouve nulle part ailleurs qu'à Ning-Po.

Les jardins des mandarins de Ning-Po sont très-jolis et uniques dans leur genre : on y trouve un choix très-complet des arbres d'ornement de la Chine, et presque toujours un nombre considérable d'arbres nains. Quelques-uns de ces derniers sont curieux et peuvent être cités comme une nouvelle preuve de la patience et de l'industrie des Chinois. Il en est qui ont à peine quelques pouces de haut, et qui cependant ont l'apparence chenue des plus vieux arbres de nos forêts. Et non-seulement ils représentent de vieux arbres en miniature, mais encore les pagodes les plus célèbres du pays, et des animaux de tous les genres, surtout des cerfs. Un des mandarins, voulant me donner un témoignage éclatant de son estime particulière, me fit un jour présent de l'un de ces animaux, je veux dire de l'une de ces plantes; malheureusement je dus renoncer au plaisir de l'accepter; je m'excusai de mon mieux, mais je crois sans succès; plus que jamais je passai à ses yeux pour un barbare.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la Chine et sur le Japon parlent des arbres nains de ces pays, et tous ont essayé de décrire la méthode que l'on emploie pour arriver à produire ce résultat bizarre. Le procédé est très-simple; il se fonde sur l'un des principes les plus connus de la physiologie vé-

gétale. Il n'est personne qui ne sache que tout ce qui entrave la circulation de la sève empêche aussi jusqu'à un certain point la formation du bois et des feuilles. C'est ce principe que les Chinois connaissent très-bien et qu'ils appliquent pour forcer la nature à obéir à leur caprice. On a dit que la première chose à faire, c'est d'abord de choisir, parmi les graines d'un arbre des plus petits de son espèce, la graine la plus petite que l'on puisse trouver ; la recette est peut-être bonne, mais je ne l'ai jamais vu appliquer. C'est toujours de bouture que j'ai vu les jardiniers chinois planter sous mes yeux leurs arbres nains. Lorsque ces boutures avaient commencé à prendre racine dans le sol ou dans la pépinière, on les enlevait pour les emporter avec grand soin. Les pots sont étroits et très-peu profonds, de manière à n'offrir que très-peu de terreau pour les besoins ordinaires des arbres, et on ne leur donne que juste ce qu'il leur faut d'eau pour ne pas mourir. Lorsque les branches commencent à se former, on les courbe, on les lie de diverses manières ; les pointes du sommet, les rameaux qui annoncent de la force sont le plus souvent arrachés ; on prend tous les moyens pour déshabituer l'arbre de rien produire qui soit doué de quelque vigueur. La nature lutte pendant un temps contre ce traitement rigoureux, mais elle finit par céder complètement à la puissance de

l'art. Il faut cependant que le jardinier chinois soit toujours sur le qui-vive ; car, si par malheur ou par négligence une des racines de ses plantes trouvait moyen de sortir du pot pour entrer en terre, si la ration d'humidité devenait libérale, si on laissait les jeunes pousses prendre leur direction naturelle, la vigueur de la plante si longtemps assoupie se réveillerait, et le plus bel échantillon des arbres nains de la Chine n'y résisterait pas.

Les côtes, les rivières et les eaux de la Chine sont peut-être les plus poissonneuses du monde, et à coup sûr les Chinois sont les plus grands pêcheurs que je connaisse. Il n'est pas de manière de prendre le poisson qu'ils n'aient apprise ou inventée, et surtout qu'ils ne pratiquent. La plus singulière de toutes leurs pêches est celle qu'ils font avec une espèce de grand cormoran qu'ils savent dresser à cet usage. Ce sont certainement des animaux merveilleux. J'en ai souvent rencontré sur les lacs et sur les canaux dans l'intérieur du pays, et, si je n'avais pas pu juger par moi-même de leur docilité extraordinaire, j'aurais eu certainement beaucoup de peine à croire ce que les auteurs en racontent. La première fois que j'assistai à cette pêche, ce fut à quelques milles de Ning-Po, sur un canal qui devait me conduire à une pagode célèbre de l'intérieur. La pêche se faisait avec deux bateaux contenant chacun un homme et une

douzaine d'oiseaux. Ils étaient perchés sur le bord de la petite embarcation, attendant le signal de leurs maîtres. Dès qu'il fut donné, ils se lancèrent ensemble à l'eau et commencèrent immédiatement leurs recherches. Ces animaux ont l'œil d'un beau vert de mer, rapide comme l'éclair; ils voient le poisson et plongent à de grandes profondeurs; une fois saisie par leur bec coupant et crochu, leur proie ne peut plus leur échapper. Le cormoran revient alors à la surface et, dès qu'il est aperçu, on le rappelle au bateau. Aussi docile qu'un chien, il rapporte au maître et rentre dans le bateau, où il dégorge sa proie pour recommencer aussitôt son travail. Ce qui est bien plus étonnant encore, c'est que, lorsqu'il arrive qu'un cormoran attaque un gros poisson, assez gros pour qu'il lui soit difficile de le rapporter à lui tout seul au bateau, un ou deux de ses camarades arrivent aussitôt à son secours, et tous unissent leurs efforts pour prendre le poisson et le ramener. Lorsqu'il arrive à l'un de ces pêcheurs d'oublier le travail, de faire le paresseux, de jouer, de nager sans faire attention à son devoir, le Chinois qui les garde et qui est armé d'un long bambou frappe l'eau à côté du délinquant, mais sans le toucher, et lui adresse quelques mots d'un ton de reproche et de colère. Aussitôt, comme l'écolier surpris par son maître à faire quelque malice, le cormoran abandonne son jeu et se remet au

travail. On passe un petit anneau au cou de ces oiseaux pour les empêcher d'avaler le poisson qu'ils prennent; mais on a grand soin de faire en sorte que cet anneau ne puisse pas changer de place et étrangler l'animal, ce qui doit cependant arriver quelquefois. Le prix d'une paire de cormorans bien dressés est assez élevé, il monte à quarante ou cinquante francs.

Shang-Hai est le plus septentrional des cinq ports ouverts au commerce des étrangers par le traité de Nankin. On estime le total de sa population au chiffre de 270 000 âmes. Il est situé à une centaine de milles au nord-ouest de Chusan. La ville s'élève sur la rive gauche d'une belle rivière, à une douzaine de milles de son confluent avec le fameux *Yang-tze-Kiang*, le fils de l'Océan. Le chenal de la rivière de Shang-Hai est profond et d'une navigation facile quand on le connaît; mais la rivière elle-même est remplie de bas-fonds de vase dangereux pour les navires étrangers, à moins qu'ils n'aient un bon vent et qu'ils n'aient eu le soin de se procurer un bon pilote avant d'entrer dans la rivière.

Je fis ma première visite à Shang-Hai à la fin de 1843, au moment où il venait d'être ouvert au pavillon anglais, et faute de mieux je me logeai chez une espèce de banquier ou de changeur du gouvernement, en compagnie de deux ou trois messieurs qui venaient d'arriver et se propo-

saient de fonder des établissements de commerce. Comme aucun de nous n'avait rien apporté de ce qu'il nous aurait fallu pour faire la cuisine, nos repas étaient nécessairement assez étranges, ni anglais ni chinois, mais tenant des deux écoles. Nos chambres à coucher étaient abominablement froides; souvent le matin nous nous réveillions tout trempés de pluie dans nos lits, et, quand il tombait de la neige, elle entraît par nos fenêtres et faisait les plus tristes dessins sur le plancher. Néanmoins l'excitation produite sur nos esprits par tout ce que nous voyions autour de nous suffisait à nous tenir en bonne santé et en belle humeur, si bien que nous ne prenions pas garde à une foule de choses que dans d'autres circonstances nous aurions regardées comme des calamités. Dès que nous mettions le pied dehors, des centaines de gens s'amassaient autour de nous et nous suivaient partout, aussi curieux de nous voir que le provincial qui arrive à Londres est avide de voir la reine. Toutes les portes, toutes les fenêtres s'emplissaient de monde, hommes, femmes, enfants, et tous nous regardaient avec un air d'étonnement stupide comme si nous venions de la lune. Les enfants surtout nous montraient une espèce de crainte, de terreur superstitieuse entretenue sans doute dans leurs esprits par des parents qui éprouvaient eux-mêmes plus ou moins ces sentiments.

Le nom que le populaire nous donnait, *Kwei-tze*, enfants du diable, n'était pas fait non plus pour nous mériter beaucoup de sympathies ni pour rassurer les enfants. Dans ces premiers temps de notre séjour, il était très-ordinaire pour nous d'entendre des phrases comme celles-ci : « Voilà les enfants du diable qui viennent, » ou : « Viens voir un enfant du diable ; » quelquefois même on nous interpellait, et, en parlant à nos personnes, on nous appelait *Kwei-tze*, comme si c'eût été notre véritable nom. On se plaignit à diverses reprises au consul de cet état de choses, et à son tour il fit à ce sujet de vigoureuses remontrances au Taou-Taï ou premier mandarin de Shang-Haï. Cette politique était la meilleure à suivre ; au bout de très-peu de temps on n'entendit plus que rarement cette appellation offensante, et s'il arrivait que quelque gamin, se rappelant trop fidèlement les leçons qu'il avait reçues, se permît d'y revenir, il était aussitôt réprimandé par l'assistance.

Le fait qui suit montrera l'espèce de crainte superstitieuse que nous inspirions aux habitants. Étant un jour allé dîner avec un ami à bord de l'un des navires mouillés dans la rivière, nous prolongeâmes notre visite jusqu'à onze heures du soir, attendu que, sans parler des charmes de la compagnie, nous trouvions les appartements du bord infiniment plus agréables que nos chambres sans feu

et ouvertes à tous les vents. Or il faut savoir que non-seulement les portes des villes chinoises se ferment à la nuit, mais que les communications entre les divers quartiers sont aussi interceptées vers dix heures du soir par des portes que l'on ferme avec soin. C'est un usage très-ancien, adopté sans doute pour préserver les villes de toute surprise, pour protéger la paix publique contre les mouvements d'une populace toujours très-facile à agiter, et on l'observe même dans les temps de calme. Il en résulta qu'à notre retour à terre nous trouvâmes les portes des faubourgs fermées, et, par le plus court chemin, nous en avions au moins une à passer pour gagner notre logis. Le silence de la nuit était profond; les lumières étaient éteintes dans toutes les maisons; l'innombrable multitude qui encombre les rues pendant le jour était jusqu'au dernier homme rentrée dans le repos. « Comment allons-nous faire? dit mon ami. — Frappez à la porte, le bruit réveillera peut-être quelqu'un, ou, qui sait? comme elle semble être très-antique, peut-être cédera-t-elle. » Nous nous mettons donc à pousser de toutes nos forces, appelant en même temps quelqu'un pour venir nous ouvrir. A la fin arrivent avec leurs lanternes deux hommes à moitié endormis, à moitié réveillés et empaquetés dans des peaux de moutons, car il faisait très-froid. Ils ne pouvaient pas voir, de l'autre côté de la

porte, qui nous étions, et, comme nous leur parlions chinois, ils étaient complètement hors de garde et nous prenaient pour des compatriotes at-tardés. Ils tirent les verrous, ils ouvrent la porte, et tout d'un coup apparaissent à leurs yeux deux rejetons de la terrible race aux cheveux rouges. Je n'oublierai jamais leur épouvante, et, soit qu'ils nous prissent pour des êtres d'un autre monde, soit qu'ils imaginassent que nous traînions une autre armée après nous, ils s'enfuirent à toutes jambes, nous laissant maîtres de la porte et libres d'aller regagner nos lits, ce que nous fîmes tranquillement.

La ville de Shang-Hai est entourée de murs élevés et de remparts, comme la plupart des villes chinoises. L'enceinte de ces murs a peut-être trois milles et demi de développement. Bien que les portes soient fermées à la nuit, on peut toujours se les faire ouvrir pour quelques pièces de petite monnaie de cuivre. Une fois la porte ouverte, une multitude se précipite, mais il n'y a que le premier entrant qui paye et qui doit payer. Telle est la coutume; aussi, quand un pauvre trouve la porte fermée, n'a-t-il qu'à attendre l'arrivée d'un plus riche que lui pour entrer.

Les temples sont nombreux à Shang-Hai, dans la ville et dans les faubourgs. Les diseurs de bonne aventure, les jongleurs sont aussi en force; on en

voit à tous les coins des rues et sur toutes les places : chose assez singulière, les pièces de théâtre se jouent très-souvent dans les temples ; le sentiment religieux des Chinois n'y trouve rien à redire.

Les rues sont généralement très-étroites, et pendant le jour encombrées par une multitude très-active et très-affairée. Les boutiques qui frappent le plus l'étranger sont les magasins de soieries, de broderies, de coton, de laine, de porcelaine, d'habits confectionnés, de pipes, de dessins, de bronzes, de curiosités et d'antiquités que décidément l'on trouve dans toutes les villes chinoises. Comme il est assez naturel, les boutiques où se vendent les denrées alimentaires sont les plus nombreuses, et quelquefois il est difficile de s'ouvrir un chemin à travers les immenses quantités de poissons, de quartiers de porc, de fruits, de légumes qui sont exposées dans les rues et interceptent la circulation. A chaque pas on rencontre des boulangers, des restaurateurs, des pâtisseries, etc. ; il y en a de toutes les sortes, depuis le pauvre diable qui porte sa cuisine sur son dos, qui frappe sur un bambou creux pour avertir les voisins de son passage, et dont tout l'établissement ne vaut pas un dollar, jusqu'aux tavernes, jusqu'aux jardins où l'on boit le thé et qui comptent les consommateurs par centaines. Pour quelques pièces de monnaie de cuivre (il en faut mille ou douze

cents, selon le change, pour faire un dollar espagnol, cinq francs quarante-deux centimes), un Chinois dîne à son goût, avec du riz, du poisson, des légumes et du thé; je crois, pour ma part, qu'il n'est pas de pays où il y ait moins de misère véritable qu'en Chine. Les mendiants n'y sont pas rares; mais ils semblent être une espèce de race de bouffons, et ils sont bien traités par la population.

Shang-Hai deviendra bientôt, s'il ne l'est déjà, le port le plus important qui soit ouvert au commerce de l'étranger. Il est mieux placé qu'aucun autre pour fournir les thés et les soies qui sont demandés par l'exportation, pour écouler jusqu'aux extrémités de l'empire les cotons, les tissus, les métaux, etc., qu'apportent les navires de l'Inde, de l'Angleterre et des États-Unis. Tout cela arrive ou s'en va par les innombrables cours d'eau, fleuves, rivières, canaux, qui traversent le pays en tous sens; les uns, présents de la nature, les autres, œuvres d'art admirables. Ils m'ont cependant bien souvent embarrassé, surtout lorsqu'il m'arrivait de ne plus savoir retrouver la grande route impériale, et c'était presque tous les jours. J'ai été, nombre de fois, obligé de m'emparer de force d'un bateau pour me faire remettre dans mon chemin. Ce n'était pas toujours chose facile; car, dans le premier temps de mon séjour surtout, les bateliers chinois se sauvaient dès qu'ils apercevaient un Européen.

Bien que le nombre des plantes indigènes du district de Shang-Haï soit peu considérable, Shang-Haï cependant est riche en espèces qui y ont été apportées d'autres parties de l'empire, et que l'on y voit exposées en vente dans les jardins. Je découvris en effet des jardiniers fleuristes qui cultivaient d'excellentes collections de plantes dont beaucoup étaient nouvelles pour moi et inconnues en Europe, et que par conséquent j'avais grand intérêt à acquérir. D'abord il me fut très-difficile de découvrir ces jardins. Les Chinois, soit par jalousie ou plutôt par suite de la crainte qu'ils avaient des étrangers, refusaient de me donner aucune information sur ces établissements, situés tous en dehors de la ville. Ils me renvoyaient toujours aux boutiques de fleuristes qu'on rencontre dans les rues; ils disaient ne pas savoir qu'il y eût aucune pépinière dans le voisinage.

« Si vous voulez des fleurs, me disaient-ils, il n'en manque pas dans les boutiques; que ne les achetez-vous? tout le monde fait ici comme cela; pourquoi ne feriez-vous pas comme les autres?

— Mais on ne trouve pas dans les boutiques ce dont j'ai besoin.

— Dites-nous ce dont vous avez besoin, et nous vous le ferons venir.

— Mais comment le dire? Je ne sais pas votre langue, et, si je pouvais vous dire les noms des

fleurs que je désire, vous les enverriez chercher dans vos pépinières, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Ah! vous avez donc des pépinières dans la campagne?

— Oui, mais elles sont bien loin. »

Je connaissais assez les Chinois pour savoir qu'ils ne disent la vérité que quand ils ont intérêt à le faire, et dans ce cas il était évident qu'ils croyaient au contraire avoir intérêt à me la cacher. D'ailleurs il était facile de voir au premier coup d'œil, par la condition des plantes exposées dans les boutiques, qu'elles arrivaient du voisinage. Pendant quelque temps tous mes efforts furent inutiles pour obtenir aucune indication satisfaisante; mais enfin, par bonheur, une circonstance fortuite me donna l'avantage sur la défiance des Chinois. Mon domestique et moi nous revenions un jour d'une excursion tout aussi infructueuse que les précédentes, lorsqu'auprès de la porte du nord de la ville je tirai un oiseau à moi inconnu, et qui devait faire d'autant plus d'honneur à ma collection. Tandis que je jouissais de ma bonne fortune, une troupe d'enfants du voisinage s'était rassemblée autour de moi, admirant mon fusil, si supérieur à leurs arquebuses à mèche. Après leur avoir donné le temps de satisfaire leur innocente curiosité: « Maintenant, dis-je, qui est-ce qui m'indiquera le

plus prochain jardinier fleuriste, pour que j'achète quelques fleurs? — *Laïloe, laïloe, venez, venez,* » me répondent une demi-douzaine de voix, et, tout aussi étonné que réjoui, je trouvai que j'étais précisément à la porte d'un grand jardin appartenant à un homme qui tenait boutique dans la ville, et avec qui j'avais eu la conversation que je viens de rapporter. Toutefois, comme il était trop tard pour bien voir les fleurs, je remarquai soigneusement les localités, et dès le lendemain j'accourus. Je ne réussis pas cependant ce jour-là; car à mon approche un enfant posté en sentinelle se sauva à toutes jambes pour aller donner l'alarme à la maison du jardinier, et, lorsque j'arrivai devant la porte, elle était close, barricadée, et ni mes discours ni mes prières ne purent rassurer les gens, ni les décider à me laisser entrer. Le lendemain et le surlendemain, même manœuvre, bien que j'eusse eu le soin de prendre des routes différentes pour déjouer la vigilance de la jeune sentinelle. Il fallut avoir recours à d'autres moyens pour arriver à mon but. Le consul d'Angleterre à Shang-Haï, le capitaine Balfour, m'avait en toute occasion témoigné un grand intérêt pour le succès de mon voyage, et m'avait à plusieurs reprises offert son assistance. J'allai lui raconter ma mésaventure en le priant de me faire accompagner jusqu'au jardin par un des Chinois attachés au consulat, qui aurait

pour mission d'expliquer aux gens que je voulais seulement acheter des fleurs et que surtout je n'avais aucune intention de rien prendre contre leur gré. L'expérience que nous avions du caractère chinois nous donnait tout lieu de croire que, si la chose était bien expliquée à ces pauvres gens, qui, en définitive, gagnaient leur vie à élever des fleurs pour les vendre, ils seraient trop heureux de me voir acheter des fleurs de leur jardin. Je partis donc accompagné d'un officier du consulat. Lorsque nous approchâmes du jardin, la petite sentinelle était à son poste ordinaire ; elle se sauva comme d'habitude à toutes jambes, et comme d'habitude aussi la porte se ferma. Nous eûmes beau frapper, point de réponse ; on eût dit que la maison était abandonnée. Le Chinois qui m'accompagnait ne doutait pas que les gens ne fussent derrière la porte, et il se mit à leur faire un discours en se moquant de leur frayeur. Bientôt nous entendîmes un petit mouvement dans le feuillage ; puis les habitants, se rassurant peu à peu, s'aventurèrent à pousser une reconnaissance. A la fin, leurs craintes paraissant être tout à fait calmées, on tira les verrous, on ouvrit la serrure, et enfin nous fûmes admis dans le sanctuaire, où du premier coup d'œil je découvris plusieurs plantes précieuses. La glace était rompue ; avec le secours de mon guide chinois, je me procurai l'adresse de plusieurs autres

jardiniers, et, quoique nous fussions en hiver, quoique les puissances végétales de la nature fussent au repos, je me procurai en très-peu de temps une collection de plantes qui n'étaient pas seulement nouvelles, mais qui, de plus, devinrent très-belles à l'époque de la floraison. En quelques mois un grand changement se produisit dans ces esprits timides et défiants : à la fin ils me recevaient avec plaisir ; ils m'invitaient même à amener mes amis pour voir leurs jardins. J'usai souvent de la permission, et, comme nous les traitons toujours bien, il finit par en résulter dans leur esprit une impression favorable aux étrangers, qui, je l'espère, durera longtemps. Lorsqu'en 1845, faisant mes préparatifs de départ pour retourner en Angleterre, j'allai prendre une collection de plantes que j'avais mises en dépôt dans l'un de ces jardins : « Quand vous reviendrez à Shang-Hai, me dit le propriétaire, j'aurai quitté ce lieu pour aller m'établir plus loin dans le pays ; je serai heureux de vous recevoir dans ma nouvelle demeure et de vous fournir toutes les fleurs dont vous aurez besoin.

— Merci, mon ami, mais comme mes travaux dans « la Terre centrale des fleurs » sont terminés, je vais maintenant retourner dans mon pays, *Ta-eng-co* (l'Angleterre), une terre située à l'extrême occident, et nous ne nous reverrons jamais ; adieu, et portez-vous bien ! »

Alors, avec toute la phraséologie de la politesse chinoise, et je pense aussi avec sincérité, il me souhaita un bon vent, une mer propice et un heureux retour parmi les miens.

Je cite surtout cet exemple pour montrer le changement qui, en deux ans, s'était fait dans l'esprit de ces pauvres gens; c'est une preuve de ce que l'on peut faire avec les Chinois du nord, si différents de leurs hautains et insolents compatriotes du sud.

Tandis que j'étais encore à Shang-Haï, en 1843, je fus invité, avec quelques autres Européens, à assister à un grand dîner et à un *sing-song*, comme on appelle en Chine les représentations dramatiques. Le mandarin qui nous avait invités poussa la politesse jusqu'à nous envoyer des chaises à porteurs pour nous conduire à sa maison, où il nous présenta à un nombreux personnel d'amis. Dès que nous fûmes assis, on commença, selon l'usage invariable, par servir du thé; puis un domestique arriva avec un plateau chargé de serviettes trempées d'eau chaude et qui, pour la finesse du tissu, eussent passé en Europe pour des torchons. On en présenta une à chacun des convives. Nous ne pouvions pas d'abord deviner à quel usage ces serviettes étaient destinées; mais en regardant nos amis chinois, nous les vîmes qui s'en frottaient la figure et les mains, et, malgré une certaine répugnance, nous en fîmes autant par politesse. J'ai vu depuis que

c'était un usage très-répandu parmi les Chinois, et je me suis souvent très-bien trouvé de le suivre moi-même, surtout après une longue promenade faite dans la chaleur du jour. Dans les pays chauds comme la Chine, c'est un usage beaucoup plus agréable et beaucoup meilleur pour la santé que les ablutions à l'eau froide.

Tandis que cela se passait dans la maison, les acteurs mettaient tout en place dans la grande salle où ils allaient donner la représentation. Bientôt l'un d'eux entra dans le salon où nous nous tenions, portant dans sa main de longues fiches d'ivoire sur lesquelles étaient écrits les titres des pièces les plus en vogue qu'ils étaient prêts à jouer toutes aussitôt sur l'ordre de notre hôte et de ses amis. On nous consulta très-poliment sur le choix à faire ; mais, comme nous ne pouvions lire aucun des caractères de l'écriture qui nous était présentée, comme nous comprenions à peine quelques mots de ce qu'on nous disait, c'était pure affaire de forme et de savoir-vivre. Les Chinois étant tombés d'accord sur le choix de la pièce qu'on allait jouer, on nous conduisit au théâtre. C'était une grande salle presque carrée, ayant une plateforme, une scène pour les acteurs et la musique à l'une de ses extrémités, et l'un de ses côtés longs ouvert par un treillage en bois sur une petite rue, de sorte que les passants pouvaient prendre aussi leur

part de plaisir. Le centre de la salle était occupé par les invités, et du plafond pendaient une multitude de lanternes. Comme il était encore de bonne heure dans l'après-midi, les lanternes n'étaient pas allumées et la pièce se joua pendant le jour.

Elle commença par des tours de pantomime, assez semblables à ce que l'on voit sur les théâtres anglais lors des fêtes de Noël. Vint ensuite quelque chose qui devait être très-pathétique, à en juger par le ton et les gestes des acteurs. C'était une espèce d'opéra, les acteurs chantant leurs rôles avec les voix les plus fausses du monde. Les tours d'adresse qui revenaient à divers intervalles étaient d'une remarquable habileté, et ils nous frappaient plus que tout le reste, probablement parce que nous comprenions mieux de quoi il s'agissait.

Les costumes des acteurs étaient superbes et devaient coûter fort cher. Il n'y avait pas de femmes dans la troupe ; les rôles de femmes étaient remplis par des hommes ou par des garçons choisis parmi ceux qui avaient l'air le plus féminin, et leurs tournures comme leurs costumes se prêtaient si bien à la circonstance qu'un œil expérimenté aurait pu seul découvrir la supercherie.

Quant aux décorations, ce n'est pas la peine d'en parler ; un rideau, un mouchoir de toile ou de soie, sur lequel est écrit le nom du lieu où la scène

se passe, en font l'office. L'escrime joue toujours un grand rôle dans ces représentations, et c'en est peut-être la partie la plus curieuse. Chaque individu est armé de deux épées qu'il fait voltiger autour de lui avec une espèce de fureur, jetant ses pieds et ses jambes dans les attitudes les plus fantastiques, comme s'ils avaient autant à faire que les mains et les épées. La représentation dura trois heures, et, lorsqu'elle fut finie, on nous fit passer dans une autre pièce; c'était pour donner aux domestiques le temps de disposer la salle de spectacle qu'il fallait convertir en salle à manger.

Lorsque tout fut prêt, on nous y conduisit en grande cérémonie et l'on nous fit asseoir aux places d'honneur. Nous eûmes alors l'occasion de voir jusqu'à quel point les Chinois poussent entre eux la cérémonie et la politesse quand il s'agit de se mettre à table. Il se passa au moins un quart d'heure avant que tout le monde fût assis. Chacun offrait avec insistance la place d'honneur à son voisin, lequel à son tour déclinait toujours un pareil honneur en présence d'amis si distingués. Enfin, après beaucoup de saluts, de compliments et de *chin-chin*, tout s'arrangea à la satisfaction générale et le dîner commença.

Les tables étaient couvertes d'une multitude infinie de petits plats chargés des plus beaux fruits et des meilleurs légumes de la saison, sans compter

une grande variété de potages et la fameuse soupe aux nids d'hirondelle ; beaucoup étaient excellents, même au goût des Anglais. Les domestiques s'employaient avec une remarquable activité à emporter les plats du milieu pour les remplacer par d'autres, si bien que chacun sembla bientôt être tout à fait rassasié. On ne cessait pas cependant d'apporter toujours de nouveaux plats que les convives regardaient à peine et qui disparaissaient pour faire sans fin et sans cesse place à d'autres. Le premier apprentissage que nous fîmes en cette occasion dut beaucoup amuser nos amis chinois ; nous avions d'abord grand'peine à nous servir des petits bâtons avec lesquels ils mangent. Mais ils furent assez polis pour ne pas rire de nos maladresses et pour faire notre éducation. La représentation cependant avait été reprise avec le dîner et continuait avec autant d'entrain que jamais. De temps à autre les actrices-hommes descendaient de leur théâtre pour venir verser des liqueurs aux convives. Le maître de la maison avait fait distribuer à chacun de ses hôtes une pièce d'argent destinée aux acteurs pour la fin de la représentation. Quand la distribution eut été faite, la troupe fit le tour des tables et salua avant de se retirer. Après cette cérémonie le dîner reprit de plus belle ; des centaines de plats arrivaient toujours et disparaissaient sans qu'on y eût touché. Les Chinois fumaient, mangeaient,

causaient, faisaient tout ce qu'ils voulaient, louant tout ce qui paraissait sur la table.

Il y avait déjà trois ou quatre heures que nous étions à table; aussi, quoique nous nous fussions beaucoup amusés, nous commencions à en avoir assez. « Combien de temps ce dîner va-t-il durer encore? demandai-je à un interprète qui était placé près de moi et qui m'avait expliqué avec une extrême politesse tous les détails de la fête. — Oh! répondit-il, il y en a pour trois ou quatre heures encore; mais si vous voulez vous en aller, vous pouvez le faire maintenant sans inconvénient. » Nous fûmes très-heureux d'apprendre que l'étiquette chinoise nous permettait de lever la séance, et nous demandâmes nos chaises qui étaient restées dans la cour. Notre hôte et ses amis nous reconduisirent armés de lanternes, et nous primes congé comme nous étions venus. Tel fut mon premier dîner chinois; j'en ai fait bien d'autres depuis dans les palais du riche, dans les cabanes du pauvre, et surtout dans les temples avec les prêtres.

CHAPITRE IV.

Voyage à Canton. — Retour à Ning-Po. — La chaise de Montagne. — Le temple de Tien-Tung. — Dîner avec les prêtres. — Étrange politesse des Chinois. — Mon séjour au couvent. — Chasse au sanglier. — Pou-Tou-Shan, ou l'île des Idoles. — Ses temples. — Cérémonies religieuses à Ning-Po et à Shang-Hai. — Procession en l'honneur des dieux. — Missions chrétiennes.

Nous étions au cœur de l'hiver; j'avais fait déjà de riches collections dans le nord de la Chine; je ne pouvais plus guère espérer de rien découvrir de nouveau avant la venue du printemps: il fallait employer pour le mieux le temps qui nous en séparait encore. Je crus ne pouvoir pas en tirer meilleur parti qu'en surveillant moi-même jusqu'au bout l'envoi des richesses que je venais de recueillir pendant huit mois de fatigues et de courses laborieuses. En conséquence, je partis pour Hong-Kong afin d'y accompagner et d'y embarquer ensuite dans de bonnes conditions le produit de ma première campagne. J'y trouvais de plus l'avantage de pouvoir pousser une pointe jusqu'à Canton, que je n'avais pas encore vu, convaincu comme je l'étais qu'il y avait peu de chose à faire pour moi

dans cette ville et dans ses environs. Les jardins de Fa-ti ont été trop bien et depuis trop longtemps écrémés par les résidents européens de Canton pour que j'en pusse rien espérer; et de fait ce qui m'est resté surtout de cette visite, c'est le souvenir d'avoir été attaqué, maltraité et volé, un jour où je m'étais aventuré dans un faubourg éloigné, par une populace furieuse à laquelle je dois considérer comme un bonheur d'avoir échappé.

Aussi fut-ce avec plaisir qu'à la fin du mois de mars 1844 je repartis pour le nord, et qu'au commencement de mai je me mis en route avec feu M. Thom, le consul anglais, pour aller rendre visite aux lieux où, dans les environs de Ning-Po, on recueille le thé vert. On nous avait dit qu'à une vingtaine de milles, au centre même du pays du thé vert, nous trouverions un temple fameux, connu sous le nom de *Tien-tung*, où nous pourrions loger. Nous fîmes par eau douze ou quatorze milles; mais le canal s'arrêtant au pied des montagnes, il nous fallait ou aller à pied ou prendre des chaises à porteurs pour achever notre voyage. La chaise de montagnes en Chine est un appareil très-simple; il se compose en tout et pour tout de deux longs bâtons de bambou, avec une planche placée entre deux qui fait siège, et deux autres traverses très-légères, l'une pour les pieds, l'autre pour appuyer le dos; un grand

parapluie chinois, qui protège le voyageur contre l'eau du ciel et contre le soleil, complète l'équipage.

Les Chinois sont philosophes à leur manière. Dans cette course il nous arriva plusieurs fois, lorsque nous étions fatigués d'être assis dans notre bateau, de nous faire débarquer pour prendre un peu d'exercice en suivant à pied les berges du canal. Les Chinois n'y comprenaient rien; ils ne marchent que lorsqu'ils n'ont à leur disposition aucun autre moyen de transport; aussi les nombreux passagers des bateaux qui suivaient la même route que nous et qui, par curiosité, ne voulaient pas nous quitter, s'étonnaient-ils de nous voir trouver quelque plaisir à marcher.

« N'est-il pas étrange, disait l'un, que ces gens s'amuse à marcher lorsqu'ils ont un bateau à leur service aussi bien que nous? » A plusieurs reprises ils discutaient entre eux pour deviner la raison de cette étrange manière de faire, et la discussion aurait sans doute duré longtemps lorsque l'un, plus avisé que les autres, trancha la question d'un air capable en disant : « *C'est leur nature* d'être ainsi; » et tout le monde parut frappé de la justesse de l'observation.

Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes au temple, et, comme il avait plu pendant la plus grande partie du jour, nous étions trempés jusqu'aux os et, à dire le vrai, dans un état pitoyable.

Les prêtres furent très-surpris en nous voyant, mais en même temps ils se montrèrent fort hospitaliers pour nous, si bien qu'en peu de temps nous étions chez eux comme si nous eussions été chez nous. Ils nous allumaient du feu pour sécher nos habits; ils s'occupaient activement de nous donner à dîner; ils préparaient les meilleures chambres du monastère pour les mettre à notre disposition. Il faut ajouter que nous étions des objets de haute curiosité pour la plupart d'entre ceux qui n'avaient jamais vu d'Anglais. Nos habits, nos traits, notre manière de manger et de tout faire étonnaient ces braves gens, qui se permirent d'ailleurs plus d'une plaisanterie à nos dépens.

Heureux de nous débarrasser de nos habits qui étaient trempés, nous nous retirâmes de bonne heure pour aller dormir. En me réveillant le lendemain matin, j'admiraï la vue qui se développait devant mes yeux; c'était à beaucoup près ce que j'avais encore rencontré de plus beau en Chine. Le temple s'élève à l'ouverture d'une fertile vallée, au milieu de collines verdoyantes. Cette vallée est admirablement arrosée par de clairs ruisseaux qui descendent des montagnes, et elle produit d'excellentes récoltes de riz. L'arbre à thé, avec ses feuilles d'un vert foncé, croît jusqu'à mi-côte des collines. On arrive au temple lui-même par une longue avenue de pins chinois. Elle est d'abord en

ligne droite, mais près du temple elle suit les contours pittoresques de deux lacs artificiels pour aboutir à de grands degrés de pierre qui mènent à la porte principale. Derrière le temple et sur ses côtés s'élèvent des montagnes aux sommets inégaux de mille à deux mille pieds de hauteur. Ce ne sont plus les montagnes arides et stériles du sud; elles sont couvertes presque jusqu'au sommet d'arbres et de bouquets si vigoureux, qu'on croirait qu'ils appartiennent à la nature tropicale. Quelques-uns des plus beaux bambous que j'aie vus en Chine croissent dans les ravins de ces montagnes, et sur leurs flancs s'élèvent des pins de haute taille, au sombre feuillage.

Lorsque nous eûmes déjeuné, l'un des principaux de la confrérie vint nous inviter de la manière la plus pressante à dîner avec lui vers midi, et en même temps il nous montra tout le monastère, dont il nous fit ainsi l'histoire : « Il y a plusieurs centaines d'années, un homme pieux se retira du monde et vint habiter dans ces montagnes pour s'y livrer entièrement à l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il était si complètement absorbé par ses dévotions, qu'il oubliait tout ce qui intéressait les besoins temporels et jusqu'à sa nourriture de chaque jour. Mais la Providence ne devait pas permettre qu'un homme si méritant mourût de faim; des enfants miraculeux lui ap-

portaient chaque jour de quoi manger. Avec le temps la réputation du sage s'étendit par tout le pays d'alentour, et de nombreux disciples vinrent se ranger autour de lui. C'est ainsi que commença la construction des vastes bâtiments qui portent aujourd'hui le nom de *Tien-Tung*, c'est-à-dire temple des enfants du ciel, *Tien* signifiant le ciel, et *Tung*, un enfant. Quand le saint mourut, la renommée du temple s'était étendue au loin; des fidèles, et parmi eux un roi, venaient des provinces les plus éloignées de l'empire pour apporter leurs offrandes sur ses autels. C'est à leurs largesses qu'on doit la plus grande partie des édifices qui subsistent encore aujourd'hui. »

Tous les temples sont remplis d'idoles ou d'images des dieux favoris, tels que les trois précieux Bouddhas, la reine du ciel, que l'on représente toujours assise sur une feuille de lotus, le dieu de la guerre et autres dieux ou personnages déifiés des anciens temps. La plupart de ces statues ont trente ou quarante pieds de haut, et elles ne laissent pas que de faire un grand effet lorsqu'on les voit rangées en si grand nombre le long des murailles de ces salles hautes et spacieuses. Les prêtres eux-mêmes habitent une rangée de constructions basses, disposées à angle droit avec les temples et les cours qui les séparent. Chacun d'eux a un oratoire dans sa petite maison, un autel cou-

vert de petites images devant lesquelles il passe une partie de son temps absorbé dans la prière.

Après nous avoir fait visiter les temples et le beffroi avec sa belle et grande cloche de bronze, notre hôte nous conduisit à sa maison, où le dîner était servi. Les prêtres de la religion de Bouddha ne mangent jamais de viande; aussi notre dîner se composait-il exclusivement de végétaux accommodés à la manière chinoise, servis dans de petites soucoupes, dont le contenu était, sauf les soupes, taillé en petits morceaux carrés qu'il fallait manger avec les bâtonnets. Grâce à des artifices de cuisine, beaucoup de ces mets ressemblaient si bien à de la viande et pour le goût et pour l'apparence, qu'au premier abord nous y fûmes trompés, imaginant que tous les petits morceaux que nous saisissions avec les bâtonnets étaient des morceaux de bœuf et de poulet. Il n'en était pas ainsi cependant, et notre hôte, fidèle observateur de la règle, n'avait que des végétaux sur sa table. Quelques-uns de ses confrères avaient été invités aussi; un bon nombre d'autres des rangs inférieurs de la hiérarchie étaient rassemblés, pour nous voir, aux portes et aux fenêtres. Toute la compagnie dut être fort surprise de la maladresse avec laquelle nous manœuvrions nos bâtonnets, et, en dépit de leur politesse, je remarquai que souvent ils ne pouvaient s'empêcher de rire lorsqu'après plusieurs

essais malheureux pour le saisir, un morceau vainement poursuivi retombait encore dans le plat. Je ne connais rien de plus risible et de plus taquinant à la fois que les premiers essais d'un voyageur pour se servir des bâtonnets chinois, surtout lorsqu'il a passé la matinée à courir les montagnes et qu'il est en proie à une faim bien réelle. Il faut d'abord prendre les instruments entre le pouce et l'index de la main droite, rapprocher ensuite les extrémités libres, de manière à laisser tout juste l'espace suffisant pour y saisir le morceau que l'on convoite, et enfin saisir sa proie; mais hélas! en remuant la main, il arrive la plupart du temps que les pointes des petits bâtons glissent l'une sur l'autre, et que le morceau un instant saisi retombe dans le plat et souvent même à côté. Après bien des tentatives, le pauvre novice au désespoir jette les bâtonnets et s'arme d'une cuillère en porcelaine avec laquelle il est plus heureux. Dans ces circonstances, les Chinois se montrent très-obligeants, quelquefois même plus qu'il n'est agréable aux Européens. Votre ami chinois, plein de politesse et de bonté, lorsqu'il voit votre embarras, tend le bras, saisit avec les bâtonnets qui sortent de sa bouche le morceau que vous désirez, et le met devant vous; la politesse ordonne en pareil cas de remercier et d'avaler.

Pendant le dîner, notre hôte nous apprit que le

monastère comptait une centaine de prêtres, mais qu'un certain nombre d'entre eux étaient toujours absents, chargés de missions dans diverses parties du pays. Les revenus de l'établissement proviennent des terres considérables qu'il possède dans le voisinage et des sommes assez rondes que rapporte la vente des bambous et du bois à brûler. Plusieurs fermes où les prêtres cultivent eux-mêmes le thé et le riz dépendent aussi du couvent. Aux sommes que produisent ces diverses sources de revenus, il faut encore ajouter les contributions volontaires des fidèles qui viennent remplir leurs devoirs pieux, et les recettes réalisées par ceux de la confrérie qui, à certaines époques de l'année, vont faire des quêtes par tout le pays. Il va sans dire qu'il existe parmi eux une hiérarchie, qui comprend jusqu'à ceux qui ne sont que les serviteurs des autels dans les temples et dans les champs. C'est une race inoffensive et simple, mais terriblement ignorante et superstitieuse. Un typhon de l'année précédente, ou plutôt la pluie diluvienne qui l'avait suivi, avait été la cause d'un éboulement considérable qui avait couvert de pierres et rendu impropres à la culture dix ou douze acres d'excellente terre. Comme nous en faisons la remarque, les prêtres nous répondirent que tout le monde avait vu dans cet événement un mauvais présage pour le temple; sur quoi l'un d'eux ajouta, avec la

politesse chinoise, qu'il ne doutait pas que cette mauvaise influence ne fût dissipée depuis que nous avions fait au temple l'honneur d'une visite.

Après avoir inspecté les cultures de thé, M. Thom et ses compagnons retournèrent à Ning-po, me laissant tout seul pour continuer mes recherches. Je passais ordinairement la plus grande partie de la journée dehors, ne rentrant que le soir avec les collections de plantes et d'oiseaux que j'avais faites dans mes courses. Les amis des prêtres arrivaient de tous les lieux d'alentour pour voir l'étranger, et, comme s'il se fût agi d'une bête sauvage, il semblait que le moment le plus intéressant pour leur curiosité était celui où je prenais mes repas. Mon dîner m'était servi sur une table ronde, et, bien qu'il appartint à une cuisine indescriptible, à moitié anglaise et à moitié chinoise, l'exercice et l'air vif des montagnes me permettaient toujours d'y faire honneur. Les prêtres et leurs amis occupaient les sièges qui garnissent les murs de toute salle chinoise, chacun la pipe à la bouche et une tasse de thé à côté de soi. Malgré la déférence que j'avais pour mes hôtes et leurs amis, je fus obligé de demander qu'on cessât de fumer pendant que je mangeais. J'espère que, sous tous les autres rapports, ils me trouvèrent poli. Je n'oublierai jamais combien je me sentis seul le premier soir qui suivit le départ de mes amis. Les Chinois se reti-

raient un par un ; mon hôte lui-même se permettait des bâillements auxquels il aurait dû être impossible de se méprendre, et qui à la fin me rappèrent qu'il était temps de lever la séance. La chambre qui m'était destinée était à l'étage supérieur, et pour m'y rendre j'eus à traverser un petit temple consacré à *Tien-Kow*, la reine du ciel, et qui était rempli d'une foule d'idoles. L'encens brûlait sur l'autel aux pieds de la déesse ; une lampe solitaire jetait quelques pâles rayons sur les objets épars dans la chapelle ; un silence solennel semblait régner dans le lieu consacré, tandis que d'une maison voisine les voix des prêtres, répétant leurs prières sur le ton traînant et nasillard qui leur est particulier, arrivaient jusqu'à moi. Puis venait le son du gong, et à intervalles réguliers celui de la grande cloche de bronze du beffroi. Au milieu de scènes pareilles, dans un pays étranger, loin de ses amis et de ses foyers, l'esprit reçoit des impressions qui restent pour la vie, et je suis convaincu que je n'oublierai jamais le singulier mélange de sentiments que j'éprouvai pendant la première nuit de mon séjour au temple de Tien-Tung. J'y suis revenu souvent depuis, j'ai bien des fois traversé la même chapelle, j'ai passé bien des nuits dans le même lit, j'ai entendu les mêmes bruits solennels dans le silence des nuits, et cependant c'est toujours la même impression qui a persisté dans mon

esprit, qui y est restée unique et qui a effacé les autres.

Les prêtres, depuis le premier jusqu'au dernier, me témoignaient toujours les plus grands égards. Ils étaient ravis de m'accompagner dans mes courses quand je les y invitais, l'un portant mes papiers à collections, un autre les plantes, un troisième les oiseaux, etc., etc. Mon fusil les intéressait beaucoup, et ils regardaient mes capsules fulminantes comme de petits objets de haute magie. Ils étaient tous poltrons au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et se tenaient toujours à une distance très-respectueuse, dès qu'ils voyaient que je m'apprêtais à tirer.

Un soir, une députation conduite par le chef du monastère vint m'informer que des sangliers descendaient des montagnes pendant la nuit, et détruisaient les jeunes pousses de bambou qui commençaient alors à sortir de terre et se trouvaient juste au point où les Chinois les servent sur leurs tables en guise de légumes.

« Hé bien ! dis-je, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Seriez-vous assez bon pour nous prêter le fusil ?

— Oui, il est là-bas dans le coin.

— Si vous aviez la bonté de nous le charger !

— Très-bien.... Et je chargeai à balle.... Le voilà, mais prenez garde de vous blesser. »

Une longue pause suivit; aucun n'avait assez de hardiesse pour prendre le fusil et ils tinrent entre eux une consultation. A la fin, l'orateur de la troupe s'avance vers moi avec une grande gravité pour me dire qu'ils n'oseraient jamais tirer un coup de fusil, mais que, si je voulais les accompagner et tuer le sanglier, il me serait servi à dîner. Ce n'était pas un petit sacrifice, pour eux qui ne mangent pas ou du moins qui ne doivent pas manger de nourriture animale. Nous partîmes donc en corps pour aller livrer bataille aux sangliers; mais la nuit était si noire que nous ne pouvions rien voir dans les ravins où croissaient les bambous; peut-être aussi le bruit fait par les pas d'une trentaine de prêtres suivis de leurs domestiques avertit les animaux et leur fit vider les taillis. Quoiqu'il en soit, nous ne pûmes ni entendre ni voir aucun d'eux, et j'avoue que je ne le regrettai pas; je craignais beaucoup, dans l'obscurité, de tuer un prêtre au lieu d'un sanglier.

Il y a beaucoup de temples bouddhistes répandus dans cette partie du pays. L'un, qui se nomme *Ah-You-Wang* et que j'ai visité, est très-considérable et bien entretenu. Comme celui de Tien-Tung, il possède de grandes terres et sert de quartier général à une foule de petites chapelles des lieux d'alentour. Grands ou petits, les temples sont toujours construits dans les positions les plus pitto-

resques parmi les montagnes et entourés de bois. Ce qui caractérise en Angleterre la demeure d'un propriétaire de campagne révèle en Chine l'existence d'un temple, et cela dans toutes les provinces. Aussi, lorsque le voyageur fatigué, après être resté exposé pendant de longues heures aux rayons du soleil asiatique, aperçoit au milieu des arbres, sur la colline éloignée, une maison de bonne apparence, il peut être à peu près sûr que c'est un temple de Bouddha, dont les prêtres le recevront non-seulement avec courtoisie, mais encore avec une bienveillante charité.

Pou-Tou, l'île des Idoles, comme l'appellent souvent les étrangers, est l'une des îles du groupe de Chusan et semble être la capitale du bouddhisme dans cette partie de la Chine. Elle n'a pas plus de cinq ou six milles de circonférence; ses collines, ses petits ravins sont boisés d'une manière charmante, surtout dans le voisinage des temples nombreux qu'elle renferme. Comme elle n'est séparée de Chusan que par quelques heures de navigation facile, beaucoup de nos officiers étaient allés la visiter, et tous ils vantaient les beautés naturelles et la richesse de sa végétation. On me dit que les prêtres qui l'habitent étaient très-occupés d'horticulture, qu'ils possédaient un grand nombre d'orchidées, que leurs collections s'enrichissaient incessamment grâce aux voyages des moines men-

dians qui allaient faire des quêtes dans toutes les parties de l'empire et aussi grâce aux offrandes des fidèles qui venaient à de certaines époques accomplir leurs dévotions dans les temples de Pou-Tou. Je me déterminai donc à faire cette course, et, par un beau jour du mois de juillet 1844, je me mis en route pour cette destination, en compagnie de mon ami le docteur Maxwell, médecin de l'armée de Madras.

Nous fîmes la traversée de Chusan à Pou-Tou en une nuit, et le matin nous débarquions au pied d'une colline dont le revers nous fit voir un vallon romantique et charmant. C'est là, dans un fond, qu'est le principal groupe des temples, et à première vue, lorsque nous descendions la colline pour nous y rendre, il me sembla que c'était une grande ville. A mesure que nous approchions, l'aspect des lieux devenait plus intéressant. Devant les temples s'étendait un grand lac artificiel rempli des larges feuilles vertes et des fleurs rouges et blanches du *nelumbium speciosum* si estimé des Chinois. Tous ceux qui sont allés à Pou-Tou ont admiré ces fleurs magnifiques.

Les temples qui renferment les idoles sont très-spacieux et ressemblent à ceux que j'ai déjà décrits. Les idoles, dont quelques-unes ont de trente à quarante pieds de haut, sont faites en bois et en argile et toutes dorées. Il existe cependant un petit

temple de modeste apparence , où nous trouvâmes des statues de bronze d'un excellent travail et qui seraient estimées en Europe. Il va sans dire qu'elles sont plus petites que les autres ; mais , en tant qu'œuvre d'art , c'est à beaucoup près la plus belle chose que j'aie vue en Chine.

Après avoir visité ces temples , nous nous dirigeâmes vers un autre groupe situé à deux milles du premier , dans l'est et sur le bord de la mer. Nous entrâmes dans les cours par une espèce d'arc de triomphe en pierre ; du reste , ces temples ressemblaient aux autres. Cependant , comme c'était là que nous voulions habiter pendant le temps de notre séjour , nous cherchâmes celui qui semblait être le plus propre , et sans plus de cérémonie nous demandâmes au chef des prêtres la permission d'y déposer nos lits et nos bagages.

Le lendemain nous visitâmes diverses parties de l'île. Outre les grands temples dont j'ai parlé , il en existe soixante ou soixante et dix autres plus petits , construits sur les flancs des montagnes et desservis chacun par trois ou quatre prêtres. Jusque sur le sommet de la montagne la plus élevée de l'île , à 15 ou 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer , nous trouvâmes un temple assez vaste et surtout parfaitement entretenu. On y monte par un escalier dont les grands degrés de pierre partent du bord de la mer ; à mi-chemin est un reposoir où le fidèle

fatigué peut s'asseoir et se désaltérer aux eaux d'une source qui descend de la montagne, et dans la petite chapelle toute pleine d'idoles qui est auprès il peut supplier Bouddha de lui donner les forces nécessaires pour achever son voyage. Nous fûmes très-surpris en voyant au sommet de la montagne un temple aussi bien entretenu que l'était celui-là. En général, et c'est un fait qui frappe tous les voyageurs, la plupart de ces édifices semblent partout tomber en ruine; il n'y a que peu d'exceptions.

L'île de Pou-Tou est exclusivement habitée par des prêtres bouddhistes, et le séjour en est interdit aux femmes, les prêtres devant vivre dans le célibat; on estime que le nombre de ceux qui desservent les temples est de deux mille; mais une certaine partie d'entre eux sont toujours absents, en tournée, en quête pour leurs couvents. Les établissements de Pou-Tou, comme celui de Tien-Tung, sont propriétaires de biens assez considérables sur le continent; le reste de leurs recettes provient des contributions des fidèles. A certains jours solennels, des milliers d'individus des deux sexes, parmi lesquels toutefois les femmes sont en majorité, viennent dans leurs plus beaux habits visiter les temples, accomplir des vœux, s'acquitter des devoirs de leur religion. En ces occasions on voit dans les temples de petites boutiques où se vendent des parfums,

des chandelles, des simulacres en papier de lingots d'argent (say-ci), et autres objets consacrés qui sont offerts aux dieux, brûlés dans les temples ou emportés dans les maisons des fidèles comme un gage de la bénédiction du ciel sur les familles de ceux qui les achètent. Le profit de ces ventes est encore une source de revenus pour les temples. Lorsqu'on se dit que ces pauvres égarés font quelquefois des pèlerinages de plus de cent milles pour venir apporter leurs hommages aux temples de Pou-Tou ou à d'autres lieux de dévotion célèbres dans le pays, on ne peut qu'admirer leur dévotion. Je me trouvais une fois au temple de Tien-Tung lorsqu'il fut visité pendant trois jours par des milliers de pèlerins accourus des lieux d'alentour. En les voyant remplir les routes qui mènent au temple, vêtus des costumes gracieux et flottants de l'Asie, l'esprit se reportait naturellement à ces jours de l'histoire sainte où Jérusalem était dans sa gloire, où les Juifs, le peuple choisi de Dieu, arrivaient en foule de tous les points de la Palestine pour l'adorer dans son temple.

Bien qu'un chrétien ne puisse regarder autrement qu'avec pitié les prêtres et les adorateurs de Bouddha, il faut cependant leur laisser le mérite de leur conduite, car on doit penser qu'ils sont sincères, et je penche à croire qu'on ne leur a pas assez rendu justice sous ce rapport. M. Gutzlaff,

dans le compte qu'il rend de sa visite à Pou-Tou, est d'une opinion différente. « Nous assistâmes, dit-il, aux vêpres que les prêtres chantaient en langue pâli et qui ressemblaient un peu au service de l'Église latine. Ils avaient des rosaires dans les mains, qu'ils tenaient croisées sur leurs poitrines. L'un d'eux était armé d'une petite cloche dont le son réglait les diverses phases du service, et de temps à autre ils battaient le tambour et sonnaient la grande cloche pour appeler l'attention de Bouddha sur leurs prières. Il y avait des mots qu'ils répétaient cent fois. Du reste, aucun des officiants ne semblait porter le moindre intérêt à la cérémonie; car, tandis que les uns marmottaient leurs prières, les autres regardaient autour d'eux, riaient, plaisantaient. Le peu de gens qui étaient présents, non pour assister à l'office, mais pour nous voir, paraissaient ne pas songer à la solennité du service. » Ce que dit M. Gutzlaff doit être vrai, puisqu'il le dit; mais après avoir séjourné des mois entiers dans leurs temples, et à diverses reprises, et dans différentes parties du pays, je n'hésite pas à dire qu'il s'en faut que les bouddhistes se conduisent ainsi ordinairement. J'en ai vu des exemples en quelques occasions; mais cette légèreté, ce manque d'attention était le fait des domestiques, des curieux, qui ne prenaient aucune part à la cérémonie, et non pas des prêtres. Au contraire, j'ai le plus souvent

été frappé de la solennité avec laquelle s'accomplissent leurs exercices pieux. Je me suis bien des fois promené dans les temples chinois pendant que les prêtres faisaient leurs prières, et bien qu'à coup sûr ils eussent été très-excusable de se laisser distraire, ils continuaient le service dans le plus profond recueillement, comme s'il n'y eût point eu d'étranger présent. Quand l'office était fini, ils venaient à moi, examinant mes habits et ma personne avec la plus vive curiosité. Et cela n'est pas vrai des prêtres seulement; les laïques, les femmes surtout, paraissent aussi être très-sincères dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Qu'ils soient ce qu'ils paraissent être, c'est une question à laquelle je ne saurais répondre; mais, avant de passer condamnation sur les Chinois, que le lecteur cherche à se rendre compte de l'effet qui serait produit sur l'assemblée dans une église chrétienne par l'entrée inattendue d'une dame chinoise aux petits pieds, ou d'un mandarin avec son bouton d'or, sa plume de paon à son chapeau et sa longue queue pendante sur ses épaules. Je suis loin d'être un admirateur des prêtres bouddhistes; c'est en général une race imbécile, profondément ignorante de toute chose, excepté des formes de sa religion: mais néanmoins il est certains traits de leurs caractères qui sont dignes d'imitation.

Il y a, comme on sait, deux autres sectes en

Chine : celle de Confucius et celle du Tao ou de la raison. La grande majorité du peuple appartient à l'une de ces trois religions ; on trouve cependant aussi répandus dans toutes les parties de l'empire, des musulmans qui ne sont pas seulement tolérés, mais qui sont même admis dans les fonctions publiques, aussi bien que les membres des autres religions. Il y a aussi des Juifs dans quelques provinces, et surtout à Kaï-Foung-Fou, dans la province de Honan.

Le nombre et la variété des exercices pieux auxquels se livrent les Chinois prouvent au moins qu'ils sont très-superstitieux. Dans toutes les villes du midi, chaque maison a sa chapelle, son autel intérieur et extérieur. Celui de l'intérieur est généralement placé au fond de la grande salle d'entrée ou de la boutique, selon le cas ; élevé de quelques pieds au-dessus du sol, il porte l'image de la divinité qui protège la famille. Il est entouré de papier d'or ou d'argent, et au premier jour de chaque mois ou dans de certaines occasions on y brûle des chandelles, de l'encens, etc. L'autel extérieur, placé près de la porte d'entrée, ressemble à un petit fourneau, et l'on y célèbre les mêmes cérémonies que sur l'autre. Dans presque toutes les villes chinoises il y a des boutiques pour la vente des idoles de tous les genres et de toutes les dimensions, depuis celles qui valent quelques sapè-

ques jusqu'à celles qui coûtent de grosses sommes. Bon nombre de ces idoles sont fort anciennes et ont évidemment changé de mains plusieurs fois. Je penche à croire que les Chinois remplacent sans scrupule les dieux qui ne leur plaisent pas par ceux auxquels ils attribuent plus de puissance, qu'ils croient mieux disposés à écouter leurs prières, à protéger leurs maisons et leurs villages.

Les offrandes périodiques qui se font aux dieux sont toujours un grand sujet de curiosité pour les étrangers. Une fois, à Ning-Po, ayant fait pendant la journée une longue excursion, je trouvai fermée le soir en rentrant la porte de la ville près de laquelle je demeurais, dans la maison d'un marchand chinois. Deux ou trois coups vigoureux appelèrent le gardien, qui me laissa entrer sans difficulté. J'étais alors dans la plus belle et la plus large rue de la ville, qui semblait être toute en feu et animée d'une manière extraordinaire pour une ville chinoise après la tombée de la nuit. Partout on entendait de la musique, le gong, le tambour, les chants plaintifs des divers instruments à vent. Je fus bientôt assez près pour reconnaître ce dont il s'agissait : c'était d'une offrande publique faite aux dieux, mais sur une échelle beaucoup plus grande que tout ce que j'avais encore vu. La table était tendue au milieu de la rue ; au lieu de petits plats c'étaient des animaux entiers qui figuraient dans la

cérémonie. Un porc était placé à un bout de la table et un mouton à l'autre ; celui-ci dépouillé de sa peau, celui-là avec sa toison, tous les deux couverts de fleurs et d'oignons. Le reste de la table était chargé de tous les mets qui figurent dans les repas des Chinois aisés, de poules, de canards, d'une multitude de plats composés de riz, de fruits, de légumes, etc., etc. A un bout de la table on voyait des fauteuils que les dieux étaient censés occuper. Par intervalles la musique faisait entendre les airs plaintifs des Chinois, et en résumé toute la scène présentait un des tableaux les plus étranges et les plus curieux qu'il m'ait jamais été donné de contempler.

Il est d'autres cérémonies religieuses que j'ai eu souvent l'occasion d'observer dans les villes du nord : ce sont les processions en l'honneur des dieux. J'en ai vu une à Shang-Haï, qui, dans son développement, devait avoir au moins un mille de longueur. Les dieux, habillés des plus belles soieries, étaient portés dans des chaises magnifiques, précédés et suivis de nombreux fidèles splendidement vêtus pour la fête et décorés des insignes du pouvoir. Les habits des gens de l'état-major des dieux étaient scrupuleusement copiés sur ceux des personnages qui composent la suite des mandarins les plus élevés en grade. Les uns portaient le grand écran, les autres les plumes de paon ; d'autres encore

avaient des habits de théâtre, avec des chapeaux bas et deux longues plumes noires qui retombaient sur leurs épaules comme deux cornes. On y voyait encore les bourreaux à la figure sinistre, avec leurs chapeaux noirs, longs et coniques, le fouet à la main, prêts à punir le moindre délit. Des bandes de musique réparties dans les rangs de la procession jouaient à intervalles, à mesure qu'elle défilait. Curieux de voir la fin de cette singulière exhibition, je suivis le cortège jusqu'à un temple des faubourgs où il s'arrêta. Là, les dieux furent tirés de leurs chaises et replacés avec tous les honneurs dus à leur qualité dans le temple où on les avait pris le matin. De nombreux fidèles vinrent alors se prosterner devant eux, brûlant de l'encens et déposant leurs offrandes sur l'autel. Des femmes bien habillées et suivies de leurs enfants étaient répandus en groupes nombreux dans le voisinage du temple, agenouillées et paraissant être absorbées dans la plus fervente dévotion. Une grande quantité de papier d'argent en forme de lingôts (say-ci) s'amoncelait sur la table et devenait plus considérable de moment en moment, et, quand la cérémonie fut terminée, on brûla le tout en l'honneur des dieux. C'était un spectacle intéressant, mais qu'un chrétien ne pouvait pas contempler sans ressentir la plus profonde commisération.

Dans le cours de mes voyages en Chine j'ai sou-

vent rencontré des missionnaires catholiques et protestants qui avaient consacré de longues années aux travaux de l'apostolat. Il y a peu de temps encore les protestants n'avaient rien tenté au delà de Macao et de Canton ; mais, depuis la paix, ils ont pu étendre leurs opérations, et quelques-uns d'entre eux sont établis aujourd'hui dans les ports ouverts au commerce, et à Hong-Kong qui est devenu leur quartier général.

Les médecins missionnaires agissent d'accord avec les autres et rendent de grands services en soignant les malades. Le docteur Lockhart, de la Société des missions de Londres, était déjà établi à Shang-Haï ; il y avait un hôpital rempli de malades, dont un grand nombre étaient venus de l'intérieur et même de fort loin. A tous il prodiguait les secours de sa science *gratis*, point important avec les Chinois. Le révérend M. Medhurst, qui s'est distingué par ses longs et excellents services comme missionnaire en Asie, était aussi établi à Shang-Haï quand j'y arrivai pour la première fois. C'est un sinologue d'un rare mérite, et, à l'avantage d'enseigner les Chinois dans leur propre langue, il joint celui d'avoir une imprimerie qui travaille activement à la propagation des vérités de l'Évangile. D'autres missionnaires anglais et américains s'étaient fixés avec leurs familles à Ning-Po, à Amoy et à Fou-Chao-Fou.

L'expérience que j'ai du caractère chinois, et ce que je sais des résultats des travaux des médecins missionnaires, me fait croire que ces derniers surtout sont des instruments excellents de conversion. J'ai le regret de dire cependant que, jusqu'à présent, ils ne paraissent avoir fait encore que peu de progrès. Une partie de la population, et c'est la plus considérable certainement, est indifférente à toute espèce de religion, et le reste est si aveugle qu'il sera très-difficile de lui persuader qu'il y a une religion meilleure ou plus pure que la sienne.

Les missionnaires catholiques suivent d'autres errements que les protestants. Ils ne bornent pas leur sphère d'activité aux cinq ports qui sont ouverts aux étrangers; ils pénètrent dans l'intérieur et se répandent dans toutes les provinces de l'empire. En arrivant dans le pays, les missionnaires catholiques y rencontrent leurs confrères ou des cathécumènes qui les introduisent secrètement dans l'intérieur; ils quittent leurs habits d'Europe pour prendre ceux des Chinois, ils se rasent la tête, ils prennent la queue, et, dans cet état, ils se font conduire sur le théâtre de leurs futurs travaux; c'est là qu'ils apprennent la langue, et, en moins de deux ans, ils en savent assez pour enseigner leurs fidèles. Ils se soumettent à une multitude de privations et de dangers pour la cause qu'ils ont

épousée, et, quoique je ne sois pas de leur Église, je ne puis qu'admirer respectueusement leur enthousiasme religieux et leur dévouement. Mœurs, usages des Européens, ils abandonnent tout dès l'instant qu'ils mettent le pied sur la terre de Chine; parents, familles, ils n'en entendent plus parler; ils n'ont plus de rapports qu'avec des païens froids et indifférents à la religion pour laquelle ils ont eux-mêmes tout sacrifié, et ils savent d'avance que leur tombeau sera toujours loin de la terre natale et des lieux où ils ont passé leurs premiers ans. Ils sont animés de l'esprit et de l'enthousiasme des premiers prédicateurs de la foi, lorsqu'ils furent envoyés par leur divin maître « pour prêcher l'Évangile à toute créature, et pour obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme. »

S'il faut les en croire, le nombre des gens qu'ils ont convertis à leur religion est très-considérable; mais je crains qu'aussi bien que les protestants ils ne se laissent égarer par de fausses apparences. La majorité des Chinois sont indifférents à tout principe et assez fourbes pour se dire chrétiens si cela peut servir à leurs fins, comme ils se feraient bouddhistes le lendemain s'ils espéraient y gagner la moindre des choses. A en juger par les apparences, le jour est encore bien loin où les Chinois, en tant que nation, se convertiront à la loi du Christ. Que ceux qui croient à la venue prochaine du millénium se ren-

dent compte de la largeur et de la longueur de ce vaste pays, avec ses trois cents millions d'âmes, et sans doute ils hésiteront avant de lancer leurs absurdes et folles prophéties.

CHAPITRE V.

Wou-Sung. — Station d'opium. — Le commerce de l'opium. — Ses effets sur les Chinois. — Shang-Haï en 1844. — Départ pour l'intérieur. — Ponts et canaux. — Aventure avec un cheval. — Surprise des indigènes à la vue d'un étranger. — Autre course. — Nouvelles villes chinoises. — Je suis volé. — Visite à la fameuse ville de Sou-Chao-Fou. — Retour à Shang-Haï. — Un bain public en Chine

Dans le cours de l'année 1844, j'eus l'occasion de faire plusieurs visites à Ning-Po, à Chusan et à Shang-Haï; l'année précédente, je n'avais parcouru ces parages que pendant l'automne et l'hiver, lorsque les fleurs étaient passées, et je m'étais bien promis de changer de méthode à l'avenir. Aussi, dès le mois d'avril, je repartais de Chusan pour Shang-Haï, et je touchais en passant au petit village de Wou-Sung.

Il s'élève sur une pointe de terre située au confluent même du Yang-Tze-Kiang et de la rivière de Shang-Haï, et c'est dans ses eaux qu'a été livrée une des principales batailles de la guerre. C'est aussi une des plus importantes stations du commerce de l'opium en Chine; je crois même qu'il

s'y vend plus d'opium qu'à toutes les autres stations ensemble.

Il a été si souvent question de ce commerce que c'est peut-être le lieu d'en dire ici quelque chose. On sait que la presque totalité de l'opium qui se vend sur la côte de Chine est recueillie et préparée dans les possessions anglaises des Indes. Les négociants anglais et américains qui font ce commerce en grand emploient des navires très-rapides pour apporter la denrée de l'Inde en Chine, et ils entretiennent, dans un certain nombre de rades ou de ports répandus sur la côte, mais non ouverts au commerce étranger, des bâtiments dit *receiving ships* (navires-entrepôts). Ces entrepôts sont régulièrement approvisionnés par les *clippers* qui apportent leurs cargaisons de l'Inde à Hong-Kong. Les contrebandiers chinois viennent de la côte chercher la drogue dans de petits bateaux bien équipés et bien armés, de façon à être toujours en état de défendre leurs cargaisons, qui, le plus souvent, sont très-importantes quant à la valeur qu'elles représentent. Dans les stations du commerce interlope, on ne reçoit en échange des caisses d'opium que de l'argent sous forme de dollars américains ou de lingots (say-ci); mais, dans les villes ouvertes au commerce légal, les négociants prennent quelquefois, en retour de l'opium délivré aux stations, des thés et des soies brutes, qui sont

les deux principaux articles de l'exportation du pays.

Les histoires qu'on raconte souvent en Angleterre et ailleurs sur ce commerce de contrebande et sur l'empoisonnement des fumeurs d'opium sont horriblement exagérées. Quand j'arrivai en Chine, je croyais presque que les négociants qui faisaient ce commerce ne valaient guère mieux que des boucaniers armés, et, si mes souvenirs sont fidèles, c'est ainsi qu'ils ont été représentés sur la scène en Angleterre. Loin qu'il en soit ainsi, ce commerce est fait par des hommes de la plus parfaite honorabilité, maîtres de capitaux immenses, et qui sont connus et estimés, dans toutes les parties du monde civilisé, comme des négociants du premier ordre. Il est vrai que l'introduction et l'usage de l'opium sont prohibés par les lois chinoises; mais cette prohibition n'est qu'un vain mot qui, dans la réalité, n'a pas de sens. Le plus grand nombre, sinon la totalité des mandarins, sont adonnés à l'usage de l'opium, et il n'est pas du tout improbable que Sa Céleste Majesté compte elle-même parmi les consommateurs. Il devient nécessaire cependant de publier de temps en temps quelque vigoureux édit qui va s'enfouir dans les catacombes de la gazette de Pékin et qui n'a aucun effet sur les fidèles sujets de l'empereur. Aujourd'hui c'est l'opinion de tous les étrangers intelligents comme de la plus

grande partie des Chinois éclairés, que l'importation de l'opium devrait être légalisée et qu'il serait d'une bonne politique de l'admettre moyennant un faible droit; ce serait le seul moyen d'éviter une partie des effets funestes de la contrebande au point de vue de la morale et de faire entrer un revenu considérable dans les caisses du trésor.

Pendant le temps de mon séjour dans le pays, j'ai vu plusieurs exemples de la très-faible opposition que font les fonctionnaires chinois à l'introduction de l'opium. Ainsi le gouvernement envoyait à telle ou telle station un amiral renommé pour sa valeur et accompagné d'un certain nombre de jonques de guerre; il arrivait aux lieux où les navires à opium étaient mouillés, et il s'annonçait comme devant les contraindre à quitter les côtes de la Chine. On battait les gongs; on tirait le canon, à respectueuse distance, bien entendu, et les jonques se présentaient avec le fracas et la pompe que les Chinois savent déployer et qui forment partie intégrante de leurs opérations militaires. Cependant les petits navires à opium restaient tranquillement sur leurs ancres, ne faisant en apparence aucune attention à ces démonstrations menaçantes. Alors l'amiral leur envoyait un message pour leur intimer l'ordre de lever leurs ancres et de prendre le large, avec recommandation de ne plus jamais oser se montrer dans les eaux

de l'Empire céleste, sous peine d'être complètement anéantis.

Au temps jadis, une pareille sommation aurait pu avoir quelque importance ; aujourd'hui, elle n'a même plus de sens, et la seule réponse que le messager de l'amiral rapportait à son maître, c'était que « les navires étrangers étaient bien armés et qu'ils ne voulaient pas quitter leur mouillage. » C'était plus qu'il n'en fallait pour refroidir le courage de l'amiral, qui se trouvait alors dans une triste alternative : il n'osait pas combattre les barbares ; mais, s'il ne trouvait pas moyen de les faire partir, sa réputation de valeur souffrirait grandement lorsqu'on apprendrait la vérité au quartier général. Il fallait donc changer de ton : il envoyait aux capitaines une requête amicale pour les supplier de lui faire la faveur de lever l'ancre, d'aller croiser au large un jour ou deux, après quoi ils pourraient reprendre tranquillement leurs anciens mouillages. La requête était agréée par les capitaines, qui, le lendemain matin, appareillaient pour aller courir des bordées au large. Alors les Chinois, qui surveillaient attentivement les mouvements de l'ennemi, recommençaient à faire grand bruit avec leurs gongs et leurs canons, et suivaient les navires à opium jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue de la côte. L'amiral avait gagné la victoire ; il rédigeait un beau rapport à son gou-

vernement pour annoncer qu'il avait livré une grande bataille aux barbares, qu'il les avait mis en fuite, et, selon toute probabilité, il ajoutait qu'il avait fait sauter plusieurs de leurs navires et coulé le reste. Mais, avant que la dépêche eût fait la moitié de son chemin, les navires à opium avaient repris leur poste, et les choses se passaient comme devant. Telle est la manière dont se font les affaires du gouvernement chinois !

Nul de ceux qui ont vu de près les Chinois ne contestera que l'usage de l'opium, surtout quand il est pris à l'excès, n'ait un effet pernicieux sur la santé et sur l'intelligence de ses victimes. Cependant, avec l'expérience que j'en ai, je n'hésite pas à dire que le nombre de ceux qui en font un usage immodéré a été prodigieusement exagéré, et, pour en avoir une démonstration absolument convaincante, il doit suffire de rapprocher du chiffre total de la population chinoise la quantité importée.

Ma visite à Shang-Haï, où je passai deux ou trois semaines en différentes fois, avait pour objet d'assister à la floraison des plantes du nord, et, pour ne pas manquer mon but, il fallait, en perdant le moins de temps possible dans chaque lieu en particulier, essayer de parcourir le plus grand espace de terrain que je pourrais. Ce n'était pas chose très-facile : les Chinois ne voyaient qu'avec défiance les courses que l'on tentait dans l'inté-

rieur ; leurs soupçons venaient d'être éveillés par l'imprudence de quelques-uns de nos compatriotes qui , ayant loué un bateau , avaient remonté assez loin l'une des rivières du pays en y prenant des sondages. Les autorités avaient su l'aventure ; elles attribuaient ce travail à quelque dessein sinistre et caché , et elles en avaient fait l'objet d'une plainte en forme au consul anglais , le capitaine Balfour.

Décidé cependant à tout tenter pour arriver à mon but , je me procurai un poney et , armé d'une boussole de poche , je partis tout seul un beau matin à la découverte d'une chaîne de montagnes que l'on disait être située à une trentaine de milles à l'ouest de Shang-Hai. Je courus d'abord une dizaine de milles dans cette direction sans rien rencontrer qui ressemblât à une butte de terre. La route n'avait le plus souvent que cinq ou six pieds de large , mais enfin il y avait des routes et des sentiers , et , pendant un bon bout de temps , je fus assez bien avisé ou assez heureux pour me tenir sur les routes ; aussi longtemps que je le fis , je franchis aisément les innombrables canaux qui coupent le pays en tout sens , parce qu'aux points où ils se croisent avec la grande route ils sont traversés par de bons ponts de pierre. A la fin j'aperçus à l'horizon les montagnes qui m'avaient été annoncées et , dans mon désir d'y arriver par le chemin le plus court , j'abandonnai la grande

route pour m'engager fort imprudemment dans les sentiers et les canaux. Je fus bientôt dans une position très-critique; les ponts que j'avais à passer étaient étroits, vieux, tombant de vétusté, et les pieds de mon cheval y entraient dans la pourriture du bois. A la fin nous arrivâmes, l'un portant l'autre, sur un pont qui était dans un état pire que tous ceux que j'avais vus jusque-là, et, bien que je misse pied à terre, bien que je fisse tous les efforts imaginables pour persuader à ma bête de me suivre, ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance qu'elle se détermina à tenter l'aventure; et elle avait raison: car, une fois arrivée au milieu, un de ses pieds passa à travers les planches et, dans les efforts qu'elle fit pour se dégager, elle emporta le pont avec elle dans l'eau; pour moi j'avais eu le temps de sauter sur la rive au moment où la catastrophe allait arriver. Heureusement, le pauvre animal se mit à nager de mon côté et eut assez bon caractère pour se laisser reprendre; mais, quand il sortit de l'eau, il était couvert de boue des pieds à la tête et, ma selle ainsi que le harnais étaient dans un fort piteux état. Aidé de quelques paysans qui travaillaient dans le voisinage, je pus bientôt réparer ces désastres et retrouver le grand chemin; mais j'avais reçu une leçon que je n'ai pas oubliée, et jamais depuis, en Chine, il ne m'est arrivé de quitter la grande route quand j'ai dû voyager à cheval.



Nous arrivâmes cependant à une petite ville située au pied des montagnes vers les deux heures de l'après-midi ; mon cheval, n'ayant encore rien mangé depuis son départ de Shang-Haï, était très-fatigué, et il était temps de songer à sa provende. La nouvelle de la présence d'un étranger s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et je fus bientôt entouré ou suivi par plusieurs milliers de personnes des deux sexes, jeunes et vieux, tous plus ou moins curieux de voir ma figure et mes habits. A tout prendre, cependant, leur conduite à mon égard fut civile et respectueuse, et je n'eus à me plaindre que de les avoir sur les épaules. Pour quelques sapèques un gamin m'avait promis de me conduire à une boutique où je pourrais trouver à manger pour le poney et, à grand'peine, il me guidait, à travers la foule qui devenait de plus en plus épaisse, vers une boutique que je croyais être celle d'un marchand de graine ou de foin. C'était un restaurant ! « Mais ce que je veux, lui dis-je, c'est quelque chose pour mon cheval, et non pas pour moi. — Très-bien, donnez-moi l'argent et je lui ferai servir un plat de riz bouilli. — Vous ne manquerez pas de faire mettre des bâtonnets à son couvert, » repris-je en donnant l'argent. Cette idée d'un cheval mangeant avec des bâtonnets eut un grand succès dans l'auditoire et le mit de bonne humeur ; dans mes voyages en pays chinois j'ai eu

souvent l'occasion de voir qu'il était très-utile d'avoir un bon mot, une repartie plaisante à son service.

Mon cheval semblait trouver très-fort de son goût le plat de riz bouilli qu'on lui avait servi et, quant à moi, je ne pus trouver rien de mieux à faire que de partager sa pitance. Il était tard cependant quand nous eûmes fini de dîner, et, comme je ne pouvais garder plus longtemps le pauvre animal, qui appartenait au principal mandarin de Shang-Hai, je remontai en selle et repris le chemin de la ville, où nous n'arrivâmes que très-tard dans la soirée, aussi fatigués l'un que l'autre, la bête et moi. J'en avais vu cependant assez dans cette rude journée pour apprendre qu'avec le secours de la marée, qui se fait sentir fort avant dans le pays, j'aurais pu me faire transporter fort à mon aise dans un bon bateau, au pied de ces montagnes, en moins de temps qu'il ne m'en avait fallu avec mon cheval; c'est le moyen de transport que j'employai quelques jours après, et je m'en trouvai si bien que je pris le parti de tenter une autre aventure beaucoup plus difficile et plus importante.

Tous ceux qui sont allés en Chine, ou même seulement ceux qui connaissent l'histoire de la Chine, ont entendu parler de la ville de Sou-Chao-Fou. Entrez dans la première boutique venue de

Hong-Kong, de Canton, ou de quelque autre des villes du sud, et vous êtes sûr, quand vous demanderez le prix de quelque objet qui sort du commun, qu'on vous dira qu'il vient de Sou-Chao-Fou; commandez quelque chose d'un peu cher ou d'un peu beau, et vous pouvez compter qu'on vous dira qu'il faut le faire venir de Sou-Chao-Fou; les beaux dessins, les belles sculptures, les jolies femmes, etc., etc., tout vient de Sou-Chao-Fou. C'est le paradis terrestre pour les Chinois, et il n'en est pas un à qui vous puissiez persuader qu'il est sur la terre quelque chose d'aussi beau que Sou-Chao-Fou. En sus de tous les mérites qu'on lui attribue d'ordinaire, certains Chinois de Shang-Haï m'avaient dit qu'il existait à Sou-Chao-Fou des jardiniers fleuristes à qui ils achetaient la plupart des fleurs qu'ils revendaient en ville; aussi m'avaient-ils inspiré le plus vif désir de violer les lois du céleste empire pour essayer de m'introduire dans cette ville fameuse. Le plus difficile, c'était de trouver des gens qui voulussent bien m'y conduire, et je ne savais comment m'y prendre, tous les bateliers étant très-effrayés des ordres terribles que les mandarins venaient de donner. Ayant cependant réussi à louer un bateau, je me mis en route sans dire à l'équipage où je voulais aller, ni combien de temps je comptais rester absent de Shang-Haï. Je dis simplement à mes gens que nous allions faire un tour

dans la campagne, en quête de fleurs, et qu'ils auraient, en conséquence, à se pourvoir de riz pour plusieurs jours. Mon domestique chinois, qui n'en savait cependant pas beaucoup plus qu'eux sur mes desseins, eut mission de leur dire que je passais mon temps à courir la campagne à la recherche de plantes rares, mais que j'étais aussi un être parfaitement inoffensif, et que je me ferais un cas de conscience de leur attirer le moindre désagrément. Ils prirent donc un peu de confiance et, comme nous avions pour nous le vent et la marée, nous fûmes bientôt loin de Shang-Haï. Connaissant la direction dans laquelle se trouvait Sou-Chao, j'avais dirigé notre course de ce côté à l'aide d'une petite boussole de poche que je portais toujours avec moi, et, lorsque nous eûmes fait une trentaine de milles, je pensai qu'il était temps de rompre la glace et de communiquer mon projet à mes compagnons. Je pris d'abord mon domestique à part; c'était un garçon très-actif et capable de faire faire aux autres tout ce qu'il aurait voulu. « Maintenant, lui dis-je, je veux aller à Sou-Chao, et, si vous pouvez persuader à ces bateliers de m'y mener, je vous donnerai cinq dollars pour votre peine, et de plus vous pouvez dire à ces gens que je doublerai les gages que je leur ai promis. » Mes propositions, produites devant la conférence, furent adoptées après une longue discussion.

Comme on le pense bien, j'avais dû prendre le costume chinois pour tenter cette expédition. Ma tête était rasée, excepté sur le sommet, auquel on avait attaché une queue magnifique qui avait sans doute fait jadis l'orgueil de quelque dandy, et j'ai la vanité de croire qu'à tout prendre je ne faisais pas un Chinois plus laid qu'un autre. Bien que la physionomie et la coupe des yeux des Chinois diffèrent considérablement de celles des Européens, on a cependant, en voyageant dans le nord, beaucoup moins de chance d'être découvert que dans le sud; les traits des gens du nord font moins contraste avec les nôtres, et entre eux ils présentent plus de variété que dans le midi.

En Chine, la grande route c'est le canal, et la voiture le bateau; de là l'absence de bonnes routes et de voitures dans le pays. Ce mode de transport ne laisse pas que d'avoir ses avantages, quoi qu'on en pense en Europe. La marée se faisant sentir à de grandes distances dans l'intérieur, on avance quelquefois très-vite, et en tout cas le voyageur peut dormir très-bien dans sa petite cabine, qui est en réalité sa maison.

Nous passâmes sur notre route devant plusieurs grandes villes fortifiées, et sous les remparts de l'une d'elles, nommée Cading, nous fîmes halte pour la nuit. J'avais étendu mon lit dans ma petite chambre, et je m'étais couché de bonne heure

avec l'intention de partir le lendemain au premier mouvement de la marée et de faire autant de chemin qu'il serait possible dans la journée ; mais, comme on dit, l'homme propose et Dieu dispose. Je fus réveillé pendant la nuit par un courant d'air froid qui me tombait sur la tête à travers une fenêtre que j'avais fermée avant de me coucher. En un instant je fus sur pied, et je m'aperçus que nous allions en dérive, descendant le canal avec la marée, abordant de temps à autre un bateau qui s'était amarré en même temps que nous pour passer la nuit. J'éveillai aussitôt mon domestique et les bateliers, qui, tout en se frottant les yeux, s'écrièrent que nous devions avoir reçu la visite d'un voleur. Je n'y avais pas encore songé ; mais, quand on m'eut donné de la lumière, je m'aperçus que tous mes habits anglais et chinois avaient disparu. Le visiteur, quel qu'il eût été, après avoir mis la main sur tout ce que contenait la cabine, avait coupé notre amarre et nous avait lancés en dérive. Heureusement pour moi, les quelques dollars que j'avais emportés étaient restés dans ma bourse chinoise sous mon oreiller.

« Qu'allons-nous faire ? demanda mon domestique lorsque nous eûmes repris notre amarre ; vous n'avez plus d'habits.

— Je crois, dis-je en riant, que le mieux est de nous remettre au lit jusqu'au jour. »

Tout le monde tomba d'accord sur l'excellence de la proposition, et en quelques instants nous dormions tous de plus belle. Au point du jour, j'envoyai mon domestique m'acheter des habits dans la ville de Cading, et nous reprîmes notre route.

Le ville de Cading est grande et fortifiée; mais ses remparts menacent ruine en bien des endroits. Au sortir de cette ville, le canal, qui est très-étroit, continue au nord pendant quelques milles, et tout d'un coup notre petit bateau se trouva au milieu d'un large et magnifique canal, un lac, une grande rivière courant de l'est à l'ouest, et qui probablement va se confondre avec le Yang-Tze-Kiang quelque part entre Wou-Sung et Nankin. Là le passage est très-remarquable. Sur les eaux du canal glissent des milliers de bateaux de toutes les dimensions; des pagodes s'élèvent çà et là au-dessus des arbres et des temples bouddhistes qui sont répandus sur cette vaste plaine. L'un de ces temples, qui couronne une petite hauteur solitaire nommée Quin-San, est, à certaines époques de l'année, visité par des multitudes de fidèles accourus de Sou-Chao et des villes voisines. Tout le pays, aussi loin que l'œil peut pénétrer, n'est qu'une vaste rizière, où partout l'on entend le bruit de la roue hydraulique qui porte la fertilité dans les champs, où partout l'on voit des mil-

liers de Chinois à l'air calme et satisfait occupés aux travaux de la campagne.

L'une des branches de ce beau canal, dans laquelle nous entrâmes ensuite, conduit à la ville de Ta-Tong-Tseu. C'est une grande ville enceinte de murailles et fortifiée comme Cading et Shang-Hai, plus grande peut-être que Shang-Hai. Un grand nombre de vieilles jonques d'un tonnage considérable sont amarrées sous les murs de la ville, servant de maisons à une foule de gens, car elles sont impropres à tout autre usage. Ta-Tong-Tseu, comme Cading, est évidemment en décadence, s'il faut en juger par l'état de ruine de ses maisons et de ses remparts; mais elle renferme une immense population d'hommes, de femmes, et surtout d'enfants.

En approchant de Sou-Chao de ce côté, on aperçoit des collines qui bornent l'horizon, mais qui sont, du côté de l'ouest, à quelques milles plus loin que la ville elle-même. Tout le pays, comme celui qui entoure Cading, est une vaste rizière. Un grand nombre de femmes sont employées à tourner les roues hydrauliques, trois ou quatre par roue. Ces femmes ont de grands pieds, ou plutôt leurs pieds sont de la taille ordinaire; cependant il est vrai de dire que la plupart des femmes qui travaillent dans les champs ont de petits pieds: car, sur des milliers que je voyais occupées à

cueillir le coton, il n'y en avait que très-peu dont les pieds eussent été abandonnés à leur croissance naturelle.

A quelques milles à l'est de Sou-Chao, on rencontre un grand et beau lac qui a peut-être douze ou quinze milles de diamètre. Après l'avoir traversé, le canal, qui s'était fort élargi, commença à se resserrer; çà et là nous rencontrâmes des ponts, les villages devinrent sensiblement plus nombreux, tout enfin annonçait l'approche d'une ville importante. Ce fut par une délicieuse soirée, le 23 du mois de juin 1844, que j'aperçus les murs de cette ville célèbre. La lune brillait au ciel dans tout son éclat; mon petit bateau, poussé par une jolie brise, filait rapidement sur la surface des eaux qui réfléchissaient ses mâts et ses voiles; les embarcations se multipliaient autour de nous; les maisons devenaient plus nombreuses, plus grandes, plus peuplées; les lanternes circulaient en foule sur les ponts, sur les berges du canal, et en peu de minutes nous nous trouvâmes mouillés au milieu de quelques centaines d'autres bateaux, sous les murs du fameux Sou-Chao. Ayant pris toutes les précautions que nous pûmes imaginer contre la visite d'un autre rôdeur de nuit, mon domestique, les bateliers et moi, nous fûmes bientôt profondément endormis.

Aux premiers rayons du jour j'étais sur pied et

habillé avec grand soin par mon domestique chinois, que j'envoyai ensuite à la découverte des jardiniers-fleuristes, et, lorsqu'il eut réussi à se procurer l'adresse de plusieurs d'entre eux, nous entrâmes ensemble dans la ville pour aller faire nos emplettes. Je l'avoue, quand je mis le pied hors du bateau, j'étais passablement inquiet du résultat de l'aventure que j'allais tenter; quoique j'eusse traversé une assez grande étendue de pays sans plus d'embarras qu'un Chinois, je savais que les habitants d'une grande ville, et surtout d'une ville de plaisir comme celle-là, étaient beaucoup plus difficiles à tromper que des paysans. Quelque chose cependant qui me donna confiance dès les premiers pas, c'est que mes irréconciliables ennemis les chiens, qui sont aussi malins qu'aucun Chinois, ne parurent pas se douter que je n'étais pas un de leurs compatriotes. Ces animaux manifestent une répugnance extraordinaire pour les étrangers, aboyant après eux aussi longtemps qu'ils les voient, et courant sur leurs talons jusqu'à ce qu'ils soient loin de la maison ou du village qu'ils habitent.

Comme je passais sur le pont qui donne entrée dans l'enceinte de la ville, nombre de Chinois y flânaient, appuyés ou assis sur les parapets, regardant les bateaux qui allaient et venaient. Je m'arrêtai comme les autres et contemplai cette multitude gaie et heureuse avec un sentiment

secret d'orgueil et de triomphe, en me disant que j'étais dans la ville la plus fashionable du céleste empire, où aucun Anglais n'avait encore mis le pied. Personne ne parut faire attention à moi, d'où je conclus que je devais probablement ressembler aux autres. Combien grande n'eût pas été la surprise des passants si l'on fût venu leur dire tout à coup qu'un Anglais était au milieu d'eux !

La ville de Sou-Chao, dans ses traits généraux, ressemble aux autres villes du nord, mais c'est évidemment la capitale du luxe et de la richesse, et elle ne présente aucun des symptômes de décadence que l'on remarque à Ning-Po et ailleurs. Un beau canal, aussi large que la Tamise à Richmond, court parallèlement aux murs de la ville, et dessert à la fois les besoins de la salubrité publique et ceux du commerce. Comme à Cading, comme à Ta-Tong-Tseu, une multitude de jonques hors de service sont changées en maisons qui doivent faire des demeures fort agréables pour un peuple qui aime autant à vivre sur l'eau que les Chinois. Ce même canal a des bras qui se répandent dans toutes les parties de la ville, quelquefois étroits et sales, quelquefois s'élargissant jusqu'à devenir des lacs d'une grande beauté, permettant ainsi aux habitants de faire venir au pied même de leurs maisons les marchandises arrivées des extrémités de l'empire. Des jonques, des bateaux de toutes les formes et

de toutes les dimensions circulent sur ce large et beau canal, et, à vrai dire, toute la ville a un aspect d'activité et de prospérité que l'on ne saurait trouver nulle part ailleurs qu'à Canton ou à Shang-Hai. Les murs d'enceinte sont élevés et bien entretenus ; ils ressemblent beaucoup à ceux de Ning-Po. Le mur de l'est, que j'ai longé dans tout son développement, n'a pas plus d'un mille ; mais ceux du nord et du sud ont beaucoup plus de développement : aussi la ville a-t-elle la forme d'un parallélogramme. Le côté par lequel j'y suis entré n'est pas brillant ; les rues sont étroites et sales, et la population qui les habite semble appartenir aux plus basses classes ; mais dans l'ouest les maisons et les rues sont beaucoup plus belles, les boutiques sont grandes, et tout montre que c'est la partie riche et aristocratique de la ville. Aux portes sont des corps de garde de soldats chinois, et de plus les rues et les ruelles sont coupées à intervalles par des portes qui se ferment entre neuf et dix heures du soir. Le gouverneur général de la province réside à Sou-Chao, et il y entretient une police excellente.

Les dames de Sou-Chao ont la réputation d'être les plus belles de la Chine, et, à en juger par les échantillons du beau sexe que j'ai pu voir, elles méritent certainement leur renommée. Leurs costumes sont riches, gracieux et élégants ; le seul

reproche que je puisse leur faire, c'est la difformité de leurs pieds et l'habitude qu'elles ont de se peindre et de se blanchir la figure. Mais ce qui me paraissait être un défaut constitue un mérite aux yeux des Chinois.

Sou-Chao semble être l'entrepôt des provinces centrales de la Chine, et il est très-bien situé pour remplir ce rôle. Le commerce de Ning-Po, de Hang-Chao, de Shang-Haï et d'un grand nombre d'autres villes du sud, celui de Chin-Kiang-Fou, de Nankin et même de Pékin, vient se centraliser à Sou-Chao, et toutes ces villes sont reliées entre elles par le grand canal, ou par les milliers de canaux de moindre importance qui arrosent toute cette partie de l'empire. Shang-Haï, par suite de sa situation très-favorable par rapport à Sou-Chao, deviendra certainement un jour une place de commerce très-importante pour l'Europe et pour l'Amérique.

Je passai quelques jours dans cette ville : puis, lorsque j'eus fait tout ce que me permettaient les circonstances, je repris la route de Shang-Haï ; en arrivant je fus obligé de descendre à terre dans mon costume chinois, car on sait que mes habits européens m'avaient été volés pendant une nuit. J'étais si bien déguisé que personne ne me reconnut, bien que pour regagner mon logis j'eusse à traverser une rue où j'avais beaucoup d'amis ; il n'y

eut pas jusqu'à mon ami M. Mackenzie, avec lequel je demeurais, qui n'eût besoin de quelques minutes pour me reconnaître. Il y avait déjà quelque temps que j'étais assis dans sa chambre lorsqu'il sut enfin à qui il avait affaire.

A Shang-Haï, comme dans beaucoup d'autres villes chinoises, il y a des établissements de bains chauds qui rendent de grands services à la santé et au bien-être des habitants; j'en décrirai un devant lequel je passais tous les jours pendant le temps de mon séjour à Shang-Haï. On traverse d'abord deux chambres extérieures, où les gens s'habillent et se déshabillent. La première et la plus grande est à l'usage des pauvres; la seconde est réservée aux gens plus riches ou qui ont des goûts plus délicats. En entrant dans la première, ce qui frappe d'abord les yeux, c'est une grande affiche collée près de la porte, qui vous dit quel est le prix du bain; un homme se tient auprès pour recevoir l'argent des baigneurs. Autour des murailles des deux salles sont disposées des armoires fermant à clef où les baigneurs déposent leurs habits, et où ils sont sûrs de les retrouver quand ils sortent de la salle de bain. On entre dans celle-ci par une petite porte; elle a environ trente pieds de long sur vingt de large; l'eau occupe tout cet espace, sauf un petit trottoir ménagé autour des murs. L'eau a de un pied à dix-huit pouces de profondeur,

et les côtés comme le fond de la piscine sont garnis de planches de marbre sur lesquelles les baigneurs s'asseoient pour se laver. Le fourneau est placé à l'extérieur, les courants de flammes circulant sous le milieu de la piscine.

L'après-midi et le soir, cet établissement est rempli de monde, et la première impression que l'on éprouve en y entrant est presque insupportable. Dès la porte vous sentez l'action de la vapeur qui vous remplit les yeux et les oreilles et qui vous fait couler la transpiration de toutes les parties du corps; elle intercepte presque la lumière, et, vu dans ce demi-jour étrange, les Chinois, avec leurs peaux noires et leurs longues queues, semblent toujours des êtres grotesques aux Européens.

Les baigneurs qui se contentent de la chambre commune payent six sapèques; les autres payent le triple, mais ils ont droit aussi à une tasse de thé et à une pipe de tabac. Ajoutons que cent sapèques valent à peu près quatre deniers et demi sterling (quarante-cinq centimes), de sorte que les pauvres ont un bain pour quelque chose comme un liard; et les autres, un bain, une chambre particulière, une tasse de thé et une pipe de tabac, pour moins d'un penny (dix centimes).

CHAPITRE VI.

Le printemps dans le nord de la Chine. — Traversée sur une jonque chinoise. — Les passagers. — Ville tartare de Chapou. — Foule de peuple. — Une visite aux mandarins. — Diplomatie chinoise. — Comment elle est déjouée. — Retour à Shanghai. — Une lettre du Taotai. — Réponse satisfaisante.

Après avoir employé de mon mieux la belle saison de 1844 dans le nord de la Chine, j'allai passer l'hiver à Hong-Kong et à Manille, dont l'éternel printemps me permettait d'occuper utilement encore pour les intérêts de ma mission les loisirs forcés que m'aurait faits l'hiver de la Chine; aux premiers beaux jours de 1845, je me retrouvais à Ning-Po. Mon but, cette année, était de faire une collection complète de mes plus belles plantes, puis de partir avec la mousson de nord pour rapporter moi-même en Europe les fruits de ces deux années de courses et de recherches. A peine arrivé, je ne perdis pas de temps avant d'aller revoir mes anciennes connaissances, les mandarins et les jardiniers, et je pus faire mon choix tandis que tout était encore en fleur.

La distance de Ning-Po à Shang-Haï est d'environ cent milles. Après avoir fini mes affaires à Ning-Po, j'étais très-désireux de me rendre à Shang-Haï aussitôt qu'il me serait possible, afin d'y trouver encore en fleur quelques azaléas que je voulais ajouter à mes collections. De Ning-Po à Shang-Haï j'avais à choisir entre deux routes. L'une, la route légale, qui passait par Chusan, encore occupé par les Anglais, me forçait à faire un crochet d'une trentaine de milles dans l'est, et m'exposait à la chance de trouver ou de ne pas trouver à Chusan un navire en partance pour Shang-Haï ou pour Wou-Sung. Je savais qu'en prenant cette route je risquais d'attendre à Chusan huit ou dix jours, plus encore peut-être, avant de rencontrer une occasion. Or, c'était une chance que je ne voulais pas courir; une quinzaine encore, et les fleurs de mes azaléas seraient passées, et il me devenait impossible de reconnaître leurs variétés. En conséquence, je me déterminai à suivre la route défendue, la route de terre, comme on l'appelait, qui d'ailleurs était de beaucoup la plus intéressante.

Une fois mon parti pris, je descendis la rivière de Ning-Po jusqu'au port de Chin-Haï, où elle se jette dans la mer. Là je trouvai plusieurs jonques qui partaient le soir même pour Chapou, à mi-chemin de Ning-Po à Shang-Haï, et je m'empressai

d'aller retenir mon passage sur l'une d'elles. Je fus surpris de la facilité avec laquelle je conclus mon marché, mais j'appris plus tard que j'en étais redevable à mon domestique chinois, originaire de Chin-Hai lui-même, et qui connaissait le capitaine de la jonque. Il lui persuada que je pouvais sans danger pour lui prendre cette route, qu'à tout événement il pourrait me débarquer à Chapou sans que personne pût savoir comment j'y étais arrivé.

Le soir, après de longs délais occasionnés par le vent et la marée, et aussi par l'espérance d'augmenter le nombre de ses passagers et le poids de sa cargaison, notre capitaine se décida à mettre à la voile. Je n'oublierai jamais l'étrange aspect que présentait l'intérieur de ce petit navire. Nous étions tous entassés dans son unique cabine, nos lits, étendus le long de la muraille, laissant à peine assez d'espace au milieu pour la circulation. Plusieurs des passagers étaient des marchands aisés, mais ceux-là même avaient quelque chose de sale et de repoussant. De petits insectes que la délicatesse anglaise ne permet pas de nommer étaient charitablement entretenus dans les plis chauds de leurs habits. La première chose que je fis lorsque mon matelas fut étendu, ce fut de me barricader avec mes malles, ma boîte à fusil et mon bagage, pour écarter, s'il était possible, toute espèce de visite de la part de ces intéressants animaux, pour

empêcher qu'aucun d'eux ne désertât à mon détriment son souverain maître et seigneur. Néanmoins, malgré tout le soin que j'y mis, je ne pus réussir à me préserver de tout contact avec les Chinois, les mouvements de notre petit navire nous jetant plus d'une fois les uns sur les autres.

Les Chinois passèrent une grande partie de la nuit à fumer de l'opium et du tabac. Quand le jour parut, quand je me réveillai au milieu de tout ce monde, je fus saisi. Presque tous les passagers étaient encore profondément endormis. Ils étaient couchés par groupes ici et là, selon le point où le tangage et le roulis les avaient portés. Les traits de leurs diverses physionomies, aperçus au crépuscule du matin, offraient un sujet d'étude bizarre aux yeux d'un étranger. J'imaginai presque que je pouvais deviner sur leur figure le caractère des êtres qui gisaient étendus à mes pieds dans un désordre pittoresque. Celui-là, c'était un fumeur d'opium, il n'y avait pas à s'y tromper : ses joues étaient pâles, son air hagard, sa respiration courte et troublée, et il était si amaigri que les pommettes de ses joues semblaient prêtes à percer la peau. D'autres paraissaient être écrasés sous le poids des soucis ; d'autres, au contraire, jouissaient d'un sommeil profond, leur cœur était léger et joyeux. Tous ils avaient la tête rasée, et leurs queues se déroulaient au hasard dans la plus étrange confusion.

Poussés par le vent et la marée, nous avons fait beaucoup de chemin pendant la nuit, les hauteurs de Chapou étaient déjà visibles à l'horizon dans le nord. On fit aussitôt les préparatifs du déjeuner, composé, à la chinoise, de riz, de poisson et de légumes. Les armateurs des jonques nourrissent leurs passagers moyennant une faible redevance en sus du prix du passage ; mais, quand on ne consomme rien, on ne paye rien. Après le déjeuner, tout le monde se mit à fumer de l'opium ou du tabac, puis la plupart recommencèrent à dormir. En voyage, le Chinois ne fait rien autre chose que manger, dormir et fumer. Dans tout le temps de mon séjour en Chine, je ne crois pas avoir vu un voyageur chinois ouvrir un livre quelconque.

Vers onze heures du matin, nous jctions l'ancre devant Chapou, dans une petite baie à fond de vase, où les jonques s'échouent à la mer basse. Je fis mettre mon bagage dans un petit canot, et je me dirigeai vers la côte. « Vous feriez bien d'ôter vos bas et vos souliers et de retrousser votre pantalon, » me dit l'un des bateliers chinois lorsque nous fûmes près de terre. L'avis était très-bon, car du point où le canot vint échouer jusqu'à la terre, il y avait un bon quart de mille à faire avec de la boue jusqu'aux genoux. J'étais arrivé au moment critique de mon voyage. M'étant fait indiquer une

fontaine, je n'avais pas fini de m'y laver que déjà j'étais entouré d'une multitude de curieux attirés par mon costume européen; je les entendais qui s'adressaient entre eux une foule de questions « D'où vient-il? — Où va-t-il? — Qu'est-ce qu'il vient faire ici? » Tous cependant étaient très-polis. Quand j'eus fini mes ablutions, je pris la route des hauteurs qui entourent la ville pour étudier leur végétation. En chemin, je visitai plusieurs temples que nos soldats avaient fort maltraités pendant la guerre et qui restaient tels quels. Une foule considérable m'accompagna dans cette promenade jusqu'au sommet des hauteurs, d'où je pus jouir de l'une des plus belles vues que j'aie jamais contemplées en Chine. C'est là, c'est-à Chapou que finissent les montagnes du sud et que commence la grande plaine du Yang-Tze-Kiang. D'un côté, à l'ouest et au sud, on voit les montagnes qui s'élèvent vers le ciel dans toute leur grandeur; de l'autre, au nord, se développe un pays plat d'une richesse extrême, entrecoupé de milliers de canaux, parsemé de villes et de villages qu'habite un nombre immense d'hommes industriels et heureux. Chapou, avec le pays qui l'entourne, peut à juste titre être appelé le jardin de la Chine.

Après avoir terminé cette visite, je descendis dans la ville tartare de Chapou. Les faubourgs sont grands et peuplés, mais la ville murée elle-

même n'est pas très-considérable. C'est un carré dont les côtés n'ont pas un développement de plus de trois milles ; les murs sont vieux, décrépits et entourés d'un fossé qui fait à la fois canal et égout. Dans cette enceinte habitent les troupes tartares avec leurs familles, vivant tout à fait à part des habitants chinois de la ville.

Les rues, les maisons, les boutiques sont comme celles que j'ai déjà décrites. De fait, les villes chinoises du nord se ressemblent si exactement entre elles qu'un voyageur qui les connaîtrait bien cependant, mais qui serait amené les yeux bandés dans l'une d'elles, serait fort embarrassé pour dire si c'est Ning-Po, Chapou ou Shang-Haï. Je remarquai dans les boutiques une grande quantité de marchandises japonaises ; elles y sont apportées tous les ans par les jonques qui ont le privilège du commerce avec le Japon.

Il était tard quand j'eus achevé la visite de tout ce qui me sembla être digne d'intérêt ; il était temps de songer à prendre la route de Shang-Haï. Par mon domestique je savais à quel point du canal il fallait m'adresser pour trouver les bateaux de Shang-Haï ; je m'y rendis donc avec l'intention de faire prix pour mon passage. Une foule considérable m'avait entouré et suivi pendant toute la journée ; alors elle était devenue innombrable. Chaque rue, chaque ruelle, chaque maison était

encombrée d'êtres humains qui voulaient voir l'étranger, mais qui, d'ailleurs, étaient parfaitement inoffensifs, polis même. Lorsque j'arrivai au canal et que je commençai mes pourparlers avec les bateliers, la foule était si compacte que, si j'eusse mis le pied sur un bateau, il aurait indubitablement coulé sous le poids de tous ceux qui s'y seraient précipités avec moi. Les pauvres bateliers étaient si effrayés, qu'à aucun prix je ne pus en déterminer un seul à me donner passage. Ils me priaient, ils me suppliaient de ne pas entrer dans leurs bateaux, afin de prévenir les accidents que ne pouvait manquer de causer le nombre des individus qui me suivaient et que rien n'eût empêché d'y entrer avec moi.

J'étais dans un grand embarras et ne savais pas d'abord comment en sortir. A la fin, et à mon très-vif regret, je pris le parti d'aller m'adresser aux mandarins. C'est toujours une mauvaise chose que d'avoir affaire aux fonctionnaires chinois, mais dans ce cas il ne me restait plus d'autre ressource. Je demandai donc qu'on me conduisît à la maison du mandarin chargé de la police de la navigation, et je me mis en route, suivi, cela va sans dire, par une multitude immense. En chemin, mon domestique me pria de ne pas dire aux mandarins qu'il était à mon service, ni qu'il avait contribué en rien à m'amener à Chapou. Comme je parlais déjà

assez bien le chinois pour me faire comprendre, je n'avais pas besoin de ses services, et par-dessus tout je désirais vivement n'être la cause de rien de désagréable ni pour lui ni pour sa famille.

Lorsque nous arrivâmes à la maison du mandarin, les portes s'ouvrirent aussitôt devant nous, et j'entrai hardiment dans la salle de réception. Les domestiques avaient la plus grande peine à empêcher la foule d'entrer, et ils n'y réussirent qu'à grand renfort de menaces et de coups de fouet, administrés avec une libéralité qui aurait passé pour excessive en Europe. C'est cependant ainsi qu'on mène toujours la populace en Chine, et lorsqu'elle sait qu'elle est dans son tort, elle supporte très-patiemment ces moyens de gouvernement.

« Allez dire à votre maître que je désire le voir, » dis-je à l'un des domestiques, qui passa dans un appartement intérieur et reparut presque aussitôt avec le mandarin lui-même, revêtu pour l'occasion de son costume le plus imposant, chapeau conique, bouton, plume de paon et le reste. Je lui fis coup sur coup et bien bas plusieurs saluts qu'il me rendit très-poliment.

« Je suis très-pressé, lui dis-je, de me rendre à Shang-Hai, et j'ai essayé de louer un bateau dans ce but, mais je n'y puis réussir qu'avec votre assistance. Voulez-vous avoir la bonté de venir à mon aide? » Répétant mot pour mot, selon l'in-

variable coutume des Chinois, ce que je venais de lui dire, il m'adressa à son tour la question : « Quel âge avez-vous ? » Cela peut paraître étrange, mais cela fait partie de la civilité chinoise, et c'est en effet toujours une des premières questions que l'on vous fait. Je le remerciai, lui dis mon âge, lui demandai le sien, et repris ensuite la question au sujet du bateau. Cette fois il me promit d'envoyer un de ses domestiques pour m'arrêter un bateau, et en même temps il m'invita à prendre avec lui des gâteaux et du thé, qui furent immédiatement servis. Le fusil que je portais était un grand objet de curiosité pour le bonhomme, surtout les batteries et les capsules fulminantes ; il convint avec moi qu'il n'en avait jamais vu de pareilles. Tandis que je faisais honneur à ses gâteaux et à son thé, il m'adressa une foule de questions telles que celles-ci : « D'où venez-vous ? Qui vous a appris que vous trouveriez à Chapou les moyens d'aller à Shang-Hai ? etc., etc. » Aux unes je répondis directement ; quant aux autres, je croyais prudent de ne pas paraître les comprendre, lorsqu'en ce moment, grâce à quelque sottise de mon domestique, on apprit qu'il m'appartenait ; cette circonstance ne fut pas plutôt communiquée au mandarin, qu'il envoya immédiatement chercher le pauvre diable et le soumit à un rigoureux interrogatoire.

Sur ces entrefaites le principal mandarin de la ville arriva : il avait été mandé par son collègue pour avoir une conférence à mon sujet. Ces deux personnages, après une longue consultation tenue dans un cabinet particulier, vinrent m'annoncer de la façon la plus mielleuse qu'ils avaient pris le parti de m'accorder un passage gratis dans un bateau qui leur appartenait, et que, pour me rendre le voyage plus agréable, ils enverraient mes bagages avec mon domestique par un autre bateau. Rien, à première apparence, ne pouvait sembler plus aimable et plus séduisant; mais j'avais déjà assez d'expérience du céleste empire pour savoir qu'il fallait chercher à sonder leurs intentions et suspecter toujours quelques mauvais desseins sous leur prétendue civilité. Au fond, je comprenais très-bien ce qu'ils voulaient, et voici ce que c'était : aux termes du traité de Nankin, tout Anglais trouvé en dehors des limites fixées autour de chacun des cinq ports doit être arrêté par les autorités, livré au consul anglais le plus prochain, et celui-ci, une fois le délit bien avéré, doit imposer une grosse amende au délinquant; par conséquent, si j'avais accepté leurs offres, j'aurais appris à mes dépens, en arrivant à Shang-Hai, qu'au lieu d'être leur hôte j'étais leur prisonnier, et j'aurais été remis en cette qualité au consul anglais. Au contraire, si je parvenais à louer un bateau à mon compte, si je m'en allais

sans être accompagné d'aucun des gens des mandarins, j'étais parfaitement en règle avec les termes du traité et je n'avais rien à craindre, lors même que ma conduite aurait été dénoncée officiellement aux autorités anglaises. Le consul ne pouvait rien contre moi, à moins que je n'eusse été arrêté en dehors des limites, et cela n'était pas probable, attendu que les fonctionnaires chinois sont très-prudents en pareille matière et craignent l'embarras qu'ils pourraient s'attirer à eux-mêmes.

Je pris tout de suite le parti de ne pas rester en arrière de politesse, et avec force nouveaux saluts je leur renouvelai tous mes remerciements; je leur dis que je ne pouvais pas songer à abuser d'une bonne volonté si généreuse, attendu d'ailleurs que j'étais très en mesure de payer mes dépenses; j'ajoutai que tout ce que je leur demandais, c'était tout simplement la permission de louer un bateau qui, avec trois ou quatre hommes, suffirait pour me conduire à Shang-Haï. Ils insistèrent encore pour réitérer leurs offres, mais je persistai dans mon refus. Voyant que j'étais inébranlable, ils tinrent une seconde conférence particulière dont la conclusion fut d'essayer si, par mon domestique, ils ne pourraient pas arriver à leur but. Il fut chargé de me dire que la distance de Chapou à Shang-Haï était très-grande, que les routes étaient infestées de voleurs qui certainement nous attaqueraient, et

qu'enfin ils ne pourraient pas répondre des conséquences de mon obstination s'ils ne faisaient pas accompagner mon bateau par un des leurs, chargé de soldats commis tout exprès pour nous protéger. « Dites-leur, répondis-je, que mon parti est pris de ne rien changer à ma manière ordinaire de voyager, qu'aucun argument ne réussira, et que les armes que je viens de leur montrer sont très-suffisantes pour repousser les attaques de tous les voleurs que je pourrais rencontrer sur la route. » En désespoir de cause, ils m'envoyèrent un officier et son domestique qui me dirent qu'ils allaient à Shang-Hai, et qu'ils me seraient très-obligés si je voulais bien leur permettre de m'accompagner. Je fus obligé de répondre à cette requête polie par un refus très-net, et à la fin les mandarins, voyant bien qu'il fallait ou user de la force ou me laisser libre d'agir comme je l'entendais, abandonnèrent la partie.

Alors parut un batelier qui m'annonça qu'il était prêt à me conduire à Shang-Hai. Quand je me levai pour prendre congé, je remarquai que tous les gens de la suite des mandarins avaient pris les devants afin de contenir la foule et de nous faire faire place jusqu'au bateau. Les deux mandarins m'accompagnèrent, et nous nous dirigeâmes vers le canal en grande pompe. La foule qui s'était rassemblée était immense, mais elle était toujours calme et polie. En arrivant à l'embarcadère je re-

merciai mes deux amis de toutes leurs bontés et leur dis adieu ; puis sautant dans le bateau , j'eus bientôt laissé loin derrière moi et la foule , et Chapou, et la ville tartare.

Le pays que nous traversions était parfaitement plat , très-bien cultivé et plus richement boisé qu'aucune des plaines que j'eusse encore vues. Il faisait presque nuit quand nous arrivâmes à une grande ville nommée Ping-Hou, où je pris le parti de passer la nuit. Le lendemain, au point du jour, j'éveillai mes Chinois et nous nous remîmes en route. Nous étions alors dans un pays qui produit beaucoup de soie , où la principale culture est celle du mûrier. Les habitants étaient, à cette époque de l'année (18 mai 1845), très-occupés à ramasser des feuilles pour la nourriture des vers à soie.

Pendant ce voyage je visitai un grand nombre de magnaneries. En général, les vers sont élevés dans des chambres obscures, garnies de rayons superposés depuis le plancher jusqu'au plafond. On tient le ver et on le nourrit dans des corbeilles de bambou qui sont déposées sur ces rayons, et qu'il est facile d'enlever une à une pour en passer l'inspection. Les pauvres Chinois étaient très-surpris de voir un étranger dans leur pays, et pour la plupart ils semblaient craindre que je ne fusse venu pour enlever leurs vers. Dans tous les villages que je traversai, ils commençaient toujours par me

dire qu'ils n'avaient pas de vers, bien que les monceaux de feuilles et de filaments déposés à leurs portes dissent le contraire assez clairement, et ils ne manquaient jamais de m'indiquer quelque lieu bien éloigné où ils assuraient que je pourrais satisfaire ma curiosité. Cependant je réussissais le plus souvent à les rassurer, à me faire montrer leurs vers et la manière de les soigner.

Après avoir traversé le district séricicole de Hang-Chao et fait un peu de route à l'est, nous arrivâmes le soir sous les murs d'une grande ville qui s'appelle Sung-Kiang-Fou, et qui est éloignée d'une trentaine de milles de Shang-Hai, où nous fûmes rendu le lendemain dans l'après-midi. J'avais pris mon logement dans la maison de M. Mackenzie, et le lendemain matin, en descendant l'escalier, je ne fus pas peu surpris de trouver en grande conversation avec les domestiques chinois une de mes anciennes connaissances de Chapou : l'officier qui m'avait fait des offres si polies; mais je m'en inquiétai peu, sachant bien qu'il ne pouvait plus rien résulter de regrettable de cette affaire. Il n'y avait pas à douter cependant qu'elle n'eût été dénoncée au Taotaï, le principal mandarin de Shang-Hai, et qu'il ne fût obligé, pour mettre à couvert sa responsabilité, de lui donner une suite quelconque.

En effet, deux ou trois jours après, j'eus l'honneur de recevoir la lettre suivante du consul de

S. M. Britannique, accompagnée de la traduction d'une note qui lui avait été adressée par le Taotaï :

« Consulat de S. M. Britannique.

« Shang-Haï, le 21 mai 1845.

« Monsieur,

« La traduction suivante d'une note qui m'a été remise ce matin par le Taotaï vous est transmise pour que vous donniez, s'il y a lieu, les explications nécessaires, et que je vous prie de me faire passer aussitôt qu'il vous sera possible.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc., etc.

« G. BALFOUR,

« Consul de S. M. Britannique à Shang-Haï. »

La pièce incluse contenait ce qui suit :

« Je viens d'apprendre à l'instant qu'un négociant de votre honorable nation, Fortune et son domestique le linguiste Ye Mingchou, s'étant rendus de Ting-Haï à Shang-Haï, ont éprouvé à la mer une tempête et que leur navire a été jeté par le mauvais temps à Chapou, que les officiers du Chékiang les ont alors pris sous leur protection et renvoyé le long de la côte, et qu'aujourd'hui ils demeurent au magasin de Ming-le. Je viens en conséquence prier l'honorable consul de vouloir bien prendre des informations pour savoir de quel na-

vire il est question et de me communiquer les renseignements qu'il aura pu se procurer.

« Ceci est écrit en vous souhaitant un bonheur de chaque jour. »

« *Certifié la traduction exacte.*

« W. H. MEDHURST,

« Interprète. »

Lorsque j'eus pris lecture du document, je ne pus m'empêcher d'admirer la finesse du bonhomme. Il savait très-bien que sa missive ne contenait pas un mot de vrai, que je n'arrivais pas de Ting-Hai, mais de Ning-Po, que je n'avais rencontré de vent à la mer que celui qui m'avait mené tranquillement au port où je voulais arriver, et qu'enfin, au lieu d'avoir été envoyé le long de la côte, j'avais fait un très-agréable voyage par l'intérieur du pays. Je compris du premier coup, et il ne fallait pas être bien malin, que l'excellent vieux Taotai ne demandait rien de mieux que de me donner le droit de nier son assertion, et partant du principe qu'on n'est jamais forcé de s'accuser soi-même, j'adressai au consul de Sa Majesté une réponse qui dut bien satisfaire le Taotai, car elle contenait juste ce qu'il désirait :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date d'hier, et à laquelle est jointe

la traduction d'une note que vous avez reçue du Taotai de Shang-Hai, note au sujet de laquelle vous me demandez de vous fournir sous le plus bref délai tous les renseignements qu'il me sera possible de vous donner. En réponse à cette pièce, je crois devoir vous informer que les circonstances rapportées par le Taotai ne sauraient s'appliquer à moi, et qu'il s'est trompé, ou qu'il a été mal renseigné.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc., etc. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'entendis plus reparler de cette affaire, et j'en conclus que ma réponse doit avoir paru très-satisfaisante. D'ailleurs, j'étais arrivé à Shang-Hai en temps utile pour y faire mes affaires, et je n'étais pas peu satisfait du petit voyage que je venais de faire par l'intérieur du pays.

CHAPITRE VII.

Départ pour Fou-Chao-Fou. — Le pont. — Les porteurs de chaises chinois. — Insolence de la foule. — La ville et les faubourgs. — Fourberie des mandarins. — Espionnage. — Le thé vert et le thé noir. — Je prends passage sur une jonque chinoise. — La fièvre. — Cérémonie religieuse à bord. — Nous sommes attaqués par des pirates. — Lâcheté des Chinois. — Les pirates sont battus. — Reconnaissance de l'équipage. — Nouveaux pirates, nouvelle victoire. — Ingratitude. — Départ de la Chine. — Arrivée en Europe.

Dès que j'eus terminé mes affaires à Shang-Hai, je partis aussitôt pour Fou-Chao-Fou, la capitale de la province de Fokien, située par 25° 30' de latitude septentrionale, près des fameuses montagnes où se récolte le thé bohea, et à moitié chemin entre Chusan et Canton. La passe par laquelle nous donnâmes dans la rivière Min, sur les bords de laquelle s'élève Fou-Chao-Fou, s'appelle *Wou-Hou-Mind* (la porte des cinq tigres). C'est un rocher ou une île très-singulière qui s'élance au ciel en cinq pyramides et qui inspire une religieuse terreur aux marins chinois. Ils croient y voir les dieux de l'Océan, et ils ne manquent jamais à leur faire des

offrandes toutes les fois qu'ils passent devant ces rochers en revenant de la mer. On accuse ordinairement les Chinois d'indifférence pour la religion qu'ils professent, et cependant le sérieux et la dévotion avec lesquels ils brûlent l'encens et vont remplir leurs devoirs de piété dans les lieux consacrés devraient souvent faire rougir les adeptes d'une foi plus pure et plus sainte.

Sur les rives du Min s'élèvent des temples nombreux et construits sur les points les plus pittoresques. Un figuier (*ficus nitida*), sorte d'arbre du Banyan, est très-révéré par les prêtres; on le trouve toujours autour des temples, où son feuillage d'un vert foncé et ses branches qui s'étendent au loin présentent un délicieux abri contre les rayons d'un soleil brûlant. A neuf milles au-dessous de Fou-Chao-Fou, on rencontre une jolie petite pagode, construite sur une île de la rive gauche du fleuve; c'est là que mouillent les navires auxquels un tonnage trop considérable ne permet pas de remonter plus loin. Toutes les hauteurs du voisinage, disposées en terrasses par le travail de l'homme, sont cultivées en patates douces ou en pommes de terre; et sur les montagnes les plus favorisées par la nature les cultures montent jusqu'à deux mille cinq cents pieds au moins au-dessus du niveau de la mer. La plupart des montagnes cependant sont complètement dénudées; leurs flancs

ne montrent aux yeux du voyageur que des rocs de granit dépouillés, mais du haut desquels tombent d'interminables sources; et, lorsque la moindre ravine offre aux eaux des lieux où elles puissent s'accumuler comme dans un réservoir, elles forment de nombreuses et belles cascades qui vont se perdre dans le Min. En plusieurs endroits, le pays est bien boisé, pour la Chine s'entend, et, à tout prendre, le paysage, considéré dans son ensemble avec son beau fleuve qui se fraye une route à travers les montagnes, les îles, les temples, les villages et les forteresses, est le plus saisissant que j'aie vu en Chine.

La ville et les faubourgs de Fou-Chao-Fou s'élèvent entre les montagnes à environ vingt milles au-dessus de l'embouchure du Min. Le fleuve sépare la ville des faubourgs, mais ils sont réunis par le fameux pont qu'on appelle le *Wan-Show*, (les myriades de siècles), lequel, dit-on, ne compte pas moins de cent arches. Ce n'est pas un édifice régulier, mais néanmoins c'est une œuvre admirable d'environ deux mille pieds de long et qui se compose de cinquante grandes piles de pierre, réunies l'une à l'autre par d'immenses tables de granit qui forment le tablier du pont. Dans la saison des pluies, le Min se précipite à travers ces arches avec une rapidité effrayante, et, comme le pont est resté debout pendant une longue suite de

siècles, c'est la preuve qu'il a été construit dans d'excellentes conditions de solidité.

En mettant pied à terre à Fou-Chao-Fou, notre première pensée fut de demander la maison du consul anglais, qui habitait un temple situé dans l'enceinte de la ville et à trois milles environ du débarcadère. La plupart des rues des faubourgs étant alors inondées, quelques-unes jusqu'à la hauteur de quatre pieds d'eau, il était impossible de songer à faire le chemin à pied; nous n'aurions même pas pu l'essayer, car des porteurs de chaises nous entouraient en grand nombre, aussi résolus à nous faire entrer de force dans leurs véhicules qu'un conducteur d'omnibus de Londres à remplir sa voiture. Nous nous laissâmes donc faire, et, montés dans des chaises, nous partîmes pour la résidence du consul. Les gens de ce pays n'avaient encore vu que peu d'étrangers, et ils étaient très-ennuyeux, très-insolents. Ils suivaient nos chaises par centaines, nous étourdissant de leurs cris de *Quang-yanga! quang-yanga!* nom qu'ils donnent aux étrangers dans le Fokien, quelquefois même nous désignant par des appellations grossières. Nos domestiques chinois, qui suivaient les chaises, furent, à diverses reprises, insultés et maltraités parce qu'ils étaient à notre service. Dans l'une des rues, l'eau était si profonde que je fus obligé de monter sur le siège de ma chaise, et même dans

cette position j'eus les pieds mouillés. A ce moment, la foule redoubla d'insolences et commença à nous jeter de l'eau. Nos domestiques le supportèrent d'abord assez bien, mais à la fin ils perdirent patience et ripostèrent. La scène était à la fois amusante et désagréable. Heureusement pour moi, j'étais un peu en avance, et par conséquent en dehors de la mêlée; mais le capitaine Freeman, qui m'accompagnait, fut complètement trempé. Une fois cependant que nous eûmes franchi les murs de la ville, on ne nous dit plus rien; la police était en force, et elle voulut bien s'occuper de nous faire respecter. Nous arrivâmes sans plus d'encombre à la maison du consul.

Les rues des villes chinoises, ainsi que je l'ai déjà dit, se ressemblent toutes. Elles sont plus ou moins larges, on y voit des boutiques plus ou moins riches; mais en général elles sont sales et étroites, et les rues de Fou-Chao-Fou ne font certainement pas exception à la règle. Le cuivre est l'un des principaux objets du commerce local, s'il faut en juger par la quantité des boutiques qui sont remplies d'objets fabriqués avec ce métal, de gongs surtout, que l'on y voit en nombre immense et de toutes les dimensions. Ce cuivre est importé par les jonques des îles Lou-Tchou. Elles introduisent aussi dans le pays une grande quantité d'or. Ces deux métaux sont, dit-on, des produits

du Japon. J'ai visité deux de ces jonques qui étaient mouillées à l'embouchure du Min, et chargées d'huile de thé qu'elles avaient prise en échange de leur cuivre. Toutefois le principal objet d'exportation du pays, c'est le bois qui arrive par la rivière et dont on voit des trains innombrables. Des centaines de jonques d'Amoy, de Ning-Po, de Chapou, du Shantung et même du Pe-Tché-li, sont employées à ce commerce. Ces jonques sont chargées avec une grande adresse; elles portent une partie de leur cargaison attachée extérieurement à leurs flancs, ce qui leur donne en apparence une largeur extraordinaire.

La population est généralement plus propre et semble être plus active que celle des villes du nord. Je fus très-étonné de voir qu'elle mangeait du bœuf et même du lait, substances que s'interdisent les habitants des autres provinces. Partout ailleurs qu'à Fou-Chao-Fou, j'ai toujours vu les Chinois exprimer leur étonnement et leur répugnance pour ces aliments. Les dames de Fou-Chao-Fou emploient beaucoup les fleurs, artificielles aussi bien que naturelles, dans leur coiffure; les beautés champêtres préfèrent les fleurs éclatantes comme l'hibiscus rouge, par exemple; les dames plus distinguées recherchent surtout le jasmin, la tubéreuse; toutefois les fleurs artificielles sont encore plus employées que les autres.

Après notre visite au consul, nous rentrâmes dans les faubourgs pour y chercher une maison où nous pussions loger pendant le temps de notre séjour ; mais, quand nous arrivâmes au bord du fleuve, on nous apprit que nos bagages et nos domestiques étaient déjà remisés en parfaite sécurité dans la maison d'un individu que les mandarins avaient chargé de nous recevoir et de surveiller nos démarches. C'était un bonheur pour nous d'échapper aux insultes de la populace, et par conséquent nous nous empressâmes de ratifier l'arrangement ordonné par les mandarins, ne soupçonnant pas que nous allions bientôt être fatigués de l'incessant espionnage dont nous étions l'objet.

Ce fut une grande cause d'embarras lorsque je voulus tenter une excursion dans l'intérieur, et c'était pour cela que j'étais venu. Le but de ma visite à Fou-Chao-Fou était de pénétrer jusqu'aux plantations de thé pour y acquérir la certitude matérielle que les thés noirs qui viennent de ce pays sont faits avec les feuilles du même arbre qui produit le thé vert dans le nord ; j'en étais moralement convaincu, mais je voulais obtenir la preuve du fait par le témoignage de mes yeux. Quand je parlais d'une promenade dans le voisinage, les mandarins me répondaient impudemment qu'il n'y avait pas de culture de thé dans les environs, que le pays n'était pas sûr, que je courrais risque

de la vie, qu'ils n'osaient plus garantir ma sûreté, etc., etc. Je connaissais les Chinois, je savais le cas qu'il fallait faire de ces objections; aussi partis-je un beau matin, prenant, sans en rien dire à personne, le chemin des montagnes. Là, à une hauteur de deux à trois milles pieds au-dessus du niveau de la mer, je me trouvai en plein pays de culture de thé et je fus assez heureux, non-seulement pour visiter de grandes plantations, mais pour être présent à la récolte des feuilles et pour assister aux opérations qu'on leur fait subir. Je me procurai des spécimens pour mon herbier; je pus même rapporter une plante vivante qui me suivit jusque dans les provinces du nord, où se fait le thé vert; et là, sur les lieux, après la comparaison la plus minutieuse, j'acquis la certitude que j'avais eu raison. En d'autres termes, les thés verts et noirs proviennent de la même espèce, et la différence de couleur, de goût, etc., ne vient absolument que de la différence des modes de préparation.

A cette époque, Fou-Chao-Fou, qui avait fait naître tant d'espérances lors de la conclusion du traité de Nankin, possédait un consul anglais; mais, en réalité, il ne s'y faisait, pour ainsi dire, aucun commerce. L'entrée du Min passait, avec raison, pour être très-difficile et très-dangereuse, et il n'y venait que très-peu de navires étrangers. Aussi

lorsque, mes recherches botaniques étant terminées, je voulus retourner à Shang-Hai, il me fallut prendre passage sur l'une des jonques qui allaient partir sous peu de jours pour Ning-Po ou pour Chapou. Connaissant la défiance et la crainte que les Chinois ont des étrangers, je doutais fort que je pusse décider un capitaine à me recevoir comme passager, et j'imaginai que ce que j'avais de mieux à faire était de descendre le Min, et d'aller sans cérémonie m'installer à bord de l'une des jonques, que l'on voulût ou que l'on ne voulût pas m'y recevoir. Je fus donc très-surpris lorsqu'ayant envoyé mon domestique en reconnaissance pour savoir le jour où la flotte devait probablement mettre à la voile, il revint amenant avec lui un capitaine et des matelots qui non-seulement voulaient bien m'accorder le passage, mais qui même étaient très-désireux de me voir à leur bord.

Lorsque la cargaison fut complète et en place, le capitaine vint lui-même m'informer qu'il était prêt à partir et me pria de me rendre sur son navire. Tandis que je faisais mes paquets, il se mit à inspecter très-soigneusement mes armes à feu : « J'espère que vous avez un bon fusil, me dit-il, avec beaucoup de poudre et de plomb ? — Pourquoi me faites-vous cette question ? Nous n'aurons rien à tirer pendant notre voyage le long de la

côte. — Si fait, reprit-il ; nous ne pouvons manquer d'être attaqués par les *Jan-dous* qui fourmillent sur cette côte. — Qu'est-ce que les Jan-dous ? demandai-je à mon domestique, car c'était la première fois que j'en entendais parler. — Oh ! ce sont des pirates, et nous en avons grande peur. — Quelle folie ! m'écriai-je, les pirates ne nous attaqueroient pas. » Je ne savais pas, alors, à quel point les côtes étaient infestées par ces misérables, et j'attribuai cette scène à la poltronnerie de mes interlocuteurs.

Dès que je fus à bord, nous levâmes l'ancre pour gagner l'embouchure du Min. Nous y trouvâmes une véritable flotte de jonques, environ cent soixante voiles, toutes chargées de bois comme nous et prêtes à partir pour le nord. Le même soir un conseil de capitaines se tint à notre bord et nomma une députation chargée de demander aux mandarins de nous faire convoier par des jonques de guerre. Une négociation qui dura plusieurs jours s'engagea alors sur ce point, mais les demandes des mandarins étaient si exorbitantes que les marins ne purent s'y soumettre, et en conséquence on décida qu'on partirait sans escorte. Mais voilà que juste au moment où l'on venait de prendre ce parti héroïque un coup de vent se déclare, et comme les jonques évitent toujours de naviguer par un gros temps, même lorsque le vent est favo-

rable, il s'ensuivit qu'entre les négociations et le retour du beau temps nous perdîmes une quinzaine de jours.

Aussi longtemps que je me portai bien, je pris assez patiemment mon parti de ces contrariétés; mais les fatigues que je venais d'endurer, les courses que j'avais faites en plein soleil et les pieds dans l'eau avaient miné ma santé, et la fièvre, que l'activité avait peut-être éloignée, me saisit pendant ces loisirs forcés et me relégua, pendant de longues et pénibles journées, dans ma misérable cabine. J'avais de violents accès de délire, et, quand la raison revenait, je faisais de tristes réflexions. Je pensais que mes aventures allaient bientôt se terminer; il me semblait dur de mourir sur la terre étrangère, au milieu des barbares, sans un ami, sans un compatriote pour me fermer les yeux et me suivre à la dernière demeure!

Cependant, le temps s'étant rétabli, le capitaine de la jonque vint me trouver sur mon grabat pour m'annoncer que nous devions partir le lendemain. Il renouvela encore ses questions relativement à mon fusil, à mes pistolets, à ma provision de poudre et de balles. Croyant toujours qu'il exagérerait les dangers du voyage: « N'ayez pas peur, lui dis-je, tout est en ordre, et je vous promets de vous débarrasser de tous les pirates qui se présenteront. » Je vis cependant que, capitaine et mate-

lots, tout le monde était inquiet et eût peut-être été fort heureux d'un coup de vent qui nous eût retardés d'une autre quinzaine. Cependant, comme il n'y avait pas d'excuse pour ce nouveau délai, il fut résolu que toute la flotte mettrait à la voile le lendemain matin.

Le marin chinois ne prend jamais la mer sans faire d'abord ses offrandes aux dieux afin de se les rendre propices et d'obtenir d'eux que le voyage soit court et heureux. Aussi, ce jour-là, la chambre de notre jonque fut-elle mise en ordre, les tables furent-elles chargées de porc, de mouton, de fruits, de légumes. Des chandelles et de l'encens brûlaient sur ces tables, et la cérémonie, pour être juste, avait quelque chose de solennel et d'imposant. C'était le cuisinier qui officiait; c'était lui qui tous les jours entretenait une lampe devant le petit autel de la jonque, faisait brûler l'encens, et se prosternait pour tout le monde.

Le lendemain donc, aux premiers rayons du jour, toute la flotte partit ensemble, chacun ayant promis de veiller à la défense de tous. Le vent et la marée étant favorables, nous fîmes bonne route, et, la confiance revenant avec le beau temps, on ne tarda pas à se séparer par groupes de trois ou quatre jonques, chacun oubliant les promesses qu'il avait faites et ne se souciant que d'avancer

aussi vite que possible. Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, lorsque nous étions à cinquante ou soixante milles de l'embouchure du Min, le capitaine et le pilote se précipitèrent en grand émoi dans ma cabine pour m'annoncer qu'un certain nombre de Jan-dous étaient droit devant nous, prêts à nous saisir au passage. Je commençai par me moquer d'eux, leur disant qu'ils prenaient pour des pirates tout ce qu'ils voyaient; mais comme ils persistaient, je crus qu'il était prudent de prendre quelques précautions. Tout malade que j'étais, je sortis de mon lit, je passai l'inspection de mes armes, je rafraîchis les amorces de mon fusil et de mes pistolets. En même temps je glissai par-dessus la charge de plomb une balle dans chacun des canons de mon fusil, et prenant un pistolet dans chacune de mes poches, je montai sur le pont. A l'aide d'un petit télescope de poche, je pus reconnaître que le pont de la plus rapprochée des jonques suspectes était couvert d'hommes dont les manœuvres indiquaient très-clairement les intentions. Il n'y avait plus de doute, nous avions affaire à des pirates. Le pilote, vieillard intelligent, me disait qu'il croyait la résistance inutile et qu'il valait mieux se soumettre; mais j'étais alors en très-mauvaise disposition pour recevoir des conseils, et je le renvoyai vertement à son poste. Je savais bien que, si nous

étions pris par les pirates je n'avais pas la moindre chance d'échapper, que la première chose qu'ils feraient serait de me tuer et de jeter mon cadavre par-dessus le bord. Je dois avouer, en même temps, que j'avais très-peu d'espérance; je ne croyais pas pouvoir lutter, à moi tout seul, contre un si grand nombre d'ennemis, et j'aurais bien voulu être partout ailleurs que là où je me trouvais.

Autour de moi la scène était étrange. Le capitaine, le pilote et un ou deux passagers enlevaient le panneau de la chambre et allaient cacher leur argent et leurs objets précieux parmi le lest de la jonque. Les matelots s'occupaient aussi d'enfouir quelque part leurs sapèques; ce n'était partout que désordre et confusion. Lorsque tout le monde eut remisé son trésor, on songea à faire quelques préparatifs de défense : on tira de la cale quelques bailles remplies de pierres que l'on disposa sur le pont en guise d'armes à feu. C'est un moyen de défense assez usité chez les Chinois, et il peut rendre service quand l'ennemi n'est pas mieux armé; mais sur la côte du Fokien, où nous étions alors, tous les pirates ont des canons, et, par conséquent, toute une cargaison de pierres n'aurait pu servir de rien.

Pendant la bagarre j'avais perdu de vue un instant mon domestique; lorsqu'il se représenta

devant moi; il était si changé que je ne le reconnaissais pas. Il était couvert de haillons empruntés aux matelots qui s'étaient, eux aussi, vêtus de tout ce qu'ils avaient de plus misérable. Quand je demandai la raison de cette métamorphose, il me répondit que les pirates ne faisaient prisonniers que ceux qui avaient de l'argent ou qui étaient présumés pouvoir payer de bonnes rançons; qu'ils ne s'aviseraient sans doute pas de garder un homme en guenilles.

J'étais entouré par un certain nombre de matelots donnant chacun un conseil, ou fournissant un expédient, et inclinant en général à prendre chasse pour essayer de regagner l'embouchure du Min. En ce moment la jonque des pirates la plus rapprochée de nous n'était pas éloignée de plus de deux ou trois cents yards; elle mit la barre sous le vent pour nous envoyer sa bordée. Il y eut un instant de désordre et de consternation à notre bord, puis tout le monde s'étant précipité dans la cale, je me trouvai seul sur le pont avec les deux hommes qui étaient au gouvernail. Je m'attendais à chaque instant à les voir partir, et dans ce cas nous étions perdus sans ressource. « Mon fusil est plus près de vous que des Jan-dous, leur dis-je; si vous bougez, soyez sûrs que je tire sur vous. » Les pauvres diables semblaient être fort mal à leur aise; mais, comme ils craignaient peut-être plus le feu de mon fusil que l'artillerie des pirates, ils tinrent bon.

Les boulets des pirates étaient tombés assez loin de nous et m'avaient permis de juger la portée de leurs canons, circonstance dont je tirai parti. Il ne fallait pas songer à trouver aucune assistance dans notre lâche équipage; dans le nombre il n'en était pas un seul assez brave pour se servir des pierres qu'ils avaient montées sur le pont. D'un autre côté, la belle brise qui soufflait et le luxe de voilure dont nous avions couvert notre jonque nous étaient manifestement inutiles; l'ennemi, qui marchait mieux que nous, se rapprochait à chaque instant. A sa seconde bordée, qui vint tomber sous notre arrière, je ne fis encore aucun mouvement; mon parti était pris de ne lâcher mes coups de fusil que quand je serais sûr qu'ils porteraient en plein. A la troisième décharge, les boulets passèrent par-dessus nos têtes à travers les voiles, mais sans faire de mal à personne.

Les pirates se croyaient alors probablement sûrs de leur proie; ils arrivaient sur nous, criant, hurlant comme des démons, rechargeant leurs canons et déterminés à ne pas épargner la poudre. C'était le moment critique; le plan de bataille que j'avais arrêté allait être mis à l'épreuve, et, s'ils n'étaient pas les lâches que je croyais, rien ne pouvait nous empêcher de tomber dans leurs mains.

La jonque qui nous chassait de si près n'était plus qu'à trente yards de nous; ses canons étaient

chargés, sa première bordée devait balayer le pont. « Maintenant, dis-je aux hommes qui étaient à la barre, ayez l'œil sur moi, et, quand vous me verrez me coucher à plat ventre sur le pont, faites-en autant; sinon, vous êtes morts. » D'après ce qui s'était déjà passé, j'étais certain que le pirate, pour se servir de ses canons contre nous, était obligé de laisser porter pour nous présenter le travers, et je surveillais cette manœuvre qui allait amener l'instant décisif. J'avais l'œil sur l'homme qui tenait le gouvernail, et au moment où je vis qu'il mettait la barre dessous, je dis à mes deux hommes de se coucher par terre, et pour ma part j'en fis autant. Bien nous en prit; nous avions à peine achevé notre mouvement que plusieurs détonations se firent entendre à la fois; la mitraille sifflant au-dessus de nos têtes et faisant voler des éclats de bois tout autour de nous, personne cependant ne fut touché. « Maintenant, mandarin, maintenant ils sont assez près, » criaient mes deux compagnons, qui ne se souciaient pas d'avoir encore à essuyer une autre bordée. J'étais de leur avis; je montai rapidement sur l'arrière de notre jonque, et les pirates n'étant qu'à une vingtaine de pas de distance et hurlant plus fort que jamais, je leur envoyai mes deux coups de fusil chargés à balle et à plomb.

Le tonnerre serait tombé au milieu d'eux qu'ils n'auraient pas été plus surpris; plusieurs, sans

doute, furent blessés ou même tués. Quoi qu'il en soit, les quarante ou cinquante hommes d'équipage, qui un moment auparavant couvraient le pont, disparurent tous en un clin d'œil, cachés dans la cale ou derrière le bastingage. Ils furent si complètement abasourdis, que personne à leur bord ne songea à prendre le gouvernail, que leurs voiles furent bientôt masquées et que leur jonque sembla abandonnée au hasard, tandis que la nôtre, couverte de tout ce qu'elle pouvait porter de voiles, s'éloignait rapidement.

Mais alors un autre pirate avait pris la place du premier, et commençait à nous canonner comme l'autre l'avait fait. Ayant si bien réussi la première fois, je résolus de m'en tenir à ma tactique, c'est-à-dire de ne faire feu que quand l'ennemi serait à portée. La partie devenait très-sérieuse, d'autant que la jonque désemparée faisait mine de reprendre la chasse, et que trois autres arrivaient sur le terrain à force de voiles. Cependant notre second antagoniste était arrivé dans nos eaux et faisait rage avec ses canons. Quand il fut à une vingtaine de pas, je fis comme pour l'autre, et cette fois je vis tomber l'homme qui tenait le gouvernail. Le même résultat se produisit; tout l'équipage se précipita à fond de cale et la jonque sembla être abandonnée au gré des flots, tandis que nous nous éloignions.

Je surveillais encore à l'arrière les mouvements de l'ennemi, lorsque mes deux compagnons me signalèrent sur l'avant, et tout près de nous, une autre jonque que notre grande voile m'avait jusqu'à empêché de voir. Heureusement c'était une jonque de Ning-Po, chargée de bois comme nous. Les pirates l'avaient prise quelque temps avant d'avoir affaire à nous, et ils y avaient mis une garnison des leurs; mais comme elle n'avait pas de canons, nous n'avions rien à en craindre. Les pauvres captifs, que je pouvais très-bien voir (nous étions assez près pour cela), semblaient être plongés dans la plus profonde terreur. J'ai appris depuis qu'après la prise d'une jonque on en enlève le capitaine, le pilote et les passagers, que les pirates remplacent par un certain nombre des leurs chargés de mener la prise dans quelqu'un des repaires de leurs îles, où l'on garde les prisonniers jusqu'à ce qu'ils aient payé rançon.

Deux autres jonques des pirates qui avaient eu l'air de vouloir nous attaquer, voyant ce qui était arrivé, abandonnèrent la chasse, et j'eus bientôt le plaisir de les voir toutes s'éloigner.

Mes héroïques compagnons de voyage pouvaient enfin se montrer; ils criaient, hurlaient à leur tour, menaçaient les pirates, les défiaient de recommencer le combat; maintenant ils prenaient hardiment les pierres et les jetaient à l'ennemi; celui

qui ne les aurait pas vus quelques instants auparavant aurait été tenté de les prendre pour de véritables braves. Les pirates heureusement n'acceptèrent pas le défi.

Aux yeux du capitaine, du pilote, de l'équipage, des passagers, j'étais le plus grand et le meilleur des hommes. Ils se prosternaient devant moi comme devant un être supérieur, ils me juraient une reconnaissance éternelle, et Dieu sait combien de temps elle devait durer ! Le soleil se couchait alors dans toute sa splendeur derrière les montagnes du Fo-Kien ; les plus dévots de l'équipage et des passagers ne manquèrent pas à lui rendre des actions de grâces pour le remercier du péril auquel sa divinité les avait fait échapper. Enfin, peu après la chute du jour, nous arrivâmes à l'un des mouillages que l'on considère comme sûrs, parce que les mandarins y sont trop en force pour que les bandits de la côte osent venir les y chercher.

Nous passâmes sans accident la journée et la nuit du lendemain ; mais le jour d'après, étant couché dans mon lit avec un accès de fièvre, je reçus la visite du capitaine, qui vint m'annoncer qu'une autre flotte de pirates était en vue, et qu'évidemment elle nous attendait. Tout malade que j'étais, je dus me lever, et, quand je fus sur le pont, je reconnus avec ma longue-vue six jonques qui sortaient des îles voisines et se dirigeaient sur

nous. Cette fois, je ne fus pas si sceptique que l'autre. Après avoir fait connaissance avec les navires de ces bandits, il n'y avait plus à s'y tromper; leurs formes élancées, la disposition de leurs voiles, leur grément, le nombre d'hommes qui couvrait leur pont, tout me disait que c'étaient des pirates. Il fallait donc se préparer à un nouveau combat.

Il me vint alors à l'esprit que peut-être je pourrais réussir à tromper les pirates sur notre force; je voulais leur faire croire que nous étions un certain nombre d'étrangers à bord, et tous bien armés. Dans ce dessein, je vidai mes malles et fis endosser mes habits à ceux de nos gens qui avaient le moins l'air chinois. En même temps je leur dis de prendre des bâtons qui, de loin peut-être, feraient l'effet de fusils, surtout si le stratagème était appuyé par la décharge de mes deux coups. Tout semblait aller pour le mieux, et j'espérais que mes recrues me seraient de quelque utilité, lorsqu'au premier coup de canon je les vis, frappées d'une terreur panique, disparaître par les écoutilles en jetant leurs *armes*. Les hommes qui étaient à la barre auraient bien voulu suivre l'exemple général; mais, avec mes pistolets, je parvins à les tenir en respect. Nous fîmes donc ce que nous avions fait l'avant-veille, et avec autant de succès; nous fûmes même plus heureux en ce sens qu'il suffit d'une seule décharge de ma part pour tenir les pirates en respect. A la

nuit, ils nous avaient quittés, et, selon l'usage, nous allâmes la passer dans un port de refuge.

Le lendemain matin, il était déjà plus de neuf heures, et, quoique le vent et la marée nous fussent favorables, nous n'étions pas encore en route. En proie à un accès de fièvre des plus violents, mais conservant cependant assez de présence d'esprit pour juger ce qui se passait, j'envoyai chercher le capitaine pour le presser de partir. Il me répondit qu'il s'était tenu une conférence de capitaines où il avait été résolu de faire encore une tentative auprès des mandarins pour en obtenir une escorte de jonques de guerre. N'étant plus alors qu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de Chusan, je pouvais espérer de trouver un bateau qui voudrait bien m'y conduire; je dis en conséquence au capitaine : « Très-bien; alors je vous laisse, car je suis très-malade et je désire arriver à Chusan le plus tôt possible. Allez, dis-je à mon domestique, allez me chercher un bateau qui me mène à Chusan, et amenez-le aussitôt que vous pourrez. » Comme il allait se rendre à terre, plusieurs hommes de l'équipage l'entourèrent en le conjurant de n'en rien faire, et lui, servant ses compatriotes à mes dépens, revint bientôt me dire qu'il était impossible de trouver un bateau. Mais comme un des gens du pays qui étaient venus à bord m'avait assuré qu'il y avait un bon nombre

de bateaux disponibles, je me fâchai et le menaçai de le corriger rigoureusement s'il ne partait pas immédiatement pour exécuter mes ordres. Quand il vit que j'étais résolu, il sauta dans un canot et en moins de rien amena un bateau le long du bord de notre jonque. Alors ce fut à qui m'entourerait, capitaine, équipage et passagers, à qui me supplierait de ne pas les abandonner, me promettant que nous allions partir à l'instant. Je me fis prier, et j'avais en effet grande envie de partir avec mon bateau en droiture pour Chusan où m'appelaient mes affaires, où j'étais sûr de trouver des soins que l'état de ma santé réclamait impérieusement, tandis que la jonque sur laquelle j'étais embarqué allait à Ning-Po. « Oh! qu'à cela ne tienne, me dirent-ils; si vous consentez à rester avec nous, nous passerons par Chusan pour vous y déposer avant de nous rendre à Ning-Po. » Comme ce n'était pas un grand sacrifice de leur part de faire cette petite modification à leur route, je crus qu'ils étaient de bonne foi, et, sur leur promesse d'exécuter fidèlement le traité, je restai avec eux.

Nous partîmes donc, et dans la soirée nous reconnâmes la pointe de Kito, cap du continent dans le voisinage de Chusan. Nous n'avons fait aucune mauvaise rencontre, bien que chaque voile qui paraissait à l'horizon fût signalée comme un *Jan-dou*. Le lendemain matin, en montant sur

le pont, je m'assurai par le témoignage de mes yeux que nous étions bien, en effet, sous la pointe de Kito, à quelques milles seulement du port de Chusan. Ces parages m'étaient, en effet, bien connus; je les avais parcourus si souvent! Aujourd'hui je les revoyais avec un plaisir qui se concevra facilement, et, dans mon émotion, je remerciais le Tout-Puissant de m'avoir fait échapper aux pirates pour me rendre à mes amis.

Tandis que je me laissais aller à mes sentiments, on levait l'ancre, et le capitaine avec le vieux pilote, plus gais et plus hardis que je ne les avais jamais vus, venaient m'annoncer, avec un très-grand sang-froid, qu'ils avaient changé d'idée, qu'il me fallait aller avec eux jusqu'à Ning-Po, où je trouverais facilement un bateau pour me ramener à Chusan. On peut juger de ma colère en recevant cette communication. J'éclatai en reproches; je leur fis honte de leur ingratitude, de leur manque de foi envers un homme qui les avait sauvés deux fois des *jan-dous*, et duquel ils croyaient pouvoir se jouer maintenant qu'ils pensaient n'avoir plus besoin de ses services. « Mais, ajoutai-je, vous vous trompez; soyez dans le fond du cœur aussi ingrats que vous voudrez, je ne vous en forcerai pas moins à tenir votre promesse. Voyez-vous ce fusil et ces pistolets? eh bien, prenez garde à vous! Les Anglais ne permettent

jamais qu'on leur manque impunément de parole. Je connais aussi bien que vous la route qui mène à Chusan. Je vais me poster à côté du gouvernail, et, si l'on essaye de gouverner sur Ning-Po, gare à vous tous ! » Ils eurent peur, et avant midi ils m'avaient débarqué à Chusan.

La fièvre, l'excitation et les événements des derniers jours m'avaient réduit à un assez déplorable état; mais comme la plus grande et la plus précieuse partie de mes collections était dans la campagne, autour de Shang-Haï, je désirais très-vivement m'y rendre le plus vite qu'il me serait possible. Aussi, trouvant à Chusan un bâtiment anglais qui allait partir pour le Yang-Tze-Kiang, je me fis porter à bord, et deux jours après j'étais dans la maison de mon ami M. Mackenzie, recevant les soins du docteur Kirk, qui m'eut bientôt mis en état de surveiller et de réunir mes collections.

Toutes les plantes que j'avais rapportées des environs de Ning-Po, de Chusan, de Fou-Chao-Fou, étant réunies à Shang-Haï, je les fis mettre dans des caisses, et le 10 octobre je partais pour Hong-Kong et l'Angleterre. En descendant la rivière de Shang-Haï, je promenais mes regards autour de moi avec orgueil et satisfaction; car c'était la partie du pays où j'avais trouvé les plus belles plantes de mes collections. A mon arrivée à Hong-Kong, je les divisai

pour diminuer les risques, et j'expédiai en Angleterre huit caisses vitrées pleines de plantes vivantes : je me réservais de porter moi-même les doubles et le reste. En effet, sur *le John-Cooper*, où je pris passage pour Londres, j'emportai avec moi dix-huit caisses vitrées, remplies des plus belles plantes du nord de la Chine. Nous partîmes le 22 décembre, et après un long, mais heureux voyage, nous jetâmes l'ancre dans la Tamise, le 6 mai 1846. Mes plantes étaient arrivées en excellent état. Je me hâtai de les expédier au jardin de la Société d'horticulture, à Cheswick, où elles ont propagé, et d'où elles se sont répandues dans nos parcs et dans nos jardins.

CHAPITRE VIII.

Second voyage en Chine. — Changements à Shang-Haï. — Départ pour l'intérieur. — Kia-Hing-Fou. — Le lotus. — Hang-Chao-Fou. — Le jardin de la Chine. — Aventures dans la ville. — Une auberge chinoise. — Un bateau de passage. — Je suis découvert. — Yen-Chao-Fou. — Un Chinois trompe un Chinois ! — Fausse alarme. — Hwuy-Chao. — Nous quittons le bateau. — Sung-lo-Sham. — Ses prêtres et son thé. — Nous repartons. — Coup de vent dans la montagne. — Ni-Chao. — Skaou-Hing-Fou. — Pak-Ouan. — Retour à Ning-Po.

Par une belle journée du mois de septembre 1848, je revoyais la rivière de Shang-Haï, emporté par un bateau chinois vers les murs de cette ancienne ville. Le premier objet qui attira mon attention en approchant du port, ce fut une forêt de mâts, non pas de mâts de jonques comme autrefois, mais de mâts de bons et beaux navires étrangers, américains ou anglais pour la plupart. Cependant je fus encore bien plus ravi en débarquant : une ville nouvelle, d'une étendue considérable, occupait maintenant la place des cabanes chinoises, des champs de coton, des tombeaux que j'avais connus. C'était un merveilleux changement accompli en moins de trois ans, et que les

Chinois n'admiraient pas moins que moi. Il en venait de plus de cent milles à la ronde pour visiter la nouvelle ville, et c'était chose amusante de voir leur étonnement. Les navires carrés qui remplissaient le port, les maisons des étrangers, leurs chevaux, leurs chiens, causaient aux Chinois plus de surprise que les étrangers eux-mêmes. M. Beale, qui a fait construire l'une des plus belles maisons de Shang-Haï, recevait souvent des demandes de Chinois curieux de voir l'intérieur d'une habitation anglaise. Il accueillait toujours ces demandes avec la plus parfaite courtoisie, et les visiteurs s'en allaient toujours enchantés de ce qu'ils avaient vu. Il faut espérer que le spectacle de notre confort et des raffinements de la vie européenne aura pour résultat de relever la race des barbares de quelques degrés dans l'estime des Chinois civilisés.

Le but de ce voyage était de me procurer des graines et des plants de thé pour les plantations de la compagnie des Indes dans l'Assam et dans l'Himalaya ; il était très-important d'en avoir qui vinsent des crus les plus estimés de la Chine, et c'était pour faire cette acquisition que j'avais entrepris une nouvelle campagne. Tout d'abord je voulais pénétrer dans le pays où se récoltent les meilleurs thés verts, dans le canton de Hwuy-Chao ; mais Hwuy-Chao lui-même est situé dans l'intérieur à plus de deux cents milles de Shang-Haï et

de Ning-Po, à une distance où aucun autre Européen, à l'exception des missionnaires jésuites, n'avait encore pénétré : c'était une véritable expédition.

Bien résolu à tenter l'aventure, je commençai par prendre à mon service deux hommes du district de Hwuy-Chao que je trouvai à Shang-Hai ; puis, quand ils se furent un peu faits à mes façons, je leur demandai un jour s'il était possible de pénétrer aussi loin dans le pays. Ils répliquèrent que c'était facile et qu'ils étaient tout prêts à m'accompagner, n'y mettant d'autre condition pour moi que celle de quitter mes habits européens pour prendre le costume du pays. Je savais que pour réussir c'était chose indispensable ; aussi ne fis-je pas la moindre objection.

Je fis donc acheter une garde-robe chinoise et mettre en état la queue que j'avais portée dans ma première campagne. Rien ne nous manquait plus que le bateau qui devait nous conduire pendant la première partie de notre voyage. C'était alors chose assez difficile que d'en trouver, grâce à la sévérité avec laquelle plusieurs Chinois avaient été punis par les mandarins pour avoir conduit des étrangers à quelque distance dans l'intérieur, dans le pays où l'on fait la soie. Ces messieurs avaient fait leur course en costume européen ; les autorités du pays n'avaient pas pu fermer les yeux sur leur passage, et il en était résulté des plaintes adressées

aux mandarins de Shang-Haï, qui y avaient fait droit en condamnant les bateliers à recevoir je ne sais combien de coups de bambou. A la suite de cette affaire, il était devenu très-difficile à un Européen de louer un bateau pour son compte. Je dis donc à mon domestique de prendre un bateau en son nom, en disant seulement qu'il serait accompagné dans son voyage par deux personnes : l'affaire réussit, et en moins d'un instant je le vis revenir armé d'un *chop* ou engagement passé avec un patron de barque, qui s'engageait à nous conduire jusqu'à la ville de Hang-Chao-Fou.

Jusque-là tout allait bien ; mais alors mes deux hommes commencèrent à devenir jaloux l'un de l'autre, chacun voulant diriger l'expédition dans le but de m'extorquer autant de dollars qu'il lui serait possible. L'un était à mon service en qualité de valet de chambre et de linguiste, l'autre était entré en fonction comme simple *couli*, homme de peine, et c'était en réalité tout ce qu'il pouvait être. J'avais donc confié l'administration de nos affaires au premier, ce qui avait fort déplu au second, qui était le plus âgé. Dans des circonstances ordinaires je me serais débarrassé de l'un des deux ; mais, comme je n'avais de confiance dans aucun, je pensai que leur rivalité me servirait peut-être à les maintenir l'un par l'autre. Le voyage que j'entreprenais était long, la route m'était inconnue, et

je me serais trouvé dans la situation la plus critique, s'ils s'étaient entendus pour me voler et m'abandonner à l'aventure, en pays ennemi, loin de tout secours. En y réfléchissant, je considérais leur pique mutuelle comme une sauvegarde plutôt qu'autrement.

Désireux de conserver autant que possible le secret de l'expédition, je me proposais de partir le soir du quartier anglais, bien caché dans une chaise à porteurs, pour aller m'embarquer près de la porte de l'Est, où notre bateau était mouillé. Grande fut ma surprise lorsque je l'aperçus près de l'une des cales anglaises, tout prêt à me recevoir. « N'est-ce pas le bateau que vous avez loué ? demandai-je à Wang, mon valet de chambre.

— Oui, mais ce butor de couli est allé tout raconter au batelier ; il lui a dit que son bateau servirait à un Anglais.

— Les bateliers consentent-ils toujours à partir ?

— Oui, si vous voulez ajouter quelque chose, une bagatelle, au prix convenu. »

J'y consentis, et, lorsque nous partîmes, les bateliers sachant qui j'étais, je conservai mes habits européens pendant la première journée du voyage.

Le matin du second jour, quand je me réveillai, nous étions déjà à quelque distance de Shang-Hai ; les bateliers demandèrent qu'aux termes de nos conventions je prisse le costume chinois. M'habiller

était chose facile, mais il fallait aussi me raser la tête, et nous n'avions pas de barbier à bord. De plus Wang, qui était le plus adroit de mes deux hommes, avait un accès de fièvre, de sorte que j'en fus réduit au service du couli. C'était un gail- lard lourd, épais, gauche, qui n'avait d'autre mé- rite que d'être du pays où je voulais aller. Dieu sait le supplice qu'il me fit souffrir. Je suis convaincu que je devais être sa première victime, et je suis trop charitable pour ne pas désirer sincèrement que j'aie été la dernière. Le bourreau ne me rasait pas, il me hachait la peau du crâne au point que les larmes me coulaient des yeux, et qu'à plusieurs reprises je ne fus pas maître de retenir un cri de douleur, auquel il répondait par l'exclamation favorite des Chinois : « Aïe-Yah ! » C'était tout ce que j'en pouvais tirer. Pour rendre la chose plus irri- tante, les bateliers s'étaient groupés à la porte de la chambre, riant et s'amusant beaucoup de mes tortures. Peu s'en fallut qu'il ne résultât de tout cela une scène fort peu gaie; mais j'écoutai les conseils de la prudence, et d'ailleurs je crois que le pauvre couli faisait de son mieux. Enfin, cepen- dant, l'opération s'acheva, je pris mes habits chinois, et la métamorphose sembla complète à mes domes- tiques et aux bateliers.

Notre première étape étant Hang-Chao-Fou, nous suivions depuis Shang-Haï la route du sud-

ouest. Aidés par un vent favorable, notre première journée nous avait conduits jusqu'au lac de Maou, à cent vingt ou cent trente lis de Shang-Hai (le li est à peu près égal à 250 mètres). Amarrant notre bateau à un pieu planté sur les bords du lac, nous y avons passé la nuit, et, partis le lendemain au point du jour, nous avons avant midi passé les deux villes de Kia-Hing-Yuen et de Kia-Hing-Fou. La dernière est peut-être aussi peuplée que Shang-Hai, et pendant la guerre les habitants ont fait réparer ses murailles à grands frais. Une multitude de vieilles jonques, employées jadis pour le compte du gouvernement au transport des grains sur le grand canal, sont mouillées immobiles aujourd'hui sous les remparts de la ville, et servent de demeures aux plus pauvres des habitants. On trouve de ces jonques sous les murs de toutes les villes qui sont situées sur le grand canal. Quand elles sont hors de service, on les vend aux enchères et elles deviennent des maisons pour les pauvres.

Laissant Kia-Hing-Fou derrière nous et faisant route à l'ouest, nous arrivâmes à une grande nappe d'eau qui fait sans doute probablement partie du grand lac de Tai-Ho; elle est d'ailleurs peu profonde et couverte, sur presque toute sa superficie, des végétations du *trapa bicornis*, plante aquatique que les Chinois appellent *ling*. Elle pro-

duit un fruit d'une forme singulière, qui représente assez exactement la tête et les cornes d'un bœuf, et qui est très-estimé dans tout l'empire. J'en ai vu trois espèces ou variétés distinctes, dont chacune a des fruits d'un beau rouge.

A notre passage, des femmes et des enfants, assis les jambes croisées dans des baquets exactement semblables à ceux dans lesquels nous faisons la lessive, faisaient la récolte du ling. Le lac était couvert de ces embarcations d'un nouveau genre, et je n'imagine rien de plus commode pour un pareil travail que ces baquets qui portaient le moissonneur et la moisson, et circulaient aisément au milieu de masses de ling sans faire aucun tort aux plantes. Il faut convenir cependant que l'aspect de cette masse de gens godillant dans leurs baquets prêtait à rire.

Après avoir traversé le lac, on ne voit plus, sur les deux rives du canal, et, à vrai dire, dans tout le pays environnant, que des mûriers. La soie est évidemment le principal produit de cette partie de la Chine. Pendant deux jours, et dans ce temps nous avons dû faire plus de cent milles, je n'ai rencontré que des mûriers. Lorsqu'on songe que je traversais le pays en ligne droite, on doit se faire une idée de l'importance de ce district séricicole, qui s'étend sur un cercle d'au moins cent milles de diamètre.

Seh-Mun-Yuen, situé à cent quarante lis envi-

ron au nord-est de Hang-Chao-Fou, est la première ville un peu considérable que nous rencontrâmes ensuite. Elle est peut-être très-ancienne, elle a peut-être été très-florissante jadis, mais aujourd'hui elle n'a plus de commerce et elle tombe presque en ruine. Ses remparts, qui s'écroulent en maint endroit, sont couverts de broussailles, produits du hasard, qui lui donnent l'aspect le plus pittoresque. Les bateliers me dirent que toute cette partie du pays était infestée de voleurs, et qu'en conséquence ils feraient bonne garde pendant la nuit. Il était trois heures de l'après-midi lorsque nous arrivâmes sous les murs de la ville. La matinée avait été froide et pluvieuse, et les bateliers, qui étaient trempés jusqu'aux os, refusaient absolument d'aller plus loin. Il fallut donc se résigner à passer là la nuit, et jamais je n'ai passé de nuit plus désagréable. Dès qu'il fit noir, mes domestiques et les bateliers se mirent, pour tuer le temps, à raconter des histoires de pirates et de voleurs avec lesquelles ils se troublèrent l'imagination au point d'en perdre la tête. Le temps, d'ailleurs, semblait se prêter à cette faiblesse ; le vent, qui sifflait à travers les ruines des remparts, poussait des gémissements lugubres, et la pluie, le plus grand ennemi du voyageur et du marin, en pénétrant par cent endroits dans notre misérable bateau, glaçait chacun dans son lit.

Tout cela était absurde cependant ; car le matin, lorsque je me réveillai, je pus constater que tout le monde s'était endormi aux postes où l'on devait faire si bonne garde, et que cependant rien ne nous avait été volé. En reprenant notre route, des idées plus riantes achevèrent de dissiper les terreurs de la veille. Nous arrivions dans le plus beau pays que j'eusse encore vu en Chine, dans le jardin de l'empire, car c'est ainsi qu'on devrait appeler les environs de Hang-Chao-Fou, l'une des plus grandes et des plus florissantes villes de la plus riche province de la Chine.

Dans la soirée du 22 octobre 1848, notre bateau arriva sous les murs de la ville, et nous y passâmes la nuit au milieu d'une flotte innombrable de navires de tous les genres et de toutes les dimensions. Comme je n'avais rien à y faire, et comme on m'avait beaucoup parlé de la vigilance que déploient les mandarins pour empêcher les étrangers de pénétrer dans cette ville, où les autorités impériales ont établi des bureaux de douane chargés de lever des droits sur toutes les marchandises destinées à l'exportation, ce qui est une violation flagrante du traité de Nankin, je ne me souciais pas de traverser Hang-Chao-Fou. Avant de quitter Shang-Haï, mes conducteurs m'avaient assuré qu'il était très-facile de tourner la ville sans y entrer, et même ils avaient protesté contre toute idée de tenter l'aven-

ture. Ils m'avaient annoncé qu'au lieu de courir une chance aussi dangereuse nous irions rejoindre le lac Si-Hou, et que là nous laisserions notre bateau, puis que, prenant des chaises à porteurs, nous pourrions, en parcourant une distance de trente lis environ, aller tomber sur la Tsien-Tang-Kiang ou rivière Verte, qui nous mènerait au but du voyage. Aussi, quand nous arrivâmes dans les faubourgs de Hang-Chaïo, je supposai naturellement que nous étions à Si-Hou; j'avais été trompé par les guides, et mes domestiques étaient d'accord avec eux.

Je n'en dormis pas moins bien cependant, et le matin, en me réveillant, j'envoyai aussitôt Wang à terre pour nous retenir des chaises et pour louer les coulis dont nous avons besoin pour porter nos bagages. Je le vis revenir au bout de très-peu de temps : il annonçait que tout était prêt, qu'il fallait seulement nous rendre à une auberge du voisinage où nous trouverions tout préparé pour notre départ. L'auberge en question était à un quart de mille, que je dus faire à pied en traversant des rues très-fréquentées. Comme personne ne semblait prendre garde à moi, je me rassurai peu à peu, et je finis par en conclure que je faisais un Chinois tout comme un autre.

Les bateliers qui nous avaient amenés de Shang-Haï nous escortaient avec les bagages, et, à peine

arrivé, j'appris, à mon grand étonnement, que déjà ils avaient informé leur ami l'aubergiste de ma qualité. Ils avaient reçu leur argent, ils n'espéraient plus rien de moi, ils n'avaient plus d'intérêt à garder mon secret. Je craignais naturellement que, soit par crainte des mandarins, soit pour m'extorquer quelque argent, on ne me fit des difficultés; mais le bonhomme, qui gagnait sa vie à louer des chaises et à vendre du thé, prit les choses très-tranquillement; il paraît qu'il n'était pas homme à refuser une bonne pratique, lors même que c'était un étranger. Il me procura donc une chaise sans plus tarder; les porteurs, payés par le maître de la maison, devaient me conduire pendant un relais, à peu près à moitié chemin, et, de plus, ils reçurent une certaine somme destinée à louer une autre chaise pour le reste du chemin, jusqu'à une ville appelée Kan-Du, située sur les bords d'une grande rivière qui se jette à cet endroit même dans la baie de Hang-Chao.

Tout paraissant aller pour le mieux, j'entrai dans ma chaise et, donnant l'ordre à mes deux domestiques de me suivre, je fus bientôt emporté d'un pas rapide à travers un dédale de rues étroites. Après avoir fait peut-être un mille, lorsque je m'attendais à chaque instant à déboucher dans la campagne, je m'aperçus qu'au contraire je m'enfonçais de plus en plus dans une ville extraordinairement

peuplée. Je commençai alors à soupçonner que mes domestiques m'avaient trompé, et qu'après tout je traverserais la ville de Hang-Chao ; il était trop tard pour réclamer ; ce qu'il y avait de plus sage à faire, c'était de laisser aller les choses.

Les portes de la ville où nous arrivâmes bientôt étaient en bon état et gardées, comme à l'ordinaire des places importantes, par des soldats. La grande rue que je traversai est étroite, comparativement aux rues des villes de l'Europe ; mais elle est bien pavée, et elle me rappela la grande rue de Ning-Po. Hang-Chao est cependant, et pour le commerce et pour la politique, un point beaucoup plus important. C'est la capitale de la province de Ché-Kiang, la résidence des principaux mandarins aussi bien que des commerçants les plus considérables. C'est aussi une ville fashionable ; elle est pour le Ché-Kiang ce que Sou-Chao est pour le Kiang-Nan. Du Halde cite un vieux proverbe qui dit : « Le paradis est au-dessus, mais Sou-Chao et Hang-Chao sont au-dessous. »

Les murs de ce paradis terrestre ont, dit-on, quarante lis de circonférence, quoiqu'ils renferment un certain nombre de jardins et d'espaces découverts ; celui des maisons est à coup sûr très-grand, et le chiffre de la population très-considérable. Les faubourgs sont aussi très-étendus et très-peuplés ; sir George Staunton estime que la

ville avec ses faubourgs est aussi grande que Pékin.

Je remarquai en plusieurs endroits de la ville des arcs de triomphe élevés en l'honneur de grands hommes, des temples bouddhistes décorés avec magnificence; mais, quoique ces monuments ne manquent pas d'intérêt, que plusieurs même soient curieux, il faut ajouter cependant que comme œuvre d'art ils ne peuvent pas soutenir la comparaison avec ce qu'on voit en Europe.

Les devantures des boutiques dans les grandes rues s'enlèvent complètement pendant le jour, de sorte que le passant peut très-bien voir les marchandises qui sont exposées en vente. Je remarquai beaucoup de boutiques remplies de joaillerie d'or et d'argent et de pierres de jade sculptées. Les magasins de curiosités étaient nombreux, et, à en juger par le nombre des individus qui portent des habits de soie, on doit croire que le commerce des tissus de cette espèce doit être très-florissant. Les gens de Hang-Chao aiment d'ailleurs les beaux habits, et ont une grande réputation de recherche en tout genre; mes domestiques chinois m'en parlaient un jour en faisant ressortir la différence des mœurs entre les gens de Hang-Chao et ceux de leur propre pays. Ils prétendaient qu'il y avait beaucoup de gens riches dans leur pays, mais qu'ils s'habillaient tous modestement, tandis qu'à

Hang-Chao tout le monde portait des broderies, du satin, du crêpe ou de la soie. « En vérité, disait l'un d'eux, on ne peut jamais juger par l'extérieur si un homme de Hang-Chao est riche, car il est possible qu'il porte toute sa fortune sur son dos. »

Lorsque nous fûmes arrivés à peu près au milieu de la ville, les porteurs déposèrent la chaise en me disant qu'ils ne devaient pas aller plus loin. Je sortis et cherchai mes domestiques, de qui j'attendais une explication; mais ils n'étaient pas là, ils avaient pris un autre chemin, ou bien, et c'était le plus probable, ils se tenaient en observation à une distance très-respectueuse, tout prêts à décamper s'il arrivait le moindre embarras sérieux. Je me trouvais donc fort empêché et faisant d'assez tristes réflexions, lorsqu'à mon grand plaisir on m'amena une autre chaise où je fus invité à monter. Je compris alors comment l'affaire avait été organisée. L'aubergiste avait remis aux premiers porteurs l'argent nécessaire pour payer le second relais. Une partie de la somme, cependant, avait été déjà dépensée en thé et en tabac, si bien que les nouveaux porteurs ne voulaient plus m'emmener pour ce que les autres leur avaient laissé. Il s'ensuivit une querelle des plus bruyantes entre les deux escouades; mais, comme c'est chose assez commune en Chine, personne, heureusement pour

moi, n'y semblait faire attention. Néanmoins, ma position au milieu des voleurs et des volés était passablement critique, et à coup sûr très-peu enviable. Si l'on se fût douté qu'un étranger se trouvait au cœur de la ville provinciale de Hang-Chao-Fou, une multitude immense de populace se fût aussitôt rassemblée, et il aurait pu en résulter pour moi toute sorte de conséquences sérieuses.

Prenez les choses avec calme, et ne perdez jamais votre sang-froid : telle doit être la devise de tout voyageur, mais surtout du voyageur en Chine. C'est toujours ce qu'il y a de mieux à faire ; si vous laissez les choses aller toutes seules, il y a dix à parier contre un que vous sortirez sans encombre d'une position tout aussi désagréable que celle où je me trouvais alors, tandis que, si vous voulez intervenir, il est à peu près certain que vous gâterez tout. Je connaissais très-bien déjà ce principe, et j'y conformais ordinairement ma conduite ; mais dans la circonstance actuelle il ne me fut pas permis de le suivre.

J'étais donc assis dans la seconde chaise, attendant patiemment que les premiers porteurs eussent donné de bonnes raisons à leurs camarades pour leur expliquer comment ils avaient dépensé leur argent en thé et en tabac. Cependant, comme ils n'y pouvaient pas réussir, les volés me firent savoir que j'eusse à sortir de leur chaise. C'était ce qui

pouvait m'arriver de pis; je ne savais pas assez de chinois pour essayer d'en louer une autre moi-même sans attirer les soupçons, et d'ailleurs où l'eussé-je prise, ne connaissant pas le chemin? Force fut donc d'intervenir dans le différend et d'y mettre fin en promettant de payer la somme en litige lorsque je serais arrivé à la fin du second relais. Mes coquins avaient évidemment compté là-dessus, mais du moins ce compromis terminait la dispute.

Nous repartîmes donc, et, sans plus d'encombre, j'arrivai à Kan-Du. Pendant toute cette course de vingt-huit à trente lis, trois ou quatre lieues, je n'avais pas aperçu mes domestiques, et je m'attendais à quelque mésaventure en arrivant à ma destination. Mes porteurs parlaient un dialecte que je comprenais à peine, et à mesure que nous avançons j'étais plus inquiet de ce qui allait arriver. La seule chose qui ressortait pour moi de la conversation de mes porteurs, c'était qu'ils me conduisaient à un *hong-li*; mais qu'était-ce qu'un hong-li? je n'en savais absolument rien.

Enfin le hong-li parut, et à mon grand plaisir je vis que c'était tout simplement une belle et bonne auberge chinoise, hantée par des voyageurs venus de tous les coins de l'empire. Sortant de ma chaise, j'allai prendre place à l'extrémité de la salle commune, où, dans un monceau de bagages, je re-

connus les miens qui étaient déjà arrivés, apportés par les coulis. C'était de bon augure et, en effet, quelques instants après je vis paraître mes domestiques.

Nous nous adressâmes alors à l'aubergiste pour lui demander de nous faire avoir un bateau qui nous conduisît dans le département de Hwuy-Chao. Outre son métier d'aubergiste, il faisait aussi celui de procureur de *chops*, autrement dit, il se chargeait d'engager par traité écrit, des bateliers pour le compte des voyageurs. C'est l'usage en Chine. Lorsqu'un domestique s'engage ou lorsqu'un batelier affrète son bateau, ils doivent toujours se recommander de quelque personne bien établie qui devient la caution du domestique ou du batelier, et garantit leurs services par écrit. Cet écrit, qui s'appelle un *chop*, est remis au maître ou à l'affréteur du bateau, qui le garde jusqu'à ce que les conditions du contrat soient remplies à sa satisfaction. Ce système est universellement suivi par les Chinois, qui semblent n'avoir aucune confiance dans les classes inférieures.

Je dépêchai immédiatement Wang pour avoir un bateau, et je lui donnai l'ordre d'amener le batelier à l'auberge pour avoir un contrat signé. Mon couli profita de la circonstance pour courir après Wang, et je restai seul encore une fois.

L'auberge où je me trouvais se composait d'un

grand et vieux bâtiment, agréablement situé sur le bord de la rivière Verte. L'étage inférieur était, à vrai dire, un grand magasin rempli de marchandises de toute espèce et des bagages des voyageurs. A l'extrémité de cette vaste salle, on voyait une grande table où l'hôte dînait d'ordinaire avec ses commensaux ; autour de cette table, cinq ou six Chinois de bonne mine, fumant leurs longues pipes de bambou, parlaient du commerce et de la situation des affaires. Ils m'offrirent, avec beaucoup de politesse, une place à côté d'eux ; je m'assis donc et, pour faire comme les autres, je me mis à fumer. Leurs domestiques, dispersés dans les coins du magasin, s'occupaient des bagages ou dormaient profondément ; personne ne semblait faire attention à moi, et je me trouvai bientôt parfaitement à l'aise.

Il se présenta cependant un petit incident qui ne laissa pas que de me contrarier beaucoup alors, mais que depuis je n'ai jamais pu me rappeler sans rire de bon cœur. L'heure du dîner était arrivée, et, pour laisser mettre le couvert, mes Chinois s'étaient levés et se promenaient dans la salle en attendant. Il était plus de midi, et, comme je n'avais rien mangé depuis le matin, je me sentais un appétit formidable. On croira sans doute qu'avec de pareilles dispositions je dus être fort satisfait de voir annoncer le dîner. Il n'en était rien

cependant, et voici pourquoi : il y avait trois ans que je n'avais mangé avec des bâtonnets, et je me défiais beaucoup de mon talent à m'en servir. Ce détail si important, je n'y avais pas encore songé; autrement j'aurais pratiqué sur mon bateau de Shang-Haï à Hang-Chao, et, arrivé à Kan-Du, j'aurais pu être assez habile pour oser me risquer. Dés-habitué comme je l'étais de ces ingénieux instruments, je ne pouvais manquer d'éveiller l'attention des Chinois, car rien ne pouvait leur sembler plus étrange qu'un individu qui ne savait pas se servir de leurs baguettes. Par raison je fus donc contraint, et à mon grand regret, je l'avoue, après n'avoir pas déjeuné, de renoncer encore à tout projet de dîner pour ce jour-là.

Cependant la table était servie, les convives appelés par leurs noms étaient priés de s'asseoir. « Sing-Wa, Sing-Wa (c'était le nom chinois que j'avais pris), venez et asseyez-vous pour dîner. » J'avais bien envie de risquer l'aventure, mais la prudence l'emporta et je répondis : « Non, je vous remercie, je dînerai tout à l'heure, quand mes domestiques seront revenus. » Ils revinrent en effet bientôt, amenant un batelier pour passer un contrat en forme par-devant l'aubergiste, qui devait le garantir. Dès que cette importante opération fut terminée, nous quittâmes l'auberge pour nous rendre au bateau, où d'autres voyageurs avaient

déjà pris place et où nous devions passer la nuit, ayant arrêté de partir le lendemain matin au point du jour. Pour moi, cette journée avait été pleine d'émotions, et je ne fus pas fâché, lorsque la nuit fut venue, de voir chacun se retirer dans son coin pour dormir, et laisser le bateau dans le silence et dans l'obscurité.

Le Tsien-Tang-Kiang, ou rivière Verte, sur lequel nous allions naviguer, prend sa source très-loin dans les montagnes de l'ouest. Un de ses bras vient des montagnes qui produisent le thé vert, un autre du voisinage de la ville de Chang-Shan, sur les limites du Kiang-Si, et le troisième du versant septentrional des montagnes Bohéa, qui produisent le thé noir. Ces bras se réunissent à l'est de Hang-Chao, et se jettent dans la mer, sous les murs de cette ville. Tous les thés verts ou noirs qui s'expédient par Shang-Haï suivent le cours de cette rivière, et sont transbordés à Hang-Chao dans les bateaux qui naviguent sur le grand canal. L'importance de Hang-Chao est donc très-grande au point de vue commercial. Toutes les marchandises qui viennent du sud et de l'ouest y passent pour se rendre à Shang-Haï ou dans les provinces peuplées de Sou-Chao et de Sung-Kiang. De même toutes les importations étrangères et les produits du littoral, tels que le coton et la soie, passent nécessairement par Hang-Chao pour se rendre au sud

et à l'ouest. C'est donc comme la barrière d'une grande route que rien ne peut franchir à la remonte ou à la descente sans la permission de l'autorité.

La puissance d'action que cette place donne aux mandarins sur nos importations et nos exportations par Shang-Haï est très-grande ; de là aussi des plaintes fréquentes, motivées par les exactions des mandarins, par les délais qu'ils font subir aux marchandises. Le jour ne saurait être éloigné où il nous sera permis de voyager et de trafiquer en Chine aussi librement que dans les autres pays de la terre ; mais en attendant il serait sage à notre gouvernement de chercher à nous ouvrir la ville de Hang-Chao, ou tout au moins d'y avoir un agent consulaire pour veiller aux intérêts de notre commerce.

Dès que le jour parut, le lendemain, nous nous mîmes en route ; notre bateau était solidement construit, à fond plat, à formes très-fines de l'arrière et de l'avant. Les bateaux ordinaires, comme ceux que l'on voit à Shang-Haï, ne pourraient pas naviguer dans les eaux du Tsien-Tang-Kiang ; ils se briseraient bientôt sur les rochers qui abondent dans le lit de cette rivière rapide, mais peu profonde. Nous avons charge pleine de marchandises et une vingtaine de passagers, la cargaison à fond de cale et les passagers au-dessus. Deux rangées

de cabines s'élevaient le long des murailles du bateau, et au milieu régnait un passage ouvert de bout en bout pour le service de l'équipage et pour les promenades des voyageurs. Ceux de première classe occupaient les cabines, leurs domestiques couchaient dans le passage.

J'avais le dernier lit, d'un côté, à l'arrière du bateau; un nain occupait le lit d'en face, et entre nous deux dormaient mes domestiques. La cuisine était à l'extérieur, près du gouvernail.

Chaque voyageur, en arrêtant sa place dans ces bateaux, fait marché pour trois repas par jour. Nous avions du riz le matin, du riz à midi et du riz le soir. Quant au reste, thé, poisson, viande, fruits ou légumes, c'était aux passagers à s'en pourvoir et à l'apprêter eux-mêmes. Cet arrangement est bon en ce sens qu'il permet aux pauvres de voyager à très-bon compte. La plupart de mes compagnons de voyage n'avaient rien à manger que ce qui leur était fourni par le bateau, sauf peut-être un peu de thé; car tous en avaient dans leurs bagages, et dans ce pays il est à très-bon marché.

Le matin, dès que j'étais habillé, on m'apportait une tasse de thé, de thé dans le sens strict du mot, sans sucre et sans lait. Vers huit heures, le cuisinier nous faisait servir six grands pots de terre remplis de riz, que l'on déposait dans le passage

entre les lits. Les passagers s'organisaient d'eux-mêmes en plats, quatre par plat, et le déjeuner commençait. Dans ce système, le nain qui occupait le lit en face du mien, mes deux Chinois et moi nous formions le plat de l'arrière. Chacun était fourni d'une tasse au moins et d'une paire de bâtonnets ; une cuiller de bois, servie avec le grand pot de terre, offrait à chacun les moyens de remplir sa tasse.

N'ayant absolument rien mangé la veille que quelques patates douces, j'étais dans les meilleures conditions pour faire honneur à la cuisine du bord, si peu appétissante qu'elle fût, et j'étais trop tâlonné par le besoin pour m'inquiéter de la présence de mes compagnons de voyage et des remarques qu'ils pourraient faire sur ma maladresse à me servir des bâtonnets. Il se trouva cependant que je ne m'en tirai pas trop mal ; mais il faut ajouter qu'il est plus facile de manger du riz qu'autre chose avec ces ingénieux instruments, attendu que l'usage autorise à porter la tasse à sa bouche en poussant le riz avec les baguettes.

Mes compagnons de voyage, qui étaient des marchands avec leurs domestiques, étaient des gens calmes et très-inoffensifs ; ils ne faisaient guère autre chose que manger, fumer et dormir. L'un d'eux était un fumeur d'opium qui devait mourir dans l'impénitence finale ; il était l'esclave abruti

d'une déplorable habitude. J'ai vu beaucoup de fumeurs d'opium dans mes voyages, mais c'est celui-là qui m'a paru le plus à plaindre de tous. C'était évidemment un homme assez élevé dans l'échelle sociale et il avait beaucoup d'argent. Son lit était entouré de rideaux de soie, ses oreillers étaient magnifiquement brodés, sa couverture était du satin le plus riche et le plus moelleux ; tout en lui annonçait la richesse et la sensualité. Les effets que l'usage immodéré de l'opium avait produits sur ce malheureux homme étaient vraiment à faire pitié. Sa figure était amaigrie, ses joues étaient pâles, ses yeux hagards, sa peau avait ce poli vitreux qui dénonce le fumeur d'opium. Ses jours étaient comptés, et cependant, chose étrange, il essayait de persuader aux autres et de se persuader à lui-même qu'il fumait pour raison de santé, que l'usage de l'opium lui était absolument indispensable.

Je commençais à me sentir fort à l'aise au milieu de tout ce monde, lorsque je remarquai que mon couli était engagé dans une conversation intime avec l'un des hommes de l'équipage. Le butor n'avait pas pu retenir sa langue, et il avait confié à son interlocuteur, sous le sceau du plus profond secret, cela va sans dire, que j'étais un de ces *hong-mous* si nombreux à Shang-Haï. Il va sans dire encore que le secret s'était bien vite

ébruité et que je devins bientôt l'objet de l'attention universelle. Je m'en aperçus et appelai Wang pour lui demander ce qui se passait. « Oh ! dit-il dans la langue qui passe pour de l'anglais en Chine, *that coulie-man he too much of a fool-o, he have talkie all that men you no belong this country, you more better sendie he go away, suppose you no wantchie too much bobby;* » ce qui signifiait : « Ce couli est un sot, il a dit à tout le monde que vous n'êtes pas du pays ; vous feriez mieux de le renvoyer, si vous ne voulez pas qu'il arrive quelque malheur. »

La chose était faite, j'aurais puni le couli que cela n'eût servi de rien ; j'en pris flegmatiquement mon parti. D'ailleurs il ne nous arriva rien d'intéressant jusqu'à Yen-Chao-Fou, grande ville située à environ trois cent quatre-vingts lis (vingt-cinq ou trente lieues) de Hang-Chao, par 29° 37' 12" de latitude nord, et 119° 32' 47" de longitude est. Elle est fortifiée comme toutes les villes chinoises, ses remparts ont au moins quatre milles de circonférence. A en juger par son étendue, elle peut avoir deux cent mille habitants ; mais ils ne semblent pas être aussi riches, ou du moins ils ne sont pas aussi bien habillés que ceux de Hang-Chao.

Un peu au-dessous de la ville, on voit deux jolies pagodes, dont l'une, bâtie sur un rocher conique très-curieux, se nomme Hou-Lung-Ta. Là la rivière se partage en deux bras, ou plutôt c'est

le confluent de deux bras, dont l'un vient du sud et prend sa source sur les confins du Kiang-Si et du Kiang-Nan, sur le versant septentrional des montagnes Bohéa. J'aurai l'occasion d'en reparler. L'autre est celui qui vient du département de Hwuy-Chao, du pays du thé vert.

La ville de Yen-Chao-Fou est à peu près à moitié chemin entre Hang-Chao et Hwuy-Chao. Conformément à l'usage, nos bateliers s'y arrêterent deux jours pour prendre un supplément d'équipage, vu la rapidité croissante de la rivière et les fatigues de la navigation que nous allions être obligés de faire presque tout entière à la cordelle, pour faire divers achats, tels que des souliers de paille pour les hommes, du riz pour nous, etc., etc. Je ne regrettai pas cette relâche, qui me permit de voir la vieille ville et le pays.

Tous les préparatifs étant enfin terminés et les hommes de renfort engagés, nous reprîmes notre route, mais cette fois dans la direction du nord-ouest. Le courant de la rivière devenait en certains passages très-rapide, si rapide même qu'il faisait tourner des moulins à eau pour moudre le riz et les grains. C'est à quelques milles au-dessus de Yen-Chao que je vis pour la première fois une de ces machines. Au premier abord, je la pris pour un bateau à vapeur, et j'avoue que je fus très-surpris. J'imaginai que les Chinois nous avaient

dit la vérité lorsque, dans le sud, ils nous soutenaient que les bateaux à vapeur étaient très-communs dans l'intérieur du pays. En l'examinant de plus près, je trouvai que le prétendu bateau à vapeur était une machine à peu près ainsi conçue : un grand bateau était solidement amarré de l'arrière et de l'avant sur le bord du fleuve, dans un endroit où le courant était très-fort ; deux roues assez semblables à celles d'un bateau à vapeur étaient posées sur les flancs du bateau et reliées entre elles par un arbre de couche ; sur cet axe étaient disposées de nombreuses dents, dont chacune, en faisant son évolution, soulevait à une certaine hauteur et laissait retomber un pilon pesant sur du grain dans un mortier. Ces pilons montaient et descendaient continuellement, grâce au mouvement rapide que la force du courant imprimait aux roues. Le bateau était recouvert d'une toiture qui le protégeait contre le soleil et la pluie. En remontant plus avant dans le fleuve, ces espèces de moulins devenaient très-nombreux.

Nous n'avancions plus que très-lentement ; à chaque instant nous rencontrions des rapides qui nous prenaient beaucoup de temps, malgré les quinze hommes qui nous remorquaient avec de longues cordes attachées au mât de notre bateau, et cinq ou six autres qui poussaient de fond avec de longs bambous. Loin de me plaindre ce-

pendant de cette lenteur, je m'en félicitais parce qu'elle me permettait d'explorer à mon aise les richesses botaniques du pays. Je me levais dès la pointe du jour, employant la matinée à parcourir les montagnes entre lesquelles le fleuve était encaissé, ne rentrant à bord que pour l'heure du déjeuner. Je retournais ensuite à terre accompagné de mes domestiques, qui portaient les graines, les plantes ou les fleurs que nous pouvions découvrir. Nous commençons par monter sur la colline la plus prochaine, d'où nous étudions le cours de la rivière et le nombre des rapides que notre bateau pouvait avoir à franchir, pour avoir une idée du chemin qu'il ferait dans la journée. Si les rapides étaient nombreux, nous savions que nous pouvions en prendre à notre aise et pénétrer dans les terres en toute sécurité; si, au contraire, la rivière semblait facile, nous avions soin de ne pas trop nous éloigner de ses bords.

Dans les journées des 29 et 30 octobre, nous traversâmes successivement les villes de Tsa-Yuen, Tsasa-Pou, Kang-Kou et Shang-I-Yuen, toutes villes importantes, surtout la dernière, qui doit compter au moins cent mille habitants. Les plantations de thé devenaient de plus en plus considérables sur les versants des montagnes, car nous nous trouvions sur les limites du pays que j'allais explorer. Dans les vallées, les camphriers étaient très-nom-

breux, surtout près des villages. Les arbres à suif occupaient toujours une grande place parmi les cultures du pays, et dans cette saison de l'année, couverts comme ils étaient de leurs fruits rouges et de leurs feuilles, ils produisaient le plus bel effet dans le paysage. C'est dans ces courses que je découvris une variété de palmier, un *chamærops* qui est de la plus grande utilité aux Chinois, et que j'espère voir acclimaté un jour en Angleterre et dans tous les pays du midi de l'Europe. Dans ce but, j'en ai adressé quelques plants à sir William Hooker, aux jardins royaux de Kew, avec prière d'en offrir au moins un à S. A. R. le prince Albert pour son jardin d'Osborne, dans l'île de Wight, et dans le *botanical Magazine* du mois de mars 1850, j'ai eu le plaisir de lire dans un article de sir W. Hooker : « Un palmier, *chamærops excelsa*, envoyé de Chine par M. Robert Fortune, a bravé sans défense aucune les rigueurs du dernier hiver. » C'est cause gagnée.

Mais le plus bel arbre que je trouvai dans ce pays, c'est une espèce de saule pleureur que je n'avais jamais vue nulle part ailleurs. Dans une de mes courses, à environ un demi-mille de distance, je remarquai un arbre au port majestueux, haut d'une soixantaine de pieds, ayant le tronc aussi droit que le pin de l'île Norfolk, et des branches tombantes comme le saule de Sainte-Hélène. Qu'é-

tait-ce? évidemment il appartenait à la famille des pins, mais il était plus beau et plus gracieux qu'aucun d'eux. Aussitôt je me dirigeai, ou, pour dire la vérité, je courus vers le lieu où il s'élevait, à la grande surprise de mes compagnons de voyage, qui crurent que j'étais devenu fou. Comme pour exciter d'autant plus mon imagination, il était couvert de fruits mûrs; il fallait m'en procurer quelques-uns à tout prix. Mais l'arbre était enfermé dans un terrain clos de murs; heureusement c'était le jardin d'une auberge. J'avoue que j'avais la tête montée au point de vouloir d'abord escalader le mur, et que j'eus besoin de me raisonner pour ne le pas faire, et de me dire qu'en ma qualité de soi-disant Chinois je commettrais tout au moins une inconvenance, si je me laissais aller à l'emportement de mes désirs. Je pris donc le parti d'entrer dans l'auberge, de m'asseoir tranquillement à une table et de commander un dîner. J'eus la patience de le consommer, puis de fumer une pipe avant d'aller me promener dans le jardin, où notre hôte, formaliste et poli comme un Chinois, me fit l'honneur de m'accompagner. « Quel bel arbre vous avez là! lui dis-je; nous n'avons pas vu le pareil sur le littoral d'où nous venons; seriez-vous assez bon pour nous donner quelques-unes de ses graines? — C'est un bel arbre, en effet, » répondit l'aubergiste, évidemment flatté de mon compliment; et

tout aussitôt il s'empressa d'accéder à ma requête. Je n'ai pas besoin de dire que je serrai précieusement les graines qu'il voulut bien me donner; elles sont arrivées depuis saines et sauvées en Angleterre, elles y ont bien réussi, et avant peu d'années nous pouvons espérer de voir embellir nos campagnes par cet arbre magnifique et charmant qui a reçu le nom de *funereal cypress* (cyprès funèbre).

Le 31 octobre, partis le matin de la ville de Shang-I-Yuen, nous arrivâmes à un rapide plus difficile que les autres, au-dessous duquel une multitude de petits bateaux attendaient les grands qui remontaient le courant. C'étaient des mendiants de rivière. Dans chacun d'eux on voyait un vieillard, homme ou femme, dont les cheveux étaient blanchis par les années et qui semblait être tombé dans un état d'imbécillité ou de seconde enfance. Tous ils comptaient sur les aumônes des gens venus des riches provinces du littoral. Les Chinois, il faut le dire à leur honneur, aiment et respectent la vieillesse, et pour preuve je puis citer l'histoire d'un amiral anglais qui, poursuivi et menacé de près par la populace de Canton, la vit s'éloigner avec respect et lui ouvrir un passage lorsqu'en retirant son chapeau il eut montré ses cheveux blancs. Une autre vertu des Chinois, c'est la charité. Tous les matins nos bateliers mettaient de côté, dans un vase de bambou, une portion de riz qu'ils destinaient

aux pauvres ; j'avoue que jusqu'alors je n'avais pas soupçonné que les gens des classes inférieures, en Chine, fussent aussi charitables. Nos bateliers, certes, n'étaient pas riches, et cependant ils savaient toujours s'arranger de telle façon que presque pas un des mendiants qui venaient solliciter leur générosité, et Dieu sait si elle fut mise à l'épreuve, ne les voyait passer sans obtenir d'eux quelque chose.

Ainsi s'écoulaient les jours ; mais il n'est, comme on dit, si bonne compagnie qui ne doive se quitter, et un beau matin on nous apprit que nous n'étions plus qu'à trente lis de la ville de Tun-Chi, où nous devions quitter notre bateau, car c'était le lieu de notre destination. Vers les deux heures de l'après-midi, nous n'étions plus guère qu'à une demi-lieue de la ville, et nous étions cependant menacés de n'y arriver que fort tard, attendu qu'il y a en cet endroit des rapides fort difficiles à franchir. Aussi la plupart des passagers prirent-ils le parti de gagner la ville à pied, et nous fîmes comme eux. Après avoir payé les bateliers et empaqueté nos bagages, que je laissai aux soins du couli, je partis avec Wang pour la ville. C'est le port de Hwuy-Chao-Fou, dont elle est éloignée d'environ vingt milles. Elle est située par 29° 48' de latitude nord, et 2° 4' de longitude à l'est de Pékin. Tous les grands bateaux de Hang-Chao et de Yen-Chao s'ar-

rétent ou sont chargés à Tun-Chi, la rivière étant trop rapide et trop peu profonde pour qu'ils puissent remonter plus haut. Aussi est-ce une grande place de commerce. Presque tous les thés verts qui sont envoyés à Hang-Chao, et de là à Shang-Hai, s'embarquent à Tun-Chi. Les thés verts destinés à Canton franchissent à dos d'hommes une petite chaîne de montagnes située à l'ouest, et au pied de laquelle ils trouvent une rivière qui les conduit au lac Poyang.

Tout ce pays est très-peuplé. Depuis le point où nous avons mis pied à terre jusqu'à Tun-Chi, on ne voyait que des maisons qui forment une espèce de faubourg. La ville elle-même ne contient pas moins de cent cinquante mille habitants. Le principal objet de son commerce, c'est le thé vert. Un certain nombre de grandes maisons achètent les thés des fermiers et des couvents du pays, les préparent pour le marché et les expédient à Canton ou à Shang-Hai. Je remarquai aussi une foule de boutiques où l'on ne vendait pas autre chose que des caisses à thé; c'est une industrie qui doit faire vivre beaucoup de monde. De fait, cette ville et tout le pays qui l'entoure vivent du commerce du thé.

Après avoir passé une heure à visiter la ville, nous cherchâmes à nous procurer des chaises pour nous faire conduire à une trentaine de lis plus loin, et l'on nous adressa à une auberge où l'on loue des

chaises. Lorsque nous entrâmes dans cette maison, il s'y trouvait une foule de voyageurs de tous les rangs, les uns buvant du thé, les autres fumant, et le reste étendu dans des fauteuils ou dormant sur les tables. En voyant arriver des étrangers, quelques-uns des plus éveillés montrèrent une grande curiosité à notre endroit, et nous adressèrent coup sur coup nombre de questions. Wang, qui était du pays, en comprenait bien le dialecte, et il se mettait à la torture pour répondre d'une manière évasive. Quant à moi, je répondis que je n'entendais pas un mot de ce que l'on me disait. Un malin, qui sans doute avait flairé quelque chose d'étrange dans ma personne, me pressait de questions de tout genre, et, comme on le pense bien, il m'importunait grandement. A la fin, notre vieil hôte, qui avait remarqué son manège, vint à mon secours et lui dit gravement : « Vous avez tort de parler à ce voyageur, il ne comprend que le kwanhwa (le dialecte de la cour), et vous ne le parlez pas, de sorte que vous ne pouvez vous comprendre ni l'un ni l'autre. » Cette explication parut satisfaisante à tout le monde, et l'on me laissa tranquille.

Nos chaises étaient prêtes; nous ne nous fîmes pas dire deux fois de partir, et, un peu avant la nuit, nous arrivions à notre destination, au pied de la célèbre montagne de Sung-Lo-Shan, où le thé vert fut, dit-on, découvert jadis par un saint homme,

fondateur d'un monastère qui subsiste encore en ces lieux et qui passe pour produire les thés les plus précieux du pays. C'était au pied de cette montagne que demeurait le père de mon domestique Wang, et c'était chez lui que j'allais m'établir pour quelque temps. Eussé-je choisi moi-même le lieu le plus convenable à mes opérations, je n'aurais pas trouvé mieux. M. Wang père était un fermier qui avait joui autrefois d'une certaine aisance, mais qui, comme beaucoup d'autres, n'avait pas été heureux et se trouvait maintenant réduit à la pauvreté. Il nous reçut avec la plus grande affabilité, et il paraissait porter à son fils une affection très-vive. Sa femme vint aussi nous souhaiter la bienvenue et nous faire ses excuses de la pauvre hospitalité qu'elle pouvait nous offrir. Je ne voulus pas rester en arrière de politesse avec ces bons vieillards, et j'eus bientôt réussi à me mettre tout à fait dans leurs bonnes grâces.

Je passai une semaine au milieu de cette famille, aidé par elle à composer un excellent choix de plantes de thé, et, quand il fut complet, je dus songer au retour. Un jour, en effet, où M. Wang père se rendait en ville pour affaires particulières, je le priai de me louer un bateau pour me conduire à une ville nommée Nichao, située dans le bas de la rivière, à une trentaine de lieues de Ning-Po. Je le vis bientôt revenir avec un *chop* délibéré et

arrêté par lui avec les bateliers. Comme je ne savais pas lire le chinois, je dus m'adresser à Wang pour me faire lire le document, et surtout pour me faire connaître le prix stipulé. Le contrat, rédigé en bonne et due forme, spécifiait d'abord notre destination, puis le nombre d'hommes d'équipage qui devaient conduire le bateau, le prix que nous aurions à payer pour le riz de bonne qualité que l'on devait nous fournir trois fois par jour, et enfin le prix de location du bateau. Quant à ce dernier article du compte, Wang m'affirma qu'il était de vingt-quatre dollars, à payer partie au départ et partie à l'arrivée.

L'argent que j'avais emporté avec moi se trouvait alors réduit à une trentaine de dollars. Pendant le voyage on m'avait fait payer toutes choses à des prix exorbitants, et je m'étais soumis de bonne grâce aux exactions de mes Chinois, parce que c'était pour moi le seul moyen d'atteindre mon but; mais maintenant il me fallait absolument me révolter. La ville où ce bateau devait nous conduire était située à une centaine de milles de la résidence du consul anglais le plus voisin, c'est-à-dire de tout lieu où j'aurais pu me procurer de l'argent, et je m'attendais à me voir demander autant d'argent pour aller de Nichao à Ning-Po que de Tun-Chi à Nichao; par conséquent j'étais menacé, si j'avais la faiblesse de céder, de me trouver dans la situation

la plus critique. De plus, j'avais toute sorte de raisons de soupçonner que la somme indiquée par Wang était très-supérieure à celle que son père avait débattue et arrêtée avec les bateliers. Je lui dis donc qu'à coup sûr il y avait une erreur dans le document, mais que d'ailleurs, n'y en eût-il pas, j'étais hors d'état de payer une si grosse somme, et qu'il me faudrait songer à un autre moyen d'achever mon voyage. Il le prit alors sur un ton très-haut, affectant une très-grande colère de voir que je suspectais sa véracité; il m'avait déjà fait un très-long discours à ce sujet, et il allait entrer dans une catégorie d'explications nouvelles, lorsque je coupai court à son éloquence en lui annonçant que mon parti était pris, que je ne payerais certainement pas la somme en question, que je tenterais plutôt de louer un bateau moi-même ou de le faire louer par le couli. J'ajoutai que d'ailleurs, si je n'y pouvais réussir, j'irais m'adresser au mandarin de Tun-Chi, et que je réclamerais son assistance pour trouver un bateau à un prix convenable. Là-dessus je lui tournai le dos.

Ces menaces produisirent exactement l'effet que j'en attendais; quelques instants après je vis venir à moi M. Wang père, qui me demanda avec le plus grand sang-froid du monde, quel était le prix que je consentais à donner. « A quoi bon cette question, lui dis-je? Vous prétendez avoir fait marché pour vingt-quatre dollars: si je prends le ba-

teau il faudra bien que je les paye ; si je ne le prends pas, je ne perdrai toujours que les arrhes que vous dites avoir données.

— Ne parlons pas de cela ; dites-moi seulement ce que vous voulez donner, et nous verrons s'il n'y a pas moyen de s'arranger. — Eh bien ! repris-je à mon tour, je ne veux pas donner plus de vingt dollars pour aller jusqu'à Ning-Po ; je sais que c'est un bon prix. — Très-bien, dit-il avec le même sang-froid, vous donnerez quinze dollars pour le bateau qui vous mènera d'ici à Nichao, et je vous garantis qu'avec les cinq autres vous pouvez aller à Ning-Po. »

Nous tombâmes d'accord, et M. Wang parut être très-satisfait de l'arrangement ; on croira sans peine que sa satisfaction était réelle, lorsqu'on saura qu'ayant emporté le chop à Ning-Po et l'y ayant fait traduire, j'appris que c'étaient cinq dollars au lieu de vingt-quatre qui étaient convenus, de sorte qu'en définitive les Wang avaient gagné dix dollars dans l'affaire.

Tel est le caractère des Chinois. Ils ne songent jamais à dire la vérité, à moins qu'il n'y aille de leur intérêt, et, plaisanterie à part, je crois qu'ils aiment toujours mieux mentir lorsqu'ils n'ont rien à y perdre.

Tous nos préparatifs étant terminés, je dis adieu, le soir du 20 novembre, à la famille de Wang et à la célèbre montagne de Sung-Lo-Shan ; puis le

lendemain, par une magnifique journée d'automne, notre bateau commença à descendre la rivière. Elle est si rapide qu'en trois jours nous arrivâmes à Yen-Chao-Fou, ayant franchi une distance qui nous avait demandé douze jours à la remonte; trois autres jours nous suffirent pour atteindre sans incident notable Nichao.

C'est une petite ville très-active, située sur la rivière, à quelques milles au-dessus de Hang-Chao; ce qui lui donne quelque importance, c'est sa position intermédiaire entre Hwuy-Chao et Ning-Po. J'estime que la population de la ville et des bateaux doit s'élever à vingt ou à trente mille âmes.

J'avais souvent entendu parler de la force des marées dans la rivière Verte, mais je n'avais encore vu aucune marée considérable jusqu'au jour de notre arrivée à Nichao. Nous étions à souper lorsque tout à coup j'entendis le bruit de l'eau qui arrivait et un grand tumulte qui s'élevait au milieu des bateaux mouillés à côté de nous. *Jan-shui! jan-shui!* la marée! la marée! criaient une multitude de voix, et aussitôt deux ou trois de nos hommes sautèrent à l'eau pour veiller au salut du bateau. Je sortis aussi de la cabine pour voir ce qui se passait, et j'aperçus une vague énorme qui venait fondre sur nous. Prenant les bateaux les uns après les autres, elle les faisait virer de bord avec une rapidité effrayante. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Là, nous prîmes un autre bateau pour nous conduire à Pak-Wan, où nous avions encore un transbordement à subir avant d'arriver à Ning-Po. Impatient que j'étais de mener au plus vite à bonne fin un voyage qui, jusque-là, s'était accompli si heureusement, je voulus partir dès le soir même, et, vers les neuf heures, nous traversions une petite ville située à quelques milles de Nichao, et où sont des magasins de sel appartenant au gouvernement; aussi, pour empêcher la contrebande, la navigation est-elle interdite sur ce canal pendant la nuit. Tel était, du moins, l'avis que vint nous donner un soldat en nous signifiant que nous ne pourrions pas continuer notre route avant le lendemain matin. J'avais déjà pris mon parti d'attendre en conséquence, lorsque Wang vint me demander si je ne voulais pas poursuivre notre chemin. Il me dit qu'en donnant une vingtaine de sapèques (dix centimes environ) au soldat qui venait de nous donner l'ordre d'arrêter il nous laisserait passer. C'est ainsi que les lois et les règlements d'ordre public s'exécutent en Chine. On pense bien que je payai.

Le lendemain matin nous étions sous les murs d'une grande ville nommée Shaou-Hing-Fou. Elle est située par $30^{\circ} 6'$ de latitude nord et $120^{\circ} 29'$ de longitude est, et doit contenir quelque deux cent cinquante mille âmes. Parmi les choses qui frappè-

rent mon attention, je signalerai le nombre d'arcs de triomphe qui sont élevés dans cette ville en l'honneur de femmes vertueuses ; mais sa grande illustration vient de la multitude de lettrés qu'elle a produits et qui sont répandus partout l'empire. Partout où vous rencontrerez des lettrés, vous pouvez être sûr d'en trouver qui vous raconteront avec orgueil qu'ils ont étudié dans la ville de Shaou-Hing.

Vers les quatre heures du même jour nous arrivions à Pak-Wan. C'est une longue ville, pleine de magasins, de restaurateurs et d'auberges pour les voyageurs. Plusieurs Européens l'avaient déjà visitée, aussi les habitants étaient-ils familiarisés avec les figures anglaises. Dès le premier pas je fus reconnu pour un étranger, ce qui n'empêcha pas que je ne fusse très-poliment traité, et que l'on ne me fournît toutes les facilités nécessaires pour trouver un bateau. Un Chinois obligeant me conduisit au Hong-Li, à l'auberge de la marine, où je me procurai un chop par lequel l'aubergiste s'engageait à me faire conduire pour la somme de trois dollars à Ning-Po, où j'arrivai dès le lendemain. Je n'ai pas besoin de dire si j'eus du plaisir à revoir la vieille ville et sa pagode, à me retrouver au milieu des Européens, à pouvoir me dire que les plantes que j'étais allé chercher si loin, et non sans péril, étaient désormais en sûreté.

CHAPITRE IX.

Nouvelle tentative pour essayer de pénétrer par Fou-Chao-Fou jusqu'au pays du thé noir. — Elle échoue. — Je suis obligé de reprendre mon point de départ à Ning-Po. — Mon guide. — Second voyage sur la rivière Verte. — Yen-Tchao et Ta-Yang. — Un orage. — Un ménage chinois comme il y en a tant d'autres. — Notre bateau arrêté et la voile saisie pour dette. — Un créancier chinois. — Nan-Tchi. — Les moustiques. — Le tabac des moustiques. — Chang-Shan. — Description de la route. — Une auberge chinoise. — Deux Cantonais. — Yuk-Shan. — Quan-Sin-Fou. — Ho-Kao. — La chaise des montagnes. — Yuen-Shan. — Première nuit dans une auberge chinoise. — Première vue des monts Bohea. — Un coup de vent dans les montagnes. — Une bonne femme chinoise. — Sucre et cuiller à thé. — Un bon hôte. — Tsong-Gan-Hien.

La saison cependant était fort avancée ; d'un côté je ne pouvais plus espérer d'ajouter rien à mes collections pendant l'hiver qui approchait, et de l'autre, je venais d'amasser de si précieux trésors, que je ne pouvais me résoudre à les confier à des soins étrangers qu'à la dernière extrémité. Je pris donc facilement le parti de redescendre jusqu'à Hong-Kong, pour acheminer moi-même mes richesses à leur destination définitive. J'y étais d'autant plus porté, que je voulais faire une tentative pour péné-

trer par Fou-Chao-Fou jusqu'au pays du thé noir. C'était, sur la carte du moins, la route qui semblait être la plus courte et la plus facile, et elle avait par-dessus le marché l'avantage de me conduire par des pays tout nouveaux pour moi. Malheureusement, ces beaux projets devaient échouer par suite de la jalousie que les Chinois du sud, les gens du Fo-Kien aussi bien que ceux du Kouang-Tung, portent aux étrangers. Parvenu à grand'peine à tromper la surveillance des mandarins de Fou-Chao-Fou, et arrivé à Suiy-Kao, à une vingtaine de lieues au-dessus de la capitale de la province, en remontant le Min, je ne pus réussir à me procurer un bateau qui voulût me conduire plus loin. Il fallut me résigner à reprendre la route beaucoup plus longue, mais bien plus aisément praticable, qui conduit de Ning-Po aux montagnes Bohea. Je repartis donc de Fou-Chao-Fou, sur une lorcha portugaise, pour Ning-Po; mais afin de ne pas perdre absolument le fruit du voyage que je venais de faire, j'expédiai mes domestiques au pays du thé noir avec mission d'aller chercher de jeunes plants et de les rapporter à Ning-Po, où je leur donnai rendez-vous. L'un d'eux m'y apporta en effet une belle collection de plantes; mais, bien que j'eusse pris toutes mes précautions pour qu'il lui fût impossible de s'en procurer ailleurs, lors même qu'il aurait voulu me tromper, je me disais qu'il vaudrait toujours mieux

visiter moi-même le pays. Je ne pouvais pas me faire à l'idée de retourner en Europe sans être parfaitement certain d'avoir introduit dans les plantations de la Compagnie des Indes des plantes recueillies dans les meilleurs lieux de production de la Chine pour le thé noir. J'avais une très-grande envie de parcourir les montagnes Bohea et de visiter en personne le fameux Wou-i-Shan. A tout événement, je décidai de faire une nouvelle tentative et de prendre pour point de départ de cette nouvelle expédition Ning-Po, où la population a bien moins de préjugés contre les étrangers qu'à Canton et à Fou-Chao.

L'homme que j'avais envoyé aux montagnes s'offrait à m'accompagner, et comme il venait de me donner la preuve qu'il connaissait parfaitement la route, je ne pouvais pas trouver de meilleur guide. Réduisant donc mes bagages au moindre volume possible, car je savais que j'allais avoir à franchir des montagnes escarpées et difficiles, je partis de Ning-Po, par une soirée pluvieuse, le 15 mai 1849, pour aller, par le canal, rejoindre la rivière Verte et arriver à Yen-Chao-Fou, en suivant la route que j'avais déjà parcourue dans mon premier voyage au pays du thé vert. La belle vallée où Yen-Chao est située abonde en camphriers et en arbres à suif, dit une carte dressée il y a déjà longtemps par les jésuites; c'est encore vrai. Un

peu au-dessous de la ville, comme on le sait déjà, les deux bras de la rivière se réunissent. L'un, ainsi que je l'ai dit, vient du nord-ouest et prend sa source dans les montagnes de Hwuy-Chao; c'est celui que j'avais remonté dans l'automne précédent. L'autre vient du sud-ouest; il prend ses sources dans les montagnes voisines du Fo-Kien et au nord-ouest de la ville de Chang-Shan, aux lieux où confinent les trois provinces de Che-Kiang, de Ngan-Hwuy et de Kiang-Si. C'est celui-là, qui est aussi le plus considérable, que j'allais avoir à remonter, en passant par des pays qui m'étaient encore inconnus.

A partir de Yen-Chao les rapides commencent à devenir très-nombreux, et, pour notre premier jour de route, nous ne pûmes arriver que jusqu'à Tayang, petite ville située sur la rive gauche du fleuve, où nous fûmes arrêtés par une véritable tempête. Les bateaux de Yen-Chao et de Nan-Tchi sont des bateaux de famille, c'est-à-dire que le capitaine ou propriétaire emmène avec lui sa femme et ses enfants. Au contraire, sur le bras qui mène à Hwuy-Chao, les capitaines laissent leurs familles à terre. Les femmes jouent toujours un rôle important dans la conduite du bateau, maniant la gaffe et l'aviron aussi bien que les hommes. Si elles sont les égales des hommes dans ces laborieuses fonctions, elles surpassent énormément

l'autre sexe dans toutes les circonstances où la langue doit jouer un rôle. Le soir du jour en question, notre bateau était mouillé au milieu d'une centaine d'autres qui étaient venus, comme nous, chercher un abri dans une crique, dans un coude du fleuve. La nuit était noire, la pluie tombait à torrents, les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption, les éclairs illuminaient de lueurs étranges la scène de confusion et d'alarme qui se passait autour de nous. Les bateliers criaient à chaque fois que leur bateau était abordé par un autre, les enfants pleuraient, les voix aiguës des femmes perçaient de tous côtés, donnant des ordres à leurs maris, vomissant des imprécations et des injures contre tout le monde et contre toute chose. Celui qui n'aurait pas été familiarisé avec les façons des Chinois se serait imaginé qu'il allait survenir quelque chose d'effrayant. J'avais vu trop de scènes de ce genre pour en ressentir aucune inquiétude, et quoique la pluie, perçant le toit du bateau, vint inonder mon lit, j'avoue que je m'amusai de tout cela plutôt que je ne m'en fâchai.

D'ailleurs les Chinois avaient de bonnes raisons pour prendre leurs précautions. En deux heures le fleuve, démesurément gonflé, tomba sur nous, emportant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Les bateaux qui se seraient trouvés dans le lit du

courant eussent été infailliblement entraînés et mis en pièces. Ces inondations subites sont très-fréquentes sur ce cours d'eau, et les bateliers, qui les connaissent bien, prennent grand soin de s'en garer, surtout lorsqu'elles doivent se produire pendant la nuit.

Avec le temps tout le monde finit par se caser, et le conflit des langues cessa peu à peu avec celui des éléments. Alors on commença à parler de ce qui venait d'arriver, et les rires de bonne humeur que l'on entendait partout témoignèrent bientôt que personne n'avait conservé de rancune contre ceux à qui il avait quelques instants auparavant livré une si grande bataille de mots.

Dans notre bateau, la femme du capitaine seule semblait être toujours en colère; son mari, qui était allé à terre, se faisait attendre, et il était évident que la bonne dame n'était pas peu jalouse des faits et gestes de son époux, surtout quand elle n'était pas là pour le surveiller. Le résultat prouva d'ailleurs qu'elle n'avait pas tout à fait tort; en effet, lorsqu'il arriva vers les trois heures du matin, il était dans un état d'ivresse complète. Elle ne le manqua pas, et Dieu sait les discours qu'elle lui tenait encore longtemps après qu'elle l'eut mis au lit, longtemps après qu'il se fut endormi et que moi-même, de guerre lasse, j'eus fermé les yeux.

Quand je me réveillai le lendemain matin, l'orage était passé, et les eaux avaient considérablement baissé; mais le courant était encore trop fort, et il fallut attendre jusqu'à trois heures de l'après-midi avant de pouvoir nous remettre en marche. Malgré les rapides, le vent nous favorisant, nous avancions assez rapidement. Le lendemain, vers deux heures, nous n'étions plus qu'à une trentaine de lis de Nan-Tchi, et nous espérions y coucher le même soir, lorsque nous fûmes arrêtés par la circonstance la plus imprévue. Nous suivions depuis quelque temps la rive droite, faisant bonne route, lorsqu'un nouveau rapide nous força de rallier la rive gauche pour essayer de le franchir; mais à peine étions-nous arrivés près de terre que quatre hommes, cachés jusque-là derrière la levée, s'élançèrent tout à coup dans notre bateau. Ce fut le signal d'une querelle des plus bruyantes, et dans un dialecte qui m'était inconnu. J'appelai Sing-Hou, mon domestique, qui, en véritable Chinois, était déjà au milieu de la bagarre, et lui demandai la cause de tout ce bruit. Il m'apprit que dans un précédent voyage le capitaine de notre bateau avait pris, sans la payer, une certaine quantité de riz, et que son créancier, soutenu de quelques amis, faisait une descente à bord, bien déterminé à être payé ou à emporter notre voile en nantissement. Cela revenait à dire que notre bateau allait être

arrêté dans sa marche; car, sans voile, il nous était impossible de songer à remonter le courant, qui était encore très-fort.

En montant sur le pont, j'y trouvai, en effet, deux hommes occupés à amener et à dégréer la voile. Le vieux créancier était à l'avant, regardant tout ce qui se passait avec le plus grand sang-froid. Quant à notre capitaine, il restait à l'arrière, ne disant mot et fumant tranquillement sa pipe. Mais sa femme ne prenait pas les choses si pacifiquement : elle s'agitait, elle bondissait sur ses petits pieds, en proie au plus violent accès de rage, s'en prenant tantôt au créancier et tantôt à son mari. Menaces, prières, elle avait recours à tout, mais toujours en vain.

« Payez ce que vous me devez, disait le créancier endurci, ou bien j'emporte la voile. »

Elle lui demandait de les laisser pousser jusqu'à Nan-Tchi pour y déposer la cargaison, dont le prix devait servir à le payer.

« Ah bien oui ! répondait-il ; je connais ce tour-là, j'y ai déjà été pris une fois, et, au lieu de me payer, vous avez pris une nouvelle cargaison, et vous vous êtes sauvés à Hang-Tchao-Fou. Non ! non ! il faut me payer aujourd'hui, ici même, où, quand j'aurai pris votre voile, il n'y aura pas de danger que vous vous sauviez encore. »

Les supplications, les menaces, tout était inutile :

le bonhomme restait inexorable. La voile fut emportée par ceux qui venaient de nous faire cette singulière visite.

C'était pour moi un contre-temps des plus sérieux, car je ne savais plus comment faire pour gagner Nan-Tchi. A la fin, Sing-Hou proposa d'aller à pied à Nan-Tchi pour y fréter un bateau qui viendrait me chercher avec le bagage. C'était, dans les circonstances, ce qui semblait être le plus raisonnable, et je le laissai partir. Quant à nos compagnons de voyage, ils paraissaient être indifférents à ce qui se passait; sauf le capitaine et sa femme, tout le monde s'était couché et dormait du plus profond sommeil.

Le lendemain, au point du jour, je fus réveillé par un grand tumulte, et, en ouvrant les yeux, j'aperçus le capitaine qui, monté sur l'avant du bateau, menaçait de se jeter dans la rivière. Il était retenu par sa femme et par l'un de ses matelots, qui le suppliaient tous les deux de renoncer à ce funeste projet et de descendre. Il luttait contre eux de toutes ses forces, et, après s'être débarrassé d'eux, il commença à se déshabiller de l'air le plus résolu. Les autres le regardaient faire en silence, et comme il était encore ivre, je m'attendais à le voir se jeter dans l'eau. Cependant, quand il fut abandonné à lui-même, il parut changer d'avis, et, après avoir contemplé philosophiquement la rivière pendant

quelques instants, il rentra dans le bateau et demanda sa pipe, qu'il se mit à fumer le plus tranquillement du monde. Bientôt après, on le vit partir pour Nan-Tchi sous le prétexte d'aller y chercher de l'argent afin de satisfaire son créancier.

Vers midi, mon domestique arriva avec un petit bateau qui devait me conduire à Nan-Tchi. De là, nouveau sujet de dispute entre la femme du capitaine et lui, à propos d'une somme de quatre cents sapèques (1 fr. 60 cent.), qu'il avait promis de payer pour le fret du petit bateau. Selon ses idées de justice, les armateurs du grand bateau devaient ou nous mener eux-mêmes à Nan-Tchi, ou payer les frais de notre voyage jusque-là. Puisqu'ils ne nous menaient pas, il trouvait juste de déduire le fret du petit bateau de la somme qu'on nous réclamait pour prix de la nourriture que nous avions prise pendant le voyage. Je voyais bien qu'il y aurait beaucoup de bruit si nous ne payions pas ce qui nous était demandé, et j'ordonnai à Sing-Hou de s'exécuter. Il protestait de toutes ses forces, et en même temps il transbordait nos bagages. Alors la femme du capitaine déclara qu'elle irait avec nous plutôt que de perdre ses quatre cents sapèques. Et de fait elle sauta dans le petit bateau; ce devait être une scène amusante pour ceux qui n'y avaient pas d'intérêt. Pour moi, c'eût été une chose très-désagréable que de voyager avec une suite pareille,

et, afin de couper court, je renouvelai à Sing-Hou, de la manière la plus impérative, l'ordre de payer. Grâce à ce sacrifice, nous arrivâmes enfin à Nan-Tchi vers les six heures du soir.

Nan-Tchi ou Lan-Tchi, comme on l'appelle le plus souvent sur les cartes, est situé à environ cent vingt lis à l'ouest de Yen-Tchao-Fou. C'est l'une des plus jolies villes chinoises que j'aie jamais vues ; elle me rappelait l'Angleterre plutôt que la Chine. La plupart des maisons ont deux étages, et elles ont un air de propreté et de bonne tenue qui fait plaisir à voir. La ville a deux ou trois milles de circonférence, et renferme peut-être deux cent mille habitants.

A quatre-vingt-dix lis de Nan-Tchi, nous trouvâmes une petite ville, Long-Yeou, assise aussi sur les bords du fleuve. On y voit trois jolies pagodes élevées sur les points les plus pittoresques qui se puissent imaginer. C'était l'époque de la moisson d'été, et dans tout le pays d'alentour les gens étaient occupés à rentrer leur orge et leur blé. De ce côté, le chanvre est cultivé sur de grands espaces ; on en fait sur les lieux des cordes et autres objets nécessaires au batelage. Je remarquai aussi des champs de seigle, de maïs et de millet.

Le 1^{er} juin, au lever du soleil, nous découvrîmes deux pagodes qui, selon l'usage, nous indiquaient le voisinage d'une grande ville. C'était Tchi-Tchu-

Fou, situé à quatre-vingt-dix lis à l'ouest de Long-Yeou, et à cent quatre-vingts de Nan-Tchi. On voit dans cette ville un beau pont de bateaux, que l'on enlève lorsqu'à la suite de grandes pluies on attend une crue considérable des eaux. C'est une ville de seconde classe seulement, mais importante au point de vue commercial. Elle n'est pas grande, ses murs n'ont pas plus de deux milles de circonférence, et l'on trouve à l'intérieur des espaces considérables sans constructions. Au point de vue administratif, c'est une ville plus élevée dans l'échelle hiérarchique que Nan-Tchi, mais en réalité elle est beaucoup moins importante. Nous y fîmes une relâche de quelques heures.

Le soir, nous nous arrêtâmes avec quelques autres bateaux de passage comme le nôtre près d'un petit village où nous nous propositions de passer la nuit. Le jour avait été très-chaud, et, après le soleil couché, les moustiques étaient devenus insupportables. La nuit précédente, ni mon domestique ni moi n'avions pu fermer les yeux, et j'entendais avec horreur cette peste des pays chauds bourdonner autour de nous; je prévoyais encore une nuit blanche. Mais nos bateliers, qui entendaient nos plaintes, demandèrent à Sing-Hou pourquoi il n'allait pas à terre acheter du *tabac des moustiques* que l'on pouvait se procurer au village voisin, et qui aurait la vertu de chasser ces abominables insectes. Je le dépêchai aussi-

tôt pour nous acheter quelques échantillons de cette merveilleuse denrée. Quelques minutes après, il me revenait avec quatre longues baguettes assez semblables à celles que l'on brûle devant les idoles. Elles ne lui avaient coûté que deux sapèques la pièce (1 centime), ce qui était à coup sûr bien bon marché, si elles devaient avoir l'effet qu'on nous en promettait.

Deux de ces baguettes cependant avaient à peine brûlé depuis cinq minutes, que tous les moustiques avaient disparu du bateau. Je laisse à penser si nous étions enchantés, si nous étions ravis le lendemain matin après une nuit de bon sommeil. Les Chinois emploient diverses substances pour se débarrasser de ces hôtes importuns. Les baguettes qui venaient de nous réussir si bien se composaient de sciure de bois résineux mêlée à une matière combustible qui les faisait brûler comme de l'amadou. Ce mélange s'applique sur un mince éclat de bambou, long de trois à quatre pieds, et le recouvre comme la cire recouvre la mèche dans une bougie, sauf un bout de bois qu'on laisse à l'une des extrémités pour le planter dans un trou, sur un clou, et qui s'éteint de lui-même lorsque l'allumette est consumée. Les moustiques semblent avoir une horreur profonde de ces substances, et vous pouvez être certain que là où elles brûlent, ils ne viendront jamais vous tourmenter. On pense bien qu'après

cette expérience, j'eus soin d'avoir toujours une provision de ces précieuses baguettes, et je dois ajouter que je m'en suis toujours très-bien trouvé. Celui qui inventa ce merveilleux *tabac* mériterait d'être honoré comme l'un des bienfaiteurs de l'humanité; il aurait dû, dans son temps, recevoir tout au moins le bouton bleu et la plume de paon; mais je pense que, comme beaucoup d'autres inventions chinoises, celle-là est trop ancienne pour que l'on puisse remonter aujourd'hui jusqu'à son auteur.

Nous approchions des sources de la rivière Verte et du commencement de la vallée de Nan-Tchi. La montagne qui donne son nom à la ville de Chang-Shan se dessinait sous nos yeux, et bientôt après les mâts des bateaux et la ville elle-même se découvrirent à nos regards. C'est le point où la rivière cesse d'être navigable, et j'allais avoir à voyager par terre.

Chang-Shan est une ville de troisième classe située, dit-on, à cent quarante lis de Chu-Chu-Fou. J'estime sa population à une trentaine de mille âmes. Comparée à Hang-Chao-Fou ou à Ning-Po, elle n'a qu'une médiocre apparence; mais comme elle est située sur la principale route qui conduit des villes de la côte au pays du thé noir, aux grandes villes de Yuk-Shan, de Quan-Sin-Fou, de Ho-Kao, au lac Poyang et même à Canton, c'est cependant une place importante. Lieu

d'entrepôt, elle est pleine de hongrs, d'auberges, de restaurants, de magasins destinés au service des voyageurs, de portefaix, de marchandises, lesquelles se composent surtout de thés noirs du Fo-Kien et de Moning.

Le lendemain matin de notre arrivée, et après avoir dit adieu à nos compagnons de voyage, nous nous rendîmes à pied à l'une des auberges de la ville pour y louer des chaises. Personne ne fit attention à nous pendant cette course, et j'avoue que, comme je tenais fort peu à faire de l'effet, j'étais très-content de l'indifférence que j'inspirais au public. Le maître de l'auberge nous reçut très-poliment, nous fit asseoir et nous offrit du thé. En réponse à la demande que je lui adressai de nous fournir des chaises à porteurs, il me répondit que toutes celles qui lui restaient étaient découvertes, et il m'en montra un certain nombre dans le vestibule de sa maison. C'étaient exactement les mêmes que celles qui m'avaient si souvent servi pour mes courses dans les montagnes des environs de Ning-Po : deux longs bambous traversés dans le milieu par des cordes qui portent les unes un petit banc pour s'asseoir, et les autres une planchette pour poser les pieds. C'est un système très-primitif.

Après le déjeuner, nos porteurs arrivèrent, et nous nous mîmes en route. Bon nombre d'autres

voyageurs allaient ou revenaient par le chemin que nous suivions. Les uns n'étaient pas en plus brillant équipage que le mien, les autres avaient au-dessus de leur siège une carapace de papier huilé qui les protégeait du soleil et de la pluie. Je m'aperçus un peu tard que j'aurais mieux fait de me procurer un véhicule de ce genre; mais cependant, comme c'était un regret inutile; je fis contre mauvaise fortune bon cœur, et, armé d'un parapluie chinois, je me laissai aller en me disant, pour me consoler, que du moins je voyais mieux le pays dans mon modeste équipage que si j'avais été porté sur une chaise plus confortable peut-être, mais plus fermée.

La route que nous suivions était l'une des meilleures et des plus larges que j'eusse encore vues en Chine. Elle était pavée en granit sur une largeur de douze pieds, où l'on ne voyait pas le moindre brin d'herbe; ce qui témoignait, s'il en avait fallu trouver une preuve, qu'elle était extraordinairement fréquentée. Pendant les premiers milles, cependant, il n'y avait pas foule, et je commençais à croire que j'allais passer ma journée aussi tranquillement que si j'avais eu à suivre quelque chemin de nos campagnes; mais je fus bientôt détrompé en me trouvant au milieu de longues files de portefaix chargés de thé destiné à Hang-Chao-Fou et ensuite à Shang-Haï. De plus,

comme nos porteurs marchaient très-vite, nous dépassions un grand nombre de gens qui cheminaient dans le même sens que nous. Ils venaient de se débarrasser de leurs thés à Chang-Shan ; mais ils ne retournaient pas les mains vides : ils portaient des balles de coton brut ou de tissus, du plomb et autres marchandises importées par les étrangers ou produites dans les provinces du littoral. Presque à chaque li, nous trouvions des auberges, des établissements où l'on pouvait prendre du thé. Sur le devant de ces maisons la route est le plus ordinairement couverte, afin que ceux qui s'y arrêtent soient à l'abri du soleil et de la pluie.

Vers midi, mes porteurs, qui avaient bien gagné leur dîner, me déposèrent à la porte d'une auberge située dans les faubourgs d'une ville assez considérable, la première que nous rencontrions depuis notre départ de Chang-Shan, mais dont j'ai oublié le nom. Avant que je susse où je me trouvais, j'étais par terre. A peine étais-je sur mes pieds, que le maître de la maison se présenta et fut aussitôt informé de la manière la plus civile par mes porteurs que je venais dîner chez lui. Cela me contrariait fort, car j'avais donné l'ordre formel à Sing-Hou de ne jamais nous laisser descendre à des auberges où nous serions exposés à rencontrer des gens de Canton ou de Shang-Hai, qui auraient pu découvrir ma qualité, et je ne sa-

vais où l'on venait de me faire descendre. Mon domestique, en effet, était resté en arrière ; il n'y pouvait rien. Quant aux porteurs, ils avaient de très-bonnes raisons pour me mener là plutôt qu'ailleurs : ils devaient y dîner gratis, ou plutôt leur écot devait être payé par le nouvel hôte qu'ils amenaient.

C'était une maison vaste et commode, complètement ouverte sur la rue pendant le jour et fermée le soir par des volets mobiles. Le rez-de-chaussée se divisait en trois parties principales : la première faisait face à la rue, la seconde se trouvait derrière celle-ci, et la troisième donnait sur une cour intérieure. Plusieurs petites chambres à coucher ouvraient latéralement sur chacune de ces trois divisions.

Des portefaix, des porteurs de chaises remplissaient la grande salle qui donnait sur la rue ; ils y mangeaient et fumaient leurs pipes. La seconde et la troisième salle étaient destinées aux voyageurs ; mais comme elles n'étaient séparées de la première que par de vastes portes qui restaient toutes grandes ouvertes, il était facile de voir, depuis la rue même, jusqu'au fond de l'édifice.

Je suivis mon hôte dans la seconde salle, à chaque extrémité de laquelle se trouvait une table. L'une des deux étant libre, j'allai m'y asseoir, et, après avoir allumé une pipe en attendant le dî-

ner, je pus promener mes regards à loisir sur la scène étrange qui se développait autour de moi. A l'autre table étaient assis deux marchands qu'à première vue je reconnus pour être des gens de Canton. Il était évident qu'ils suivaient tous mes mouvements avec une grande curiosité, et que, dès mon entrée dans la salle, ils s'étaient doutés que j'étais étranger. J'avais souvent vu l'un des deux à Shang-Haï. Il me regardait comme s'il cherchait à me reconnaître et presque à renouer avec moi ; mais je lui répondais par des regards aussi assurés et aussi indifférents que si je n'eusse jamais su qui il était. En même temps il chuchotait avec son camarade, et je crus même lui entendre prononcer le mot *fan - kwei*, nom sous lequel on désigne les Européens à Canton. Sing-Hou cependant était arrivé, et il s'occupait de mon dîner, qui fut bientôt prêt. De son côté, l'hôte, qui était une espèce d'homme fort civil, mais aussi très-curieux, m'adressait une foule de questions, en servant mon dîner, avec la politesse chinoise. Il me demandait quel était mon nom, mon âge, d'où je venais, où j'allais ; mais à toutes ces questions il n'était pas difficile de répondre sans me compromettre et en lui fermant chaque fois la bouche : je venais de Chang-Shan, j'allais au Fo-Kien, etc. ; toutes choses qui étaient vraies, mais qui n'apprenaient rien à sa curiosité. Quant aux

gens de Canton, ils étaient tout yeux et tout oreilles; ils soufflaient à l'hôte le texte de nouvelles questions à m'adresser, mais je savais toujours m'arranger de façon à les tenir, comme on dit, le bec dans l'eau.

J'étais enfin servi, l'hôte venait de me verser une tasse de vin. J'en pris une gorgée, et, m'armant de mes bâtonnets, je procédai à mon dîner. Rompu à l'usage de ces instruments, je savais m'en servir presque aussi bien que les Chinois eux-mêmes, et, comme je connaissais par expérience l'étiquette de leurs repas, j'allai avec confiance. Quand j'eus fini, on m'apporta un bol de bois plein d'eau chaude et une serviette humide pour me laver la figure et les mains, ce que je fis comme un véritable Chinois, puis je me rassis, attendant le thé. Cependant les Cantonnais restaient toujours à l'autre table; mais ils étaient seuls: les gens qu'ils avaient appelés pendant mon dîner pour leur communiquer leurs soupçons s'en étaient tous allés en voyant que je buvais, mangeais et me conduisais comme tout le monde.

Le temps marchait cependant, et le dîner de mes porteurs étant fini; ils m'avaient fait dire par Sing-Hou qu'ils étaient prêts à partir; en conséquence, faisant un léger salut à l'hôte et un plus léger encore, mais dans le meilleur style de la Chine, aux Cantonnais, je remontai dans ma chaise

et repris ma route. A peine avais-je quitté la maison que Sing-Hou, qui était chargé de payer la carte, fut accablé de questions à mon sujet; au moins c'est ce qu'il vint me raconter, en se vantant d'avoir mystifié les curieux.

La route était couverte de portefaix chargés: on pouvait dire qu'ils ne formaient qu'une armée, depuis Chang-Shan jusqu'à Yuk-Shan, la ville où nous comptions passer la nuit, et où nous arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi, ayant parcouru une trentaine de milles et franchi le point de partage où les eaux se divisent pour aller d'un côté à l'est et de l'autre à l'ouest.

Yuk-Shan doit contenir trente ou quarante mille habitants; c'est une ville plus grande que Chang-Shan et située pareillement sur un cours d'eau au point où il commence à être navigable. Toutes les marchandises qui, venant des montagnes Bohea ou des pays à l'est du lac Poyang, sont acheminées sur Hang-Chao-Fou et sur la côte, sont débarquées à Yuk-Shan pour être transportées à dos d'homme jusqu'à Chang-Shan, où elles reprennent la voie fluviale. Je n'avais aucune raison pour faire séjour dans cette ville; aussi mon premier soin, dès que mes porteurs m'eurent déposé à l'auberge, fut-il d'envoyer mon domestique avec ordre de louer un bateau, et, une demi-heure après, poussés par un vent favorable, nous descendions le cours rapide

du fleuve en route pour Quan-Sin-Fou, où nous arrivâmes de bonne heure le lendemain matin. C'est une ville de grande et belle apparence, mais peu commerçante, où je ne restai que le temps de louer un autre bateau et faire des provisions; car, dès le soir du même jour, j'allais coucher à Ho-Kao, à quatre-vingt-dix ou cent lis plus loin à l'ouest. Je m'étais alors avancé dans cette direction autant qu'il était nécessaire à mes projets; il fallait maintenant aller chercher dans le sud une des passes des montagnes Bohea avant de pouvoir gagner Wou-i-Shan, et toute cette partie du voyage devait se faire en chaise.

Ho-Kao est l'une des villes les plus importantes de l'intérieur de la Chine. Elle est située par $29^{\circ} 54'$ de latitude nord et $116^{\circ} 18'$ à l'est du méridien de Greenwich, sur la rive gauche de la rivière Kin-Kiang, que j'avais descendue pour y arriver. A en juger par son étendue et en la comparant aux autres villes que je connaissais, elle me parut contenir environ trois cent mille habitants. C'est le grand entrepôt des thés noirs. Les marchands de toutes les parties de la Chine y viennent, soit pour acheter des thés, soit pour convoier eux-mêmes les thés qu'ils ont achetés.

Dans toutes les rues, et principalement sur le bord du fleuve, on voit de grands hôtels, des restaurants, des magasins. Ho-Kao est aux villes plus

intérieures ce que Sou-Chao et Shaug-Hai sont aux villes de la côte.

Aussitôt arrivé, je fis marché pour une chaise et des porteurs qui devaient me faire franchir les montagnes Bohea et me mener jusqu'à la ville de Tsoug-Gau-Hien, près de Wou-i-Shan. Lorsque j'arrêtai mes conditions avec mon aubergiste, il m'annonça que la distance entre Ho-Kao et Wou-i-Shan étant de trois cent vingt lis, et la route que j'avais à suivre passant par les montagnes, il me faudrait au moins quatre jours pour faire ce voyage. Comme j'avais souvent consulté ma carte, et que je croyais y avoir mesuré les distances avec exactitude, je fus d'abord surpris; mais en y réfléchissant je dus reconnaître que mon homme avait certainement raison. En calculant mes distances sur le papier plat, je n'avais pas tenu compte de toutes les montagnes que j'avais à monter et à descendre, et dont les pentes rendaient le chemin beaucoup plus difficile et surtout beaucoup plus long qu'il ne me paraissait être sur la carte.

Ce n'est pas une plaisanterie de traverser ces montagnes; aussi avant de partir j'eus soin de choisir une chaise aussi solide qu'il fut possible d'en trouver. D'ailleurs les chaises qui sont destinées à ces voyages sont construites autrement que celles dont on se sert dans les villes ou dans

le pays plat du littoral. La chaise employée ordinairement pour faire des courses dans les montagnes ne se compose guère que de deux vigoureuses branches de bambou traversées par une planchette sur laquelle on s'assoit, et c'est très-suffisant pour une promenade de quelques heures ; mais quand il s'agit d'un voyage de trois ou quatre cents lis, c'est toute autre chose. La chaise avec laquelle on passe les montagnes Bohea est construite avec beaucoup plus d'égards pour le bien-être du voyageur. Au-dessus du siège où il est assis, elle porte un petit dôme de papier huilé ou de toile vernie. Le siège lui-même a un dossier avec lequel il forme un angle de quarante-cinq degrés, ce qui permet au voyageur de s'étendre et de dormir. Garni d'une couverture ouatée, comme celles qui servent de lits, c'est un équipage tout à fait confortable.

Parti le matin de Ho-Kao, nous arrivions vers le milieu du jour, et après avoir déjà franchi une distance d'une soixantaine de lis, à Yuen-Shan, petite ville située sur les bords d'un cours d'eau peu profond et souvent innavigable, qui la met cependant en communication avec Ho-Kao. Bien qu'il ne puisse circuler sur cette rivière que des bateaux d'un très-petit tonnage, il suffit cependant qu'il en soit ainsi pour qu'une quantité très-considérable de thés suive cette voie ; aussi la route qui

sépare les deux villes me parut-elle être, comparativement à ce que j'avais vu déjà, assez peu fréquentée.

Il en fut tout autrement lorsque, après avoir fait dîner mes porteurs et avoir dîné moi-même, nous mîmes le cap sur Tchu-Tchu, où nous devions passer la nuit. Les portefaix surtout étaient très-nombreux. Ils étaient tous chargés de thé, mais la moitié peut-être ne portaient qu'une seule caisse. C'est ainsi que voyagent les thés fins; on ne les laisse jamais toucher terre pendant toute la route; aussi arrivent-ils toujours en beaucoup meilleure condition que les autres. Voici comment on les transporte. Deux bambous d'environ six pieds de long chacun sont solidement attachés par une de leurs extrémités à une caisse, un de chaque côté. Par l'autre bout, ils sont réunis de telle sorte que le tout forme un triangle qui a la longueur de la caisse pour base. En passant la tête entre les bambous, au centre du triangle, le porteur se trouve naturellement avoir la caisse sur les épaules, garnies d'ailleurs d'une espèce de selle pour asseoir plus doucement son fardeau. Quand il veut reprendre haleine, il appuie les extrémités contiguës des bambous, le sommet du triangle par terre, la caisse en haut, rangée contre un mur, ou soutenue par les mains, en maintenant tout le système dans la perpendiculaire.

Les thés communs sont transportés comme tous les autres fardeaux en Chine, c'est-à-dire que chaque porteur, ayant un bambou sur l'épaule, porte deux caisses suspendues en équilibre aux deux extrémités de son bambou. Mais aussi, toutes les fois qu'il s'arrête ou pour se reposer ou pour entrer dans une auberge, les caisses sont nécessairement déposées par terre; elles se salissent ou s'avarient, et, par suite, arrivent à leur destination en moins bon état que les autres.

Nous étions dans un pays de montagnes. Tantôt la route descendait dans une belle vallée, tantôt elle escaladait une pente rapide, tantôt encore elle serpentait sur les flancs d'une montagne trop élevée pour qu'on pût songer à la franchir en suivant la ligne droite. Sur tous les sommets où nous arrivions, nous nous arrêtions toujours pour voir le pays autour de nous, pour reconnaître la vallée d'où nous sortions et celle où nous allions nous engager. Les longues lignes de chaises et de coulis chargés de thé animaient le paysage; c'était un curieux spectacle de les voir, comme une fourmière, gravir la montagne ou descendre dans la vallée.

En sortant de Yuen-Shan, nous étions définitivement entrés dans le pays producteur du thé. Les premières pentes de toutes les hauteurs en étaient couvertes. Quelquefois on en voyait sur des pla-

teaux , mais on pouvait être sûr que là le sol était sec , bien drainé par l'effet de sa situation topographique , et toujours plus élevé que les terrains bas où se cultive le riz. On voyait aussi que bon nombre des exploitations de thé étaient de construction récente , que cette industrie était en voie de développement et de progrès.

Le jour était déjà fort avancé lorsque nous aperçûmes les premières maisons de Tchu-Tchu ; c'est une pauvre ville qui ne vit que des voyageurs allant aux montagnes Bohea ou en revenant , et du commerce du thé qui se produit dans les environs. L'auberge où Sing-Hou me fit descendre était plus petite que celle de Chang-Shan , mais construite et distribuée de la même manière. L'hôte , qui était venu me recevoir avec les formalités d'usage et la serviette à la main , s'empressa de me conduire à une table qu'il prit soin de nettoyer ainsi que la chaise sur laquelle je devais m'asseoir ; puis , me faisant servir une tasse de thé et apporter du feu pour allumer ma pipe , il alla donner des ordres pour mon souper , sans se douter qu'il allait recevoir un Européen sous son toit.

J'eus alors le temps de promener mes regards autour de moi pour prendre connaissance des lieux , qui m'intéressaient d'autant plus que pour la première fois j'allais coucher dans une auberge chinoise. Par un singulier effet du hasard , je n'a-

vais encore, dans mes voyages, couché que chez des amis, sur des bateaux, dans des monastères, jamais dans une auberge. De chaque côté de la salle où j'avais pris place, on voyait un certain nombre de petites chambres, je n'ose pas dire de chambres à coucher, dans l'une desquelles mon bagage avait été déposé. Elle pouvait bien avoir douze pieds carrés, et elle contenait deux lits avec une table au milieu. Elle n'avait pas de fenêtre, ni d'ouverture pour laisser passage à la lumière; seulement, la cloison qui la séparait de la grande salle ne montait pas jusqu'au plafond, et elle était éclairée par ce jour de souffrance ou par la porte lorsqu'elle était ouverte. Ajoutez à cela un plancher fort inégal de terre mal battue, des murs couverts de suif et de saletés de tout genre, et vous aurez une idée assez exacte de la chambre où j'allais passer la nuit.

Partout ailleurs je n'aurais pas pu y tenir; mais, en Chine, je m'étais fait une loi de savoir hurler avec les loups, comme on dit, et, au lieu de me décourager, je ne songeai qu'à tirer le meilleur parti de la situation. J'appelai Sing-Hou et, avant de lui laisser dépaqueter mon matelas, je lui donnai l'ordre de balayer la chambre. Je prêtais moi-même la main à ce soin indispensable, lorsque l'hôte vint me prévenir que le souper était servi. J'y fis honneur, car il était excellent; je ne sais s'il

eut le mérite de me mettre de belle humeur et de me faire oublier la répugnance que j'avais à entrer dans ma chambre à coucher; mais ce qui est certain, c'est qu'en m'étendant sur mon grabat je fermai presque aussitôt les yeux pour ne me réveiller que le lendemain au point du jour, après une nuit du sommeil le plus paisible et le plus bien-faisant.

Avec les premières lueurs de l'aurore nous étions en route pour assister à l'un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de contempler. Depuis quelque temps déjà nous voyagions comme au milieu d'une mer de montagnes; mais alors c'étaient les chaînes des monts Bohea qui se développaient à nos regards dans toute leur grandeur, couronnés de nuages au-dessus desquels on voyait leurs cimes élevées. Je ne saurais avoir une idée bien exacte de leur hauteur; mais en les comparant dans mon esprit avec des montagnes dont l'élévation m'était connue, il me sembla qu'ils ne devaient pas avoir moins de six ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. A leurs pieds ils sont cultivés, mais leurs flancs et leurs têtes sont nus et sauvages.

J'ai toujours aimé à contempler un paysage de ce genre, le matin, de bonne heure. Je ne sais si c'est parce qu'il règne alors une fraîcheur, une espèce de beauté qui se dissipe à mesure que le

soleil monte à l'horizon, ou parce que l'esprit est alors plus ouvert aux impressions que pendant le reste de la journée, ou bien encore parce que toutes ces causes se réunissent pour rendre le lever du soleil dans la campagne plus doux et plus charmant; mais si j'avais choisi le moment où j'aurais voulu voir les monts Bohea, je n'aurais certainement pas pu tomber mieux. La matinée était pure, l'air frais, et le soleil, lançant ses rayons à travers les pics des montagnes, les inondait d'une riche lumière qui contrastait admirablement avec l'obscurité indécise des fonds et des vallées.

Depuis Ho-Kao, la direction générale de notre route était ascendante; mais alors nous étions arrivés au pied de la chaîne centrale, et nous allions nous engager dans la passe qui permet de la franchir. La route qui conduit à ce point suprême à environ six pieds de large, et elle est pavée en granit; c'est une gorge des plus pittoresques, dominée de chaque côté par de hautes montagnes. A quelque distance avant d'arriver à son sommet, elle est si roide que les Chinois mêmes descendent de leurs chaises et mettent pied à terre pour la gravir; c'est tout dire.

C'est un passage très-fréquenté; il unit le Fo-Kien au Kiang-Si, il sert de grande route à toutes les relations entre le pays qui produit le thé et les provinces du centre ou du nord de l'empire. A

chaque détour de la route, qui est très-sinueuse, nous rencontrions de longues files de coulis. Ceux qui allaient au nord étaient chargés de caisses de thé; ceux qui allaient au sud portaient du plomb, des tissus et autres marchandises demandées dans le pays qui produit le thé. Il y avait aussi une foule de voyageurs en chaise; mais, si bonne que fût la route, si nombreux que fussent les coulis, je n'en vis jamais deux aller de front: ils marchaient un par un, et dans le lointain, en les suivant du regard à travers les sinuosités de la montagne, on aurait dit une armée de fourmis en mouvement.

Nous avons parcouru une vingtaine de lis au moins (à peu près deux lieues), lorsque nous arrivâmes aux fameuses portes qui séparent le Fo-Kien du Kiang-Si; c'est l'ouvrage de la nature, et l'on serait tenté de croire que c'est de là que les architectes chinois se sont inspirés pour faire les portes de leurs villes. Lorsque nous fûmes engagés sous la voûte, je remarquai une escouade de soldats qui étaient sans doute chargés de faire un service de surveillance, mais qui oublièrent de s'occuper de nous et de nos bagages. Nous les avons à peine dépassés que tout à coup le Kiang-Si sembla se fermer derrière nous, et le Fo-Kien se déroula à perte de vue sous nos regards. Jamais encore je n'avais rien vu d'aussi grand, d'aussi imposant.

Ching-Hu, la petite ville où nous devons passer

la nuit, est assise sur les bords du cours d'eau qui, grossissant toujours à mesure qu'il s'approche de la mer, devient le beau fleuve que j'avais vu à Fou-Tchao-Fou. Elle est bâtie dans un ravin que dominent de chaque côté des montagnes élevées. En descendant la grande rue, je remarquai trois Cantonnais qui semblaient faire leur promenade du soir en admirant les beautés pittoresques du lieu. C'était un avis de la Providence ; et, appelant Sing-Hou, je lui intimai de prendre ses mesures pour ne pas nous faire descendre à l'auberge où ces gens-là devaient être logés, attendu que je ne me souciais pas d'une nouvelle rencontre avec des habitants des villes où les Européens sont admis.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à notre auberge. C'était un édifice comme ceux que j'ai déjà décrits, aussi ne m'amusai-je pas à l'étudier. Dès que mon souper fut fini, j'allai retrouver mon matelas et je dormis d'un meilleur sommeil que si j'avais été sur un lit de plume. Les fatigues et les émotions de la journée y étaient pour quelque chose.

Le lendemain nous avions à franchir une autre chaîne ; bien que moins élevée que celle de la veille, elle offrait aux regards une série de paysages tout aussi remarquables. Par suite de la différence d'élévation, les flancs des montagnes étaient couverts d'arbres d'une végétation si riche qu'elle

me rappelait ce que j'avais vu à Singapore et à Batavia. Nous y traversâmes plusieurs belles forêts de pins à feuilles de lance (*cunninghamia lanceolata*), les plus belles que j'eusse encore rencontrées en Chine.

La construction de la route sur cette passe est une œuvre de géants. Les flancs de la montagne, au-dessus et au-dessous de la route, sont à pic. Les Chinois ont regardé cette route comme si dangereuse que, même après l'avoir faite, ils l'ont garnie d'un parapet en granit pour empêcher les gens d'avoir le vertige et de tomber. Dans les profondeurs au-dessus desquelles elle chemine, au milieu d'une charmante et pittoresque vallée, coule, à travers les arbres et les rochers, un petit cours d'eau alimenté par les sources de la montagne. En plusieurs endroits, la hauteur perpendiculaire, au-dessus des cascades de cette rivière, était si grande que je ne pouvais la contempler sans me sentir la tête tourner.

Lorsque nous étions au beau milieu de la passe, nous fûmes pris par un coup de vent si violent que je dus faire enlever la capote de ma chaise. Si je n'eusse pas pris cette précaution, j'aurais couru le risque d'être emporté dans l'abîme avec mon équipage : le danger me parut même être si grand que je descendis de ma chaise. Pour un instant nous fûmes obligés de chercher un refuge dans

une des maisons qui bordent la route, et où l'on fournit, en guise de rafraîchissement, du thé aux voyageurs. Cette maison était tenue par une vieille femme très-bavarde, de qui les discours ne contribuèrent pas peu à nous faire prendre notre mal en patience. « Hai-Yah, s'écriaient nos porteurs en entrant dans la maison, quel affreux temps ! quel ouragan ! — Bah ! bah ! répondait la bonne dame, ce n'est rien, il ne faut pas appeler cela un ouragan ; on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que le vent dans nos montagnes. Il enlève souvent les toits de nos maisons, et souvent aussi il est impossible de se tenir debout sur la route. Vous n'auriez certainement pas pu porter cette chaise par un jour de grand vent, voilà ce que je vous dis. Ah ! je voudrais que vous vissiez un vrai coup de vent, et vous ne diriez pas qu'il fait du vent aujourd'hui. »

Après avoir bu le thé qu'elle nous servit, Sing-Hou, s'adressant à l'un des porteurs, demanda ce qu'il fallait payer. L'homme répondit : « Un sapèque (un demi-centime) par tasse ; le thé n'est pas cher dans ce pays. » On compta l'argent et l'on invita la bonne dame à le recevoir. Elle refusa en nous disant que sa maison n'était pas une boutique où l'on servit du thé, et que si jamais elle l'était, ce qui probablement n'arriverait pas de si tôt, on pourrait alors recevoir notre argent. C'était la pre-

mière fois que je voyais un Chinois refuser de l'argent; mais la bonne dame n'y perdit rien, car je lui achetai des gâteaux et quelques autres bagatelles qu'elle ne croyait pas au-dessous de sa dignité de vendre, et nous nous séparâmes bons amis.

Le ciel avait été chargé de nuages pendant la matinée : aussi, dès que le vent se fut apaisé, la pluie se mit à tomber par torrents, ce qui nous obligea à coucher dans une auberge de la route, assez loin encore de l'endroit où nous espérions passer la nuit. L'hôte me combla d'attentions. Dès que j'entrai dans la salle commune, il me fit apporter du thé, et, à mon grand étonnement, ce thé était sucré, et, avec la tasse, on me servit une cuiller de forme singulière. Mais ce fut seulement à la première tasse qu'il en fut ainsi; celles qui la suivirent étaient faites à la manière ordinaire, c'est-à-dire avec de l'eau bouillante jetée purement et simplement sans sucre sur des feuilles de thé déposées d'abord au fond de la tasse.

A la question que l'on ne manquait jamais de faire à Sing-Hou pour lui demander qui était son maître, il répondait toujours invariablement : « Un seigneur d'un pays bien éloigné au delà de la grande muraille. » Dans les villes cela suffisait ordinairement pour couper court à la conversation; mais dans le village où nous étions ce jour-là, cette réponse fit sur notre hôte, qui n'était lui-même

qu'un simple paysan, un effet extraordinaire. Il était aussi fier que troublé de recevoir un aussi grand personnage que pouvait l'être un seigneur d'au delà de la grande muraille, et ses attentions pour moi en devinrent fatigantes. Il commença d'abord par me faire force excūses de la médiocrité de la chère dans sa pauvre maison. « Si j'avais daigné le faire prévenir de l'honneur que je voulais lui faire en descendant chez lui, il aurait pris ses précautions en conséquence, etc, etc. » Pour ne pas être en reste de politesse avec lui, je ne taris pas de compliments sur sa maison et sa cuisine.

Entre neuf et dix heures du soir, je faisais mes préparatifs pour aller me coucher, lorsque Sing-Hou vint me faire savoir que l'hôte me priait de vouloir bien faire honneur à un souper qu'il avait pris la peine de préparer lui-même. Un souper de ce genre s'appelle un *tein-sin*, et je sais maintenant que c'est presque un usage chez les aubergistes chinois d'en offrir de pareils aux hôtes à qui ils veulent témoigner une considération particulière; mais alors j'ignorais ce que cela voulait dire, et je commençai par dire à Sing-Hou de m'excuser, attendu que j'avais fort bien dîné et qu'il m'était impossible de rien manger de plus. Là-dessus Sing-Hou se récria, disant qu'il était contraire à tous les usages de refuser un *tein-sin*; et moi, croyant qu'il

valait toujours mieux se conformer aux habitudes du pays, je le suivis en victime résignée dans la grande salle où le festin était préparé. Vu les circonstances, il était magnifique, et, si j'avais eu quelque peu d'appétit, j'aurais pu faire un excellent repas; mais, pour ce soir-là, c'était au-dessus de mes forces et de ma capacité. L'hôte, cependant, me servait en personne et me pressait instamment de manger. Je fis la meilleure figure que je pus, goûtant de divers plats selon l'inspiration de mon caprice, et, lorsque je crus avoir suffisamment sacrifié à la politesse chinoise, je déposai résolûment mes bâtonnets sur la table en annonçant qu'il m'était impossible de rien manger de plus, mais aussi en exprimant toute ma satisfaction de l'excellence de la cuisine et de la bonne grâce avec laquelle le tein-sin avait été servi. Je ne devais pas cependant en être quitte à si bon marché, et il fallut entendre encore bien des discours et entamer bon nombre de plats avant de pouvoir me retirer, craignant une indigestion, ou tout au moins un cauchemar, conséquence ordinaire d'un excès de table.

Le lendemain matin j'ouvrais les yeux à peine, que mon hôte entra dans ma chambre pour m'annoncer que le tein-sin était servi. Cette fois je me laissai faire avec beaucoup plus de plaisir que la veille. A ma grande surprise cependant, quelques minutes après que j'avais quitté la table, on vint me

prévenir que le déjeuner m'attendait, absolument comme si je n'eusse pas encore mangé. En même temps Sing-Hou se présenta, demandant ce qu'il fallait donner à notre hôte pour tous les égards avec lesquels il nous avait reçus, et dont il se refusait à fixer le prix. Il va sans dire que je lui fis donner une bonne somme; mais aussi, comme je soupçonnais quelque peu que Sing-Hou et les porteurs étaient au fond pour quelque chose dans le tein-sin, j'ordonnai à mon domestique de prendre garde à m'épargner à l'avenir une réception aussi brillante. J'avais encore une longue course à faire, et il eût été fort embarrassant de me trouver à court d'argent.

Vers les dix heures du matin, nous arrivâmes à Tsong-Gan-Hien, grande ville située au centre même du pays qui produit le thé noir, et par 27° 47' 38" de latitude nord, selon les calculs faits jadis par les jésuites. Ses murs, fort délabrés aujourd'hui, ont environ trois milles de circonférence, et renferment peut-être une centaine de milliers d'habitants. Les faubourgs, que je comprends dans cette estimation, sont très-grands et très-populeux. Les entrepôts de thé y sont très-nombreux. C'était là que tous les coulis que j'avais rencontrés dans la montagne étaient venus se charger. Les marchands de thé viennent de toutes les parties de la Chine faire leurs achats à Tsong-Gan-Hien. Les Canton-

nais surtout y sont très-nombreux, et j'en reconnus plusieurs dans les rues; mais, pour des raisons que l'on comprendra de reste, j'eus grand soin de les éviter. D'ailleurs ils se distinguent aisément, par les traits de la figure, des gens du Fo-Kien ou des provinces septentrionales.

Comme j'étais arrivé le matin à Tsong-Gan-Hien, je n'y fis qu'une halte de trois heures. Ce délai me suffit pour faire une reconnaissance générale de la ville et pour donner le temps à mes gens de prendre un peu de repos. Je remontai ensuite dans ma chaise et pris le chemin de Wou-i-Shan, qui n'était plus éloigné que de quarante ou cinquante lis.

CHAPITRE X.

Wou-I-Shan. — Ascension. — Un temple bouddhiste. — Dîner avec des prêtres, conversation. — Clair de lune. — Vin chinois. — Les singes employés à la récolte du thé. — Le fleuve des Neuf-Détours. — Aventure de nuit. — Tsin-Tsun. — Pouching-Hien. — Autre aventure de nuit. — Difficulté de trouver des porteurs. — Nous sommes obligés de repartir avec notre bagage sur le dos, au milieu de la pluie et de la boue. — Matinée passée avec des mendiants. — Les mendiants en Chine. — Le roi des mendiants. — Fin de nos misères. — Retour à Shang-Haï.

Aussitôt que l'on est sorti des faubourgs de Tsông-Gan-Hien, on aperçoit au milieu de la plaine les célèbres montagnes de Wou-i-Shan. A vrai dire, c'est un pâté de collines dont la plus élevée ne dépasse pas un millier de pieds en hauteur. Elles ont une apparence singulière, leurs flancs étant partout presque perpendiculaires.

Wou-i-Shan est considéré par les Chinois comme l'un des lieux les plus curieux et les plus sacrés de l'empire. Un manuscrit cité par M. Ball en fait la description suivante : « De toutes les montagnes du Fo-Kien, celles de Wou-i-Shan sont les plus belles, et leurs eaux sont les meilleures du pays. Elles sont hautes et abruptes, entourées d'eau ;

on dirait qu'elles ont été taillées par les esprits ; il ne se peut rien voir de plus étonnant. Depuis les dynasties de Csin et de Han jusqu'à aujourd'hui, une longue suite d'ermites et de prêtres des sectes de Tao-Ssé et de Fo, trop nombreux pour être comptés, y vivent comme les nuages, comme les brins d'herbe de la montagne. Leur principal renom vient cependant de leurs produits, et parmi ces derniers le thé est le plus célèbre. » Les gens qui me menaient me montraient Wou-i-Shan avec orgueil. « Le voilà ! disaient-ils ; avez-vous rien dans votre pays qui puisse lui être comparé ? » Et ils avaient raison. Je m'étais attendu à voir quelque chose d'extraordinaire, mais j'avoue que le spectacle qui se déroulait devant moi surpassait tout ce que j'avais imaginé.

La journée était magnifique ; les rayons du soleil faisaient sentir leur puissance, et, pour admirer le spectacle qui s'offrait à mes yeux autant que pour me reposer, je m'étais arrêté à l'ombre d'un grand camphrier qui s'élevait sur le bord du chemin. J'aurais volontiers passé là toute la journée, si mes porteurs, qui touchaient à la fin de leur voyage, ne m'eussent rappelé qu'il était temps de partir.

Arrivés au pied des montagnes, nous demandâmes le chemin du temple. « A quel temple allez-vous ? » me répondit-on ; il y a presque un millier de temples à Wou-i-Shan ! » Sing-Hou expliqua

que nous ne connaissions pas les noms des temples, mais que nous désirions nous adresser à l'un des plus grands. En conséquence, on nous dit de nous acheminer vers le pied de rocs perpendiculaires. Parvenu à ce point, je m'attendais à découvrir, sur le sommet de la colline, le temple que nous cherchions; mais rien ne paraissait : je ne voyais qu'un étroit et petit sentier taillé dans le roc, et qui semblait devoir conduire à des lieux presque inaccessibles. Il fallut sortir de ma chaise et escalader le sentier en me traînant souvent sur les genoux et sur les mains. Il arriva plus d'une fois que les coulis s'arrêtèrent, en signifiant qu'ils ne pouvaient pas mener la chaise plus loin. A force d'exhortations cependant, je parvins à les déterminer à marcher.

Il était alors deux heures de l'après-midi, le ciel était d'une pureté admirable, et le soleil dans tout son éclat; une transpiration abondante me coulait de tous les pores, et je commençais à craindre quelque attaque de fièvre ou de l'une de ces maladies qui ne sont que trop fréquentes dans ce pays malsain. Nous arrivâmes enfin, cependant, au haut de la colline, où nos yeux furent réjouis par l'aspect d'une riche culture qui indiquait le voisinage du temple. Comme j'étais en avance sur mon monde, je m'assis pour prendre un peu de repos à l'ombre d'un arbre, sous lequel je fus bientôt

rejoint par mes gens, dont les figures respiraient alors la satisfaction : ils avaient découvert le temple à travers les bouquets d'arbres, ils savaient qu'ils allaient se reposer et trouver des vivres.

Les prêtres de Bouddha semblent avoir été toujours très-heureux dans le choix des sites où ils ont élevé leurs temples et leurs habitations. Beaucoup de ces lieux, d'ailleurs, doivent leur charme à la culture et à la beauté des arbres qui les entourent. En Chine, le petit bois qui règne autour d'un temple bouddhiste est toujours entretenu avec soin et respecté; aussi le voyageur en apercevant des arbres, même à plusieurs milles de distance, peut-il deviner à coup sûr l'existence d'un temple bouddhiste. Sous ce rapport, ces prêtres ressemblent aux moines des anciens temps, au goût et aux soins de qui l'Europe d'aujourd'hui doit encore la plus grande partie de ses richesses et de ses beautés forestières.

Le temple ou la collection de temples dont nous approchions se trouve sur la pente d'un petit vallon qui règne sur le plateau même de Wou-i-Shan, et qui semble avoir été préparé par la nature pour que l'homme y construisît des habitations aussi bien situées sous le rapport de la vue que confortables et saines. Au fond de ce vallon brille à travers les arbres un petit lac couvert des feuilles et des fleurs du fameux *Lien-wha* (*nelumbium*), si

estimé et si honoré par les Chinois, et qui abonde toujours dans le voisinage des temples bouddhistes. Depuis les bords du lac jusqu'aux temples, tout l'espace est couvert d'arbres à thé cultivés avec le plus grand soin (on le remarque à première vue), et de l'autre côté du lac, faisant face aux temples, règne un grand bois.

Du côté où les temples sont construits, on voit un certain nombre de rocs d'une apparence étrange, qui s'élèvent comme des monuments cyclopéens. Ils sont placés fort près les uns des autres, et leur hauteur varie de quatre-vingts à cent pieds. C'est, on n'en peut douter, la singularité, la bizarrerie de ce caprice de la nature qui a déterminé les moines dans le choix de leur établissement. Le chef des prêtres a sa maison bâtie au pied de l'un de ces rocs, et ce fut de ce côté que nous nous dirigeâmes. Après avoir monté un assez long escalier de pierres et franchi la porte d'une petite cour, nous étions devant la maison. Un enfant qui jouait sous le porche s'empressa, en nous voyant, d'aller annoncer notre visite. Fatigué comme j'étais, j'entrai sans plus de cérémonie dans la grande salle pour attendre la venue du maître de la maison. Ce ne fut pas long; il entra presque en même temps que moi, et, avant toutes choses, il commença par me faire l'accueil le plus poli. Après les saluts et les compliments, Sing-Hou lui conta que j'étais venu passer

un jour ou deux à Wou-i-Shan, dont la réputation s'étendait jusque dans le pays lointain auquel j'appartenais, et il termina en lui demandant de vouloir bien se charger de notre nourriture et de notre logement pendant le temps de notre séjour.

Tandis que Sing-Hou faisait son discours, le prêtre tira de son sac à tabac une pincée de tabac chinois qu'il roula entre le pouce et l'index, et qu'il m'offrit ensuite pour charger ma pipe. C'est l'usage chez les gens de ces montagnes, et c'est, pour celui à qui cette politesse est adressée, la preuve qu'il est le bienvenu. J'acceptai donc et me mis aussitôt à fumer. D'ailleurs c'était une contenance; quoique je susse assez de chinois pour me faire comprendre au besoin à peu près partout, je croyais plus prudent de n'entrer pas en longue conversation avec les prêtres de ce temple. Je laissais ce soin à mon domestique, qui parlait pour nous deux et de reste. On leur dit donc que je ne connaissais pas le dialecte du pays, et que j'arrivais d'une contrée fort éloignée, située au delà de la grande muraille.

Sur ces entrefaites on vint annoncer que le dîner était servi. Le vieux prêtre me salua en m'invitant à passer dans la salle à manger; il va sans dire que je le priai de passer devant moi, mais il n'en voulut rien faire: je dus passer le premier et m'as-

soir à la place d'honneur, à gauche. Nous avions pour convives trois autres prêtres, dont l'un avait la plus mauvaise mine, le front bas, le regard impudent, le visage criblé des marques de la petite vérole. C'était une de ces figures que l'on n'aimerait pas à rencontrer à certaines heures de la nuit. Quant au bon veillard qui nous recevait, c'était toute autre chose ; il pouvait être âgé de soixante ans, et son air était aussi doux qu'intelligent. C'était une de ces figures qu'on a plaisir à contempler ; la douceur, l'honnêteté, la loyauté respiraient dans ses regards, il n'y avait pas à s'y tromper.

Lorsque nous fûmes assis, on commença par nous servir à chacun une tasse de vin, et le vieux prêtre nous dit : « Che-Sue, Che-Sue, buvez ce vin. » Chacun prit sa tasse et nous trinquâmes tous ensemble ; lorsque les tasses se rencontraient, on répétait Che-Sue en se saluant. On passa ensuite au festin. La table était couverte de petits bassins de bois, dans chacun desquels était un mets différent. Je remarquai avec étonnement dans le nombre de petits poissons ; j'avais toujours cru que jamais les prêtres bouddhistes ne mangeaient rien de ce qui a eu vie. Tous les autres plats appartenaient au règne végétal. C'étaient de jeunes pousses de bambou, des choux verts et conservés, des navets, des pois, des haricots, le tout très-bien accommodé.

Pendant le dîner, les prêtres ne cessaient de me

presser de manger ; ils faisaient l'éloge des divers plats, et leur politesse, au moins dans mon humble opinion, allait quelquefois un peu loin. Ils ne se contentaient pas de recommander les mets à ma gourmandise, ils y plongeaient souvent leurs bâtonnets pour y choisir les morceaux qu'ils croyaient être les plus délicats, et ils me les offraient en disant : « Mangez ceci, mangez cela. » C'était une preuve de bonne volonté qui n'était pas tout à fait de mon goût ; je les jugeai cependant sur l'intention, et nous fûmes les meilleurs amis du monde.

En même temps une conversation fort intéressante se poursuivait entre Sing-Hou et les prêtres. Sing-Hou avait été dans son temps un grand voyageur, et il fournissait à ces bonnes gens une merveilleuse abondance de renseignements sur les provinces du nord et du sud, de l'est et de l'ouest. Il leur conta son voyage à Pékin, comme quoi il avait vu l'empereur et avait été attaché pendant quelque temps au service de sa maison. Toutes ces histoires, débitées avec une assurance imperturbable, finirent par le faire passer aux yeux de mes convives pour un personnage important. Du reste, ils exprimaient franchement leur opinion sur les gens des diverses provinces de l'empire ; ils en parlaient comme s'il se fût agi d'autant de peuples différents, comme nous parlerions des Français, des Hollandais, des Danois. Ceux qu'ils aimaient le moins, c'étaient les

gens de Canton. Quant aux étrangers, les meilleurs ne valaient rien, surtout les *Kwei-Tsis*, les enfants du diable, nom qu'ils appliquaient sans distinction à toutes les nations de l'occident.

Après le dîner j'allai faire un tour dans les temples ; il n'en est aucun qui soit remarquable, et de fait les bons prêtres semblaient plus occupés de la culture et de la manipulation du thé que des cérémonies de leur religion ; d'ailleurs, à cette époque de l'année, prêtres et domestiques étaient exclusivement occupés des soins à donner à cette inestimable plante.

Cependant le soleil se couchait derrière les montagnes Bohea, et comme dans ces régions le crépuscule est très-court, il devenait prudent de reprendre la route des temples où j'étais logé. Quand j'y arrivai les ombres du soir épaississaient graduellement, et Wou-i-Shan était déjà dans l'obscurité. La nature était rentrée dans un silence solennel que troublait seulement de temps à autre le son d'un gong ou d'une cloche, témoignage de la vigilance des prêtres occupés de leurs dévotions du soir. En même temps la lune s'était levée, et à la lumière de ses rayons l'aspect du paysage était devenu plus imposant encore peut-être que pendant le jour. Les rocs étranges dont j'ai parlé, élevant au-dessus des temples leurs formes gigantesques, éclairées en partie par la lune et en partie plongées

dans l'obscurité, produisaient un effet magique. En face des temples le bois prenait une apparence de plus en plus sombre et mystérieuse, tandis qu'au fond de la vallée le petit lac étincelait comme s'il eût été couvert de perles d'argent.

Je ne craignais plus de ne pas retrouver mon chemin; je m'assis sur une pierre, et, plongé dans une contemplation profonde, je laissai mes regards se promener sur ces objets étranges. Était-ce un rêve ou une réalité? étais-je transporté dans le pays des fées? Plus je regardais, moins les choses devenaient distinctes; la rêverie, l'imagination transformaient les rocs et les arbres en êtres vivants aux formes fantastiques. En pareilles circonstances, j'aime à laisser le champ libre à mon imagination, et, s'il m'arrive de construire quelques châteaux en l'air, du moins ils ne me coûtent pas cher, et il n'est pas difficile de les faire disparaître.

J'étais encore absorbé dans cet état, qui tenait le milieu entre la veille et le sommeil, qui me détachait de tous les objets de ce monde matériel pour me lancer dans les espaces, lorsque Sing-Hou vint m'avertir que le souper était prêt et que l'on m'attendait. Il se passa à peu près comme notre dîner. Ainsi que la plupart de mes compatriotes, j'ai une grande aversion pour le *sam-shou* des Chinois, liqueur spiritueuse qui ressemble assez à l'arrack de l'Inde, mais qui est distillée du riz. A

proprement parler, l'espèce commune qui se vend en détail dans les boutiques n'est qu'un affreux poison. Mais le vin de Wou-i-Shan était toute autre chose, il ressemblait aux vins légers de France; il était légèrement acide, agréable au goût, et pour s'enivrer il aurait fallu en boire des quantités énormes. Je n'ai pas pu vider la question de savoir s'il était fait avec du raisin ou bien si c'était une espèce de sam-shou préparé selon des procédés particuliers et adouci par une quantité considérable d'eau. En tous cas, c'était l'agréable appendice d'un souper chinois.

A en juger par la conversation, toutes les terres de ces montagnes appartiennent aux prêtres des deux sectes que j'ai déjà nommées, mais les bouddhistes sont à beaucoup près les plus nombreux. Il existe aussi quelques fermes qui fournissent à la consommation de la cour de Pékin. On les désigne sous le nom de domaines impériaux, mais je crois qu'en réalité ils sont aussi administrés par les prêtres. L'arbre à thé est cultivé partout dans ces montagnes, et souvent dans des localités presque inaccessibles, sur des pointes de rochers, sur des pentes à pic.

M. Ball raconte dans son livre sur la culture du thé qu'il faut souvent employer des chaînes et des cordes pour soutenir les hommes qui vont recueillir les feuilles des arbres qui croissent dans de

pareilles positions, et j'ai même entendu affirmer (je ne sais si c'est par des Chinois ou par d'autres) que l'on emploie des singes à ce travail, et voici comment : ces animaux n'aiment pas la fatigue et ne se soumettraient pas volontiers à cueillir les feuilles ; mais, lorsque le jour de la récolte est venu, les Chinois se mettent à leur jeter des pierres, les singes se fâchent et ripostent aux assaillants en cassant les branches des arbres et en les lançant à la figure de l'ennemi, et la récolte se trouve faite.

Je ne voudrais pas me hasarder à dire que l'on ne fait pas la cueillette des feuilles de thé avec l'aide de chaînes et de singes, mais je crois pouvoir affirmer sans crainte de me tromper que la récolte faite par ces procédés est très-peu importante. La plus grande partie du thé se recueille sur des plateaux dont le sol est enrichi par les matières végétales et autres dépôts qui y sont apportés des lieux hauts par les pluies. On voit très-peu d'arbres à thé dans des lieux arides.

Je restai trois jours chez ce bon prêtre ; puis, ayant vu tout ce qui pouvait m'intéresser dans cette partie de la montagne, je songeai à porter ailleurs mes observations. Le matin du troisième jour, après le déjeuner, je fis au bonhomme un beau présent qui ne sembla pas contribuer peu à m'élever dans son estime. On appela des porteurs de chaise, et nous quittâmes l'hospitalière maison

des prêtres bouddhistes pour aller explorer d'autres localités.

Nous nous lançâmes à travers les montagnes dans la direction de la petite ville de Tsin-Tsun, autre place importante pour le commerce des thés noirs. Notre route était très-agreste. C'était tout simplement un petit sentier, et quelquefois des degrés très-étroits taillés dans le roc. Deux milles de marche nous conduisirent à un temple solitaire, situé sur les bords d'un petit torrent qui serpente à travers les montagnes. Les Chinois l'appellent la rivière des Neuf Détours, à cause des cours sinueux qu'elle suit au milieu des collines de Wou-i-Shan. Elle partage la chaîne en deux districts, celui du nord et celui du sud, le premier étant le plus renommé pour la qualité de ses thés. C'est là que se produisent les meilleurs pekoes et les plus beaux souchongs; mais je crois que les thés de cette qualité parviennent très-rarement sur les marchés de l'Europe, ou du moins n'y parviennent qu'en très-petite quantité.

Le temple où nous venions d'arriver ne se compose que d'un petit et très-peu intéressant édifice; c'est un lieu de halte entre Tsin-Tsun et les montagnes, et nous y trouvâmes un assez grand nombre de voyageurs et de coulis assis sous le porche et buvant du thé. Ce temple appartient aux Tao-Szés, et il était habité par un vieux prêtre et sa

femme. Les prêtres de cette secte ne se rasent pas la tête comme les bouddhistes, et je crois qu'ils peuvent se marier.

Le bon vieillard nous reçut avec la plus grande politesse, et, selon l'usage du pays, il m'offrit une pipe de tabac et une tasse de thé; Sing-Hou lui demanda ensuite s'il pouvait nous louer une chambre de sa maison pour un ou deux jours. Il parut enchanté de l'occasion qui se présentait de gagner un peu d'argent, et aussitôt il nous conduisit dans une chambre haute que nous acceptâmes pour le temps de notre séjour.

Cette maison et le temple duquel elle dépendait sont, comme ceux que j'ai déjà décrits, appuyés contre un roc perpendiculaire qui fournit un excellent mur de fond. Le sommet du rocher domine le petit édifice, et l'eau qui en tombe incessamment sur le toit de la maison ferait croire qu'il pleut toujours.

Le vieux prêtre qui avait bien voulu nous recevoir semblait être réduit au dernier degré de la pauvreté; la pièce de terre attachée au temple, et qui lui fournissait son principal moyen d'existence, était très-petite. De temps à autre les fidèles de sa secte qui venaient faire leurs dévotions lui faisaient quelque petit présent, mais les visites et les cadeaux étaient très-rares. D'ailleurs son temple n'a rien de grand ni d'imposant qui puisse attirer les

gens riches ou les curieux, si ce n'est le magnifique paysage qui l'entoure.

Après avoir donné quelque argent au bonhomme pour acheter de quoi nous faire dîner, mes gens et moi, je mangeai un morceau à la hâte et me mis en route pour explorer les montagnes du voisinage. Je visitai un grand nombre de fermes, et je réussis à me procurer environ quatre cents jeunes plants que je rapportai en bonne condition à Shang-Hai, et qui doivent aujourd'hui pour la plupart pousser vigoureusement dans les plantations du gouvernement sur les flancs des Himalayas.

Le bonhomme et sa femme étaient trop pauvres pour consommer de l'huile ou de la chandelle ; en conséquence, ils avaient l'habitude de se coucher avant la nuit, et, comme ce jour-là le temps était très-humide et que mon logement était des moins confortables, je suivis leur exemple. Sing-Hou, que j'avais dû prendre avec moi, n'ayant, disait-il, aucune confiance dans ces gens du Fo-Kien, imagina de fermer la trappe qui conduisait à notre grenier et de s'y barricader du mieux qu'il put avec nos effets. Je le laissai faire, et, quand je me réveillai vers minuit, je riais en moi-même de sa poltronnerie, car je n'entendais rien que la pluie qui tombait à verse sur notre misérable toit, lorsqu'un léger bruit, venu d'en bas, attira mon attention. Mes yeux se portèrent naturellement vers la

trappe, et quelle fut ma surprise lorsque je la vis s'ouvrir lentement, et une tête humaine paraître dans notre chambre! Je ne savais d'abord que faire, mais après quelques instants je pris le parti de rester immobile, sauf à surveiller les mouvements de cet étrange visiteur et à me tenir prêt à défendre ma vie du mieux que je pourrais. L'homme cependant montait toujours, mais lentement, car il avait de la peine à soulever les poids que Sing-Hou avait accumulés sur la trappe; mais enfin ils se renversèrent, et au bruit qu'ils firent en tombant Sing-Hou se réveilla en sursaut, pris d'un accès de frayeur épouvantable, et m'appelant à son secours. « La pluie tombe à travers le toit de la maison jusque dans notre lit, » dit le visiteur nocturne, que nous reconnûmes aussitôt pour être le pauvre vieux prêtre. Nous rîmes alors tout notre soul de la peur que nous avions eue; quant au bonhomme, après avoir recouvert de nattes l'endroit par où filtrait la pluie, il redescendit chez lui. « Fermez la trappe, lui cria Sing-Hou. — Il vaut beaucoup mieux qu'elle soit ouverte, répondit le vieillard, cela donne plus de fraîcheur; d'ailleurs ne craignez rien, nos montagnes sont sûres. » Sing-Hou n'essaya pas de discuter avec lui; mais, dès qu'il fut parti, il se leva et ferma la trappe tout doucement : rien ne vint plus troubler notre sommeil.

Ces braves gens n'avaient pas la moindre idée que je pusse être un étranger, mais je fus cependant quelquefois importuné par la curiosité que Sing-Hou avait éveillée chez eux en leur disant que j'étais un mandarin de la Tartarie, d'au delà de la grande muraille. Plus d'une fois, pendant que j'étais dans ma chambre, les gens de la campagne témoignèrent le vif désir de voir un voyageur qui était venu de si loin; plus d'une fois même ils osèrent monter jusque chez moi sans cérémonie. J'espère les avoir toujours reçus avec politesse et avoir bien soutenu mon rôle. Une fois, cependant, je faillis perdre mon sérieux. Un vieux prêtre, tombé dans l'enfance sénile, voulut absolument me voir, et entrant dans ma chambre il se jeta à genoux et se prosterna à plusieurs reprises devant moi. Je le relevai doucement, en lui disant toutefois qu'il n'était pas de mon goût d'être honoré d'une pareille façon. Un autre prêtre vint me prier d'aller faire visite à son temple, situé sur une colline du voisinage, et qui avait été, disait-il, honoré jadis de la présence d'un empereur.

Je passai deux jours dans cette pauvre mais hospitalière maison. Le soir du second jour, ayant fait un nouveau marché avec mes porteurs, j'annonçai au vieux prêtre que je comptais me remettre en route le lendemain matin. Il me pressa, de la façon la plus gracieuse, de rester un peu

plus longtemps; mais quand il vit que mon parti était pris, il alla chercher dans son petit terrain quelques beaux plants de thé qu'il me pria d'accepter. Je fus très-sensible à cette marque de gratitude pour le léger cadeau que je lui avais fait; j'acceptai ses plants avec bonheur, car ils augmentaient mon trésor dans une proportion importante.

Tsin-Tsun, où je passai en sortant de ces pittoresques montagnes, est une petite ville construite sur l'un des bras du Min. On y trouve grand nombre d'hôtels, de restaurants, de boutiques où l'on prend du thé; c'est là que vient se vendre la plus grande partie de la récolte du voisinage, avant d'être acheminée sur Tsong-Gan-Hien, et de là, à travers les monts Bohea, sur Ho-Kao.

En arrivant à Tsin-Tsun j'avais une bien grande envie de descendre le Min jusqu'à Fou-Chao-Fou. Je l'aurais pu faire en quatre jours, sans peine ni désagrément, le même bateau pouvant me conduire du point de départ au point d'arrivée. Il y avait cependant deux objections à cette route : l'une, c'était qu'en suivant cette direction je n'aurais pas vu beaucoup de pays neuf pour moi; l'autre, c'était la difficulté de sortir de Fou-Chao une fois que j'y serais arrivé.

Après y avoir bien réfléchi, je me décidai à ne point aller à Fou-Chao et à ne pas revenir par la

route que j'avais suivie en venant, mais à en prendre une autre qui conduisait, par l'est, à la ville de Pouching-Hien, d'où j'aurais à repasser les monts Bohea pour redescendre par leur versant septentrional dans le Ché-Kiang. Depuis le point où j'étais jusqu'à Pouching-Hien, la distance étant de deux cent quatre-vingts lis, et, la route étant montueuse, il me fallait trois ou quatre jours pour faire cette première étape. Elle s'accomplit sans incident notable. Le pays que j'eus à traverser est pauvre, dégarni de grandes villes, l'un des moins peuplés, et à coup sûr le plus sauvage que j'aie vu en Chine. Là, plus de culture de thé, mais du riz et des forêts de pins, dont quelques-unes sont véritablement très-belles. Nous ne retrouvâmes le thé qu'en approchant de Pouching-Hien ; mais, soit pauvreté du sol, soit infériorité de la manipulation, les produits du pays sont fort inférieurs à ceux de Wou-i-Shan, quoiqu'il soit certain pour moi que, dans les deux contrées, les arbres producteurs appartiennent à la même variété.

La ville de Pouching-Hien est située au milieu d'une riche et belle plaine arrosée par l'un des affluents du Min. Les faubourgs ont une pauvre apparence, et rien dans la ville elle-même ne semble indiquer une place importante. Elle peut contenir cependant cent cinquante mille habitants, et ses remparts, sans doute fort anciens, sont couverts

d'herbes et de végétation, et entourés d'un canal ou d'un fossé plein d'eau, comme la plupart des villes chinoises.

L'auberge où nous descendîmes le soir, trempés par la pluie et dans un assez piteux état, ne me paraissait pas être d'un ordre aussi élevé que je l'aurais voulu, et je l'aurais quittée si le temps l'eût permis; mais comme la pluie tombait par torrents, je me déterminai à y rester, et mal m'en prit. Les porteurs que nous avions engagés à Wou-i-Shan étaient arrivés au terme de leur voyage, et ils devaient repartir le lendemain pour retourner chez eux. Aussi ordonnai-je à Sing-Hou de payer ce qui leur était encore dû, et sur sa réponse affirmative je dînai, puis me retirai de bonne heure, ne trouvant rien qui pût m'inviter à rester dans une salle de triste apparence, au milieu de gens d'assez mauvaise mine.

Il y avait longtemps déjà que je dormais, lorsque je fus réveillé par un grand bruit de voix, au milieu desquelles je reconnaissais celles des porteurs et de Sing-Hou. Je fus aussitôt sur pied, bien persuadé qu'il allait nous arriver quelque chose de fâcheux. Le bruit augmentait en effet : c'était une rixe, et, à n'en pas douter, c'était à mon domestique qu'on en voulait, avec l'intention de nous voler et peut-être de nous assassiner. Toutes les histoires de voleurs que Sing-Hou m'avait ra-

contées me revinrent alors à la mémoire. Aussi, ne pouvant supporter une plus longue incertitude, je m'habillai en toute hâte et me précipitai dans la salle où le bruit se faisait. Ce que je vis aurait pu donner peur à un plus brave que moi, et cependant il y avait aussi, dans cette scène, un côté ridicule. Huit ou dix gaillards vigoureux attaquaient mon domestique qui, acculé contre la muraille, faisait tête comme un sanglier aux abois. Armé d'un tison, il l'agitait au nez de ceux qui l'approchaient de trop près. Les plus hardis s'y brûlaient parfois et se sauvaient aussitôt en criant, en vociférant des malédictions. Spectateur désintéressé, j'aurais ri de tout mon cœur à cette scène ; mais je ne pouvais oublier que j'étais en Chine, au milieu d'une population hostile, et comme d'ailleurs j'étais le plus faible, j'avoue que j'étais aussi fort peu rassuré. Je compris cependant que si je ne payais pas d'audace j'étais perdu ; et, m'avançant au milieu des combattants, je demandai la cause de tout ce vacarme. Mes porteurs, qui m'avaient toujours traité avec le plus profond respect, reculèrent aussitôt, mais en se plaignant de n'avoir pas été payés. En instruisant l'affaire, j'appris que Sing-Hou, en vrai Chinois, ne s'était pas contenté de tout ce qu'il avait pu gagner sur moi, mais qu'il avait encore essayé d'escroquer à ces pauvres gens trois cents sapèques, un franc

vingt-cinq centimes environ ! Il protestait comme un beau diable contre l'accusation ; mais, comme je ne pouvais pas douter que les porteurs n'eussent raison, et comme d'ailleurs je ne voulais pas risquer le succès de mon voyage, et ma vie peut-être, pour une pareille misère, je lui donnai l'ordre de payer la somme réclamée séance tenante, puis je l'emmenai dans ma chambre, dont je fermai la porte.

La nuit se passa sans autre algarade, mais l'affaire n'était pas terminée. Le lendemain, lorsque après notre déjeuner nous demandâmes à engager d'autres porteurs, il nous fut impossible d'en trouver qui voulussent accepter d'entrer en marché avec nous. Prévenus par nos ennemis de la veille, ils nous répondaient tous que Sing-Hou était un mauvais homme, et qu'on ne pouvait pas s'en rapporter à ses promesses.

« Voyez ce que votre abominable cupidité a produit, dis-je à Sing-Hou ; il faut renoncer ici à trouver une chaise et des porteurs ; ces gens nous en empêcheront toujours.

— Oui, répondit-il, le seul moyen à tenter c'est de quitter cette maison et de faire perdre notre piste à ceux qui y ont passé la nuit avec nous. Je prendrai les bagages sur mon dos, et, lorsque nous serons loin d'ici, nous pourrons nous procurer une chaise et des porteurs aussi facilement que si de rien n'était. »

C'était, à ce qu'il semblait, le parti le plus sage, mais il m'en coûta de le prendre. On pense si je devais être de bonne humeur, après une pareille nuit, en faisant mes paquets et en les chargeant sur les épaules de Sing-Hou, qui pliait sous le poids, pour reprendre ma route à pied sans savoir où j'allais et sous une pluie qui tombait à torrents. Les rues étaient inondées et presque impraticables ; à force de barboter, cependant, nous étions sortis de la ville, et nous avions fait un mille à peu près, lorsque tout à coup, et pour combler la mesure, le bambou qui servait à porter nos bagages sur les épaules de Sing-Hou se cassa en deux, laissant tomber toute la charge dans la boue et dans l'eau qui couvraient toute la route. En cet endroit elle traversait tout juste le milieu d'un ruisseau, et il n'y avait, dans le voisinage, ni boutique où l'on pût acheter un autre bambou, ni maison où l'on pût chercher un abri.

Je confesse que, pour le coup, je fus près de perdre patience : j'avais grande envie de donner au délinquant une bonne leçon ; mais, quand je le vis couvert de sueur et de pluie, je n'eus le courage de lui rien dire. Avec les débris de son bambou dans les mains et nos bagages dans la boue il faisait une figure pitoyable.

A un demi-mille environ du lieu où nous étions, je découvris cependant un de ces hangars que l'on

trouve souvent sur les routes de ce pays, et qui sont construits tout exprès pour les voyageurs. Je résolus de m'y rendre, espérant y trouver au moins un abri contre la pluie. Prenant sur mes épaules une partie des bagages et faisant prendre l'autre à Sing-Hou, je me dirigeai, à grands pas, vers l'asile qui s'ouvrait à nous. Ces hangars servent ordinairement de refuge, pendant la nuit, à des mendiants qui n'ont pas ailleurs où reposer leur tête. Un certain nombre d'individus étaient, en effet, endormis dans ce triste lieu, et l'un d'eux préparait le déjeuner. Notre arrivée ne sembla faire aucun effet sur eux; à peine s'ils nous honorèrent d'un coup d'œil.

Comme nous ne pouvions pas continuer notre voyage de cette façon, je dépêchai Sing-Hou à la ville pour y louer une chaise et des porteurs, tandis que moi-même je resterais avec les mendiants pour garder les bagages. Craignant qu'il ne retombât dans les mains de ses ennemis, je lui donnai pour instruction positive de ne pas retourner dans le quartier où nous étions si peu avantageusement connus.

Il partit et je m'assis au milieu des mendiants. Je n'avais pas encore eu l'honneur de pareille compagnie, et j'espère bien ne plus l'avoir jamais. Les uns étaient couverts d'ulcères naturels et les autres de plaies factices; leur front bas, leur œil inquiet,

leur allure stupide, indiquaient des gens dont l'esprit était dérangé. Aucun d'eux n'était rasé, tous étaient couverts d'ordures et de vermine. Les mendiants sont nombreux en Chine, et en général ils se partagent en trois classes : la première inspire la plus profonde pitié, ce sont les aveugles, les boiteux, les malades souffrant d'affections cutanées ; la seconde se compose des paresseux qui essayent d'émouvoir la compassion publique par des moyens artificiels ; dans la troisième sont les idiots et les fous. L'ordre des mendiants est répandu par tout l'empire, il a ses lois et ses règlements, et il existe réellement un roi des mendiants. C'est une espèce privilégiée en Chine, et qui demande l'aumône plutôt comme un droit que comme une faveur. Ils sont un fléau pour les boutiquiers des grandes villes, qui ne peuvent se débarrasser d'eux qu'en leur donnant toujours quelque chose. Il faut donner à chacun, mais ce qu'on leur donne est le plus ordinairement très-peu considérable. La monnaie du pays se prête d'ailleurs très-bien à cet état de choses. Cent sapèques chinoises ne valent pas plus de quarante centimes de notre monnaie, et il est rare que l'on donne plus d'un sapèque à la fois ; souvent même on donne moins. Voici comment : dans le nombre des pièces chinoises, il en est une très-grande quantité qui n'ont pas le poids, qui sont brisées ou altérées de

quelque manière ; on les donne aux mendiants , ou bien encore les mendiants offrent une de ces mauvaises pièces au boutiquier , qui en rend une bonne en échange , ce qui réduit quelquefois l'aumône qu'on leur fait à un demi-sapèque , soit le cinquième d'un centime . Dans beaucoup de villes on fait des contrats avec les chefs de cette étrange communauté . Lorsqu'on est d'accord sur la transaction , un morceau de papier affiché sur la porte de la personne qui a traité avertit les mendiants que pendant tant de temps ils n'ont rien à demander dans cette maison , et ils observent religieusement ces singuliers marchés .

Telles étaient les gens avec qui je dus passer cette mémorable matinée . On n'entreprit rien cependant sur moi , et je fus abandonné à mes réflexions , qui n'avaient certainement rien d'agréable . Parfois je regrettais de n'avoir pas pris la route du Min jusqu'à Fou-Chao-Fou , au lieu de m'engager dans ces montagnes , puis je me demandais à quoi bon ces inutiles regrets . Enfin , au bout d'une heure , Sing-Hou arriva , à ma grande satisfaction , avec une chaise et des porteurs qu'il s'était procurés sans difficulté , et je dis de bon cœur adieu à Pouching-Hien et à ses mendiants .

Ce fut ma dernière aventure en Chine . Quatre jours d'un heureux voyage , au milieu d'un pays

qui ne m'a laissé d'autre souvenir que le nombre de ses temples et la multitude de ses prêtres, me conduisirent à la ville de Ching-Hou, située sur l'un des affluents de la rivière Verte. A peine arrivé, mon premier soin fut d'envoyer mon domestique fréter un bateau pour nous transporter à Ni-Tchao, au confluent des deux cours d'eau. En descendant le courant, il me semblait alors être échappé à toutes les fatigues et à tous les dangers du voyage. Bien que je fusse encore à deux ou trois cents milles de distance des ports ouverts aux Européens, la rivière était un vieil ami qui était venu au-devant de moi jusqu'à Ching-Hou, afin de me rendre sain et sauf à mes compatriotes. D'ailleurs rien ne vint diminuer le plaisir de ce voyage ; ayant rejoint, à Ni-Tchao, la route par laquelle j'étais venu, j'arrivai heureusement à Shang-Haï après une absence de près de trois mois. Quoique je me fusse exclusivement servi de bâtonnets pendant cette longue course, je n'avais pas désappris l'usage des fourchettes et des couteaux, et je n'ai pas besoin de dire que je fis joyeusement honneur au premier dîner qui me fut servi sur une table anglaise. Les plants que je m'étais procuré à Wou-i-Shan arrivèrent aussi en très-bon état à Shang-Haï ; de là j'eus la satisfaction d'aller les porter moi-même dans les plantations que la compagnie des Indes a fondées au mi-

• lieu de l'Himalaya, où, pour la plus grande partie, ils sont aujourd'hui florissants et soignés par des cultivateurs chinois que la compagnie a engagés, par mon intermédiaire, pour ce service spécial.



FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR	Page 1
CHAP. I. Première vue de la Chine. — Hong-Kong.—Son port.— La ville de Victoria. — La Vallée heureuse. — Insalubrité. — Départ de Hong-Kong pour Amoy.—Station d'opium à Namoa. — Liberté dont y jouissent les Anglais. — Un nouvel amiral. — Le compte qu'il rend de sa mission à Pékin. — Amoy. — Courses aux environs. — Un dandy chinois et sa queue. — L'île de Kou-lang-Sou. — Tombeaux	1
CHAP. II. Départ d'Amoy.—Un typhon dans le canal de Formose. — Chinchew, puis Chimou-Bay. — Manière de payer l'impôt. — Course à la pagode de Chimou. — Je suis volé. — Chusan. — Ting-Haï. — Ses habitants.—Ses boutiques et leurs enseignes. — Langue nouvelle. — Les Bulla-Bulla-Mandalis ; les Chotta- Chotta-Mandalis ; les Siensangs et les Aï-Says. — Procédé artificiel pour faire éclore des œufs de canard.....	14
CHAP. III. Ning-Po. — La ville et la pagode des vents du ciel. — Un médecin missionnaire. — Comment les Chinois se garan- tissent du froid. — La rue des ébénistes. — Les arbres nains. — Les cormorans pêcheurs. — Shang-Haï à la fin de 1843. — Mon logis. — La ville et les environs. — Défiance des Chinois. — Les pépinières. — Difficulté d'y pénétrer. — Changement dans les sentiments des Chinois. — Un dîner et un <i>sing- song</i> chez un mandarin.....	34
CHAP. IV. Voyage à Canton. — Retour à Ning-Po. — La chaise de Montagne.—Le temple de Tien-Tung.—Dîner avec les prêtres. —Étrange politesse des Chinois. — Mon séjour au couvent. —	

Chasse au sanglier.—Pou-Tou-Shan, ou l'île des Idoles. — Ses temples.—Cérémonies religieuses à Ning-Po et à Shang-Haï.—Procession en l'honneur des dieux.—Missions chrétiennes. 62

CHAP. V. Wou-Sung. — Station d'opium. — Le commerce de l'opium. — Ses effets sur les Chinois. — Shang-Haï en 1844. — Départ pour l'intérieur. — Ponts et canaux. — Aventure avec un cheval. — Surprise des indigènes à la vue d'un étranger.—Autre course. — Nouvelles villes chinoises. — Je suis volé. — Visite à la fameuse ville de Sou-Chao-Fou. — Retour à Shang-Haï. — Un bain public en Chine..... 90

CHAP. VI. Le printemps dans le nord de la Chine.—Traversée sur une jonque chinoise.—Les passagers.—Ville tartare de Chapou. — Foule de peuple. — Une visite aux mandarins. — Diplomatie chinoise.—Comment elle est déjouée.—Retour à Shang-Haï. — Une lettre du Taotai. — Réponse satisfaisante.... 113

CHAP. VII. Départ pour Fou-Chao-Fou. — Le pont. — Les porteurs de chaises chinois. — Insolence de la foule. — La ville et les faubourgs. — Fourberie des mandarins. — Espionnage. — Le thé vert et le thé noir. — Je prends passage sur une jonque chinoise. — La fièvre. — Cérémonie religieuse à bord. — Nous sommes attaqués par des pirates. — Lâcheté des Chinois. — Les pirates sont battus. — Reconnaissance de l'équipage. — Nouveaux pirates, nouvelle victoire. — Ingratitude. — Départ de la Chine. — Arrivée en Europe..... 131

CHAP. VIII. Second voyage en Chine. — Changements à Shang-Haï. — Départ pour l'intérieur. — Kia-Hing-Fou. — Le lotus. — Hang-Chao-Fou. — Le jardin de la Chine. — Aventures dans la ville. — Une auberge chinoise. — Un bateau de passage. — Je suis découvert. — Yen-Chao-Fou. — Un Chinois trompe un Chinois! — Fausse alarme. — Hwuy-Chao. — Nous quittons le bateau. — Sung-lo-Sham. — Ses prêtres et son thé. — Nous repartons. — Coup de vent dans la montagne. — Ni-Chao.—Skaou-Hing-Fou. — Pak-Ouan. — Retour à Ning-Po.... 157

CHAP. IX. Nouvelle tentative pour essayer de pénétrer par Fou-Chao-Fou jusqu'au pays du thé noir. — Elle échoue. — Je suis

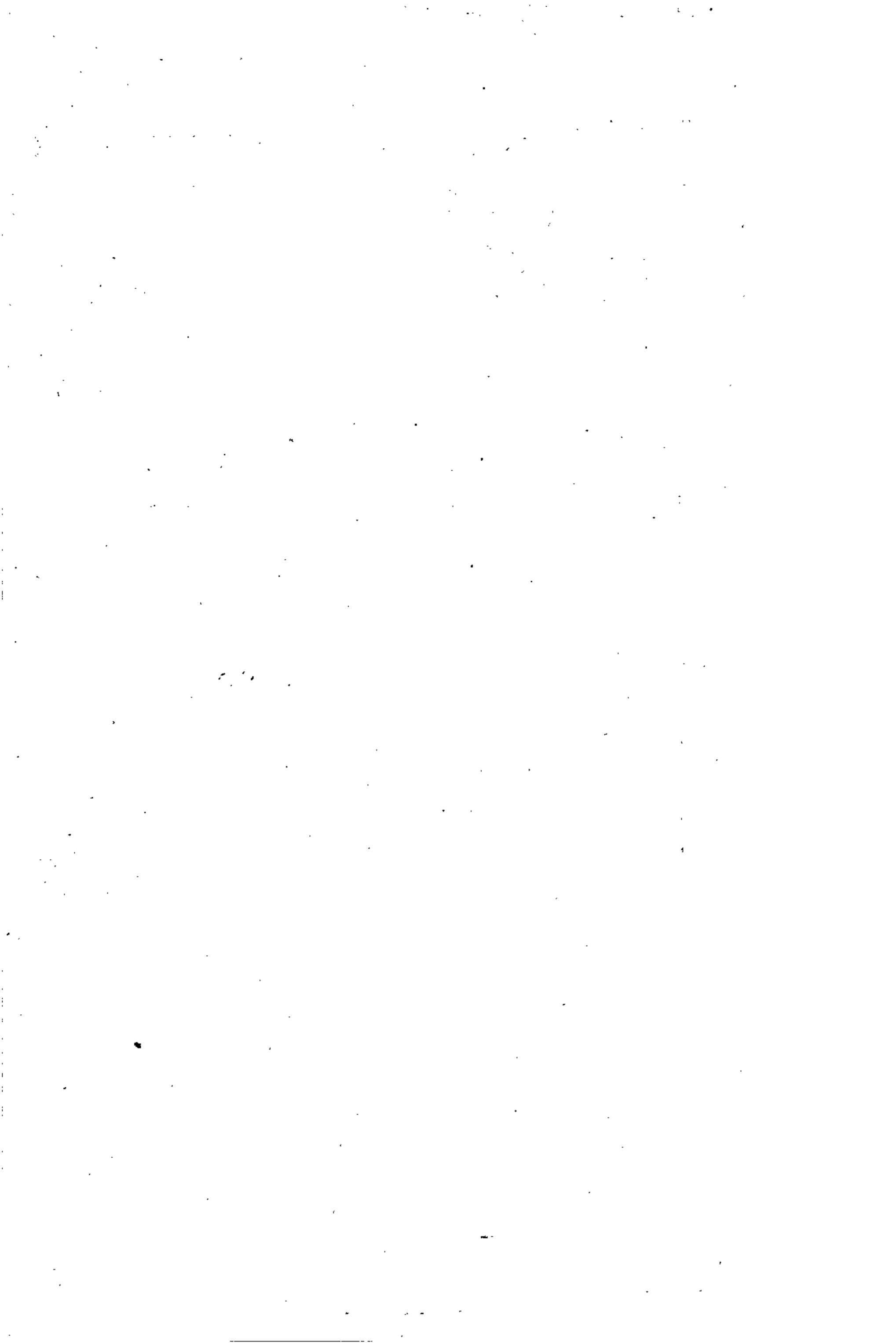
obligé de reprendre mon point de départ à Ning-Po. — Mon guide. — Second voyage sur la rivière Verte. — Yen-Tchao et Ta-Yang. — Un orage. — Un ménage chinois comme il y en a tant d'autres. — Notre bateau arrêté et la voile saisie pour dette. — Un créancier chinois. — Nan-Tchi. — Les moustiques. — Le tabac des moustiques. — Chang-Shan. — Description de la route. — Une auberge chinoise. — Deux Cantonais. — Yuk-Shan. — Quan-Sin-Fou. — Ho-Kao. — La chaise des montagnes. — Yuen-Shan. — Première nuit dans une auberge chinoise. — Première vue des monts Bohea. — Un coup de vent dans les montagnes. — Une bonne femme chinoise. — Sucre et cuiller à thé. — Un bon hôte. — Tsong-Gan-Hien..... 199

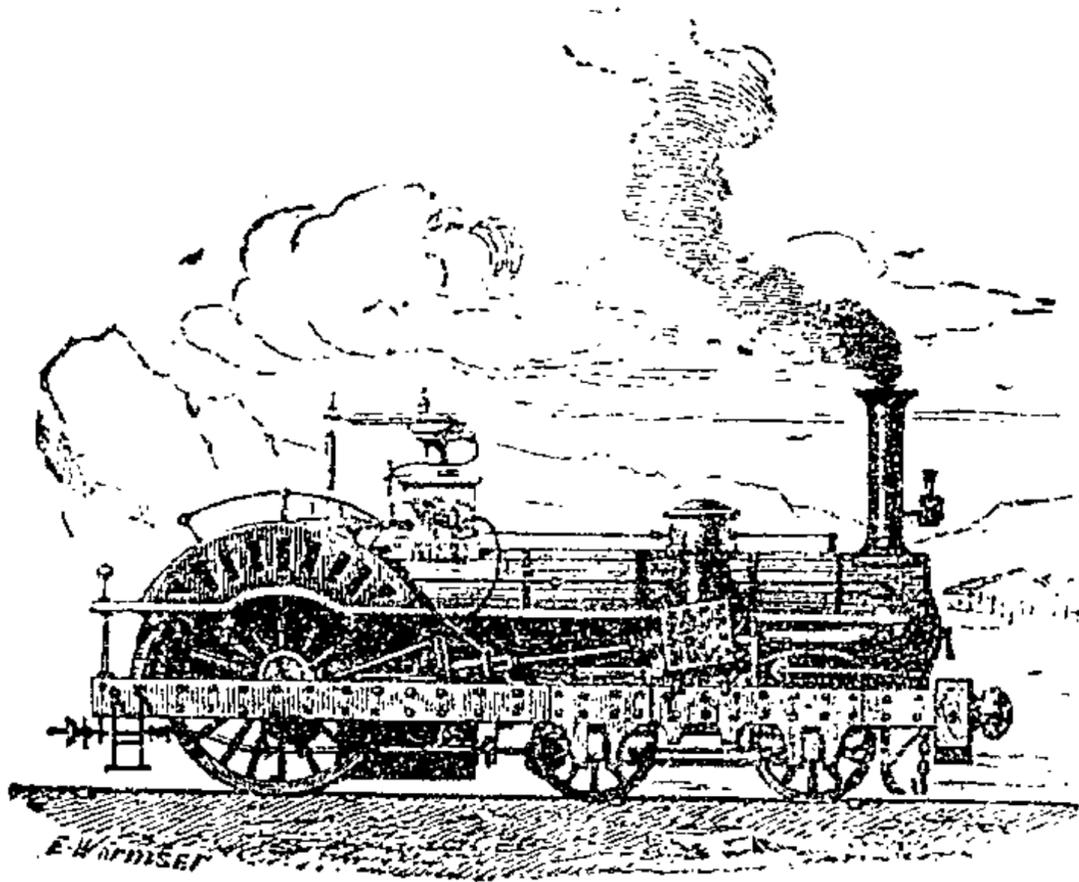
CHAP. X. Wou-I-Shan. — Ascension. — Un temple bouddhiste. — Dîner avec des prêtres, conversation. — Clair de lune. — Vin chinois. — Les singes employés à la récolte du thé. — Le fleuve des Neuf-Détours. — Aventure de nuit. — Tsin-Tsun. — Pou-ching-Hien. — Autre aventure de nuit. — Difficulté de trouver des porteurs. — Nous sommes obligés de repartir avec notre bagage sur le dos, au milieu de la pluie et de la boue. — Matinée passée avec des mendiants. — Les mendiants en Chine. — Le roi des mendiants. — Fin de nos misères. — Retour à Shang-Hai..... 238

FIN DE LA TABLE.



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9





Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



